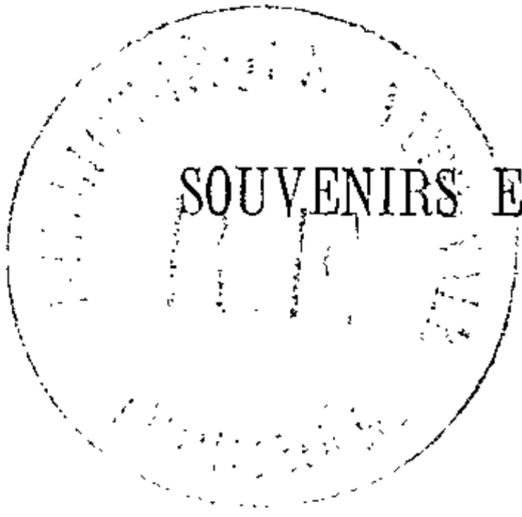


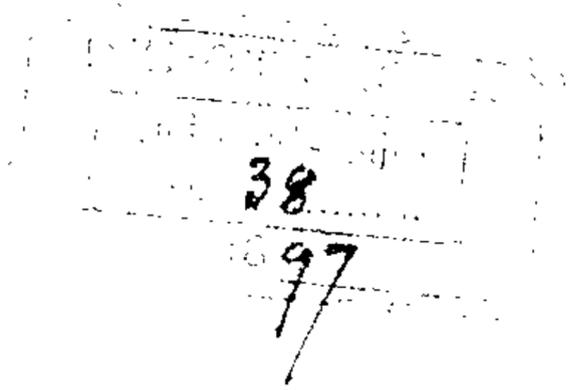
LA
TERRE SAINTE



SOUVENIRS ET IMPRESSIONS D'UN PÈLERIN

PAR

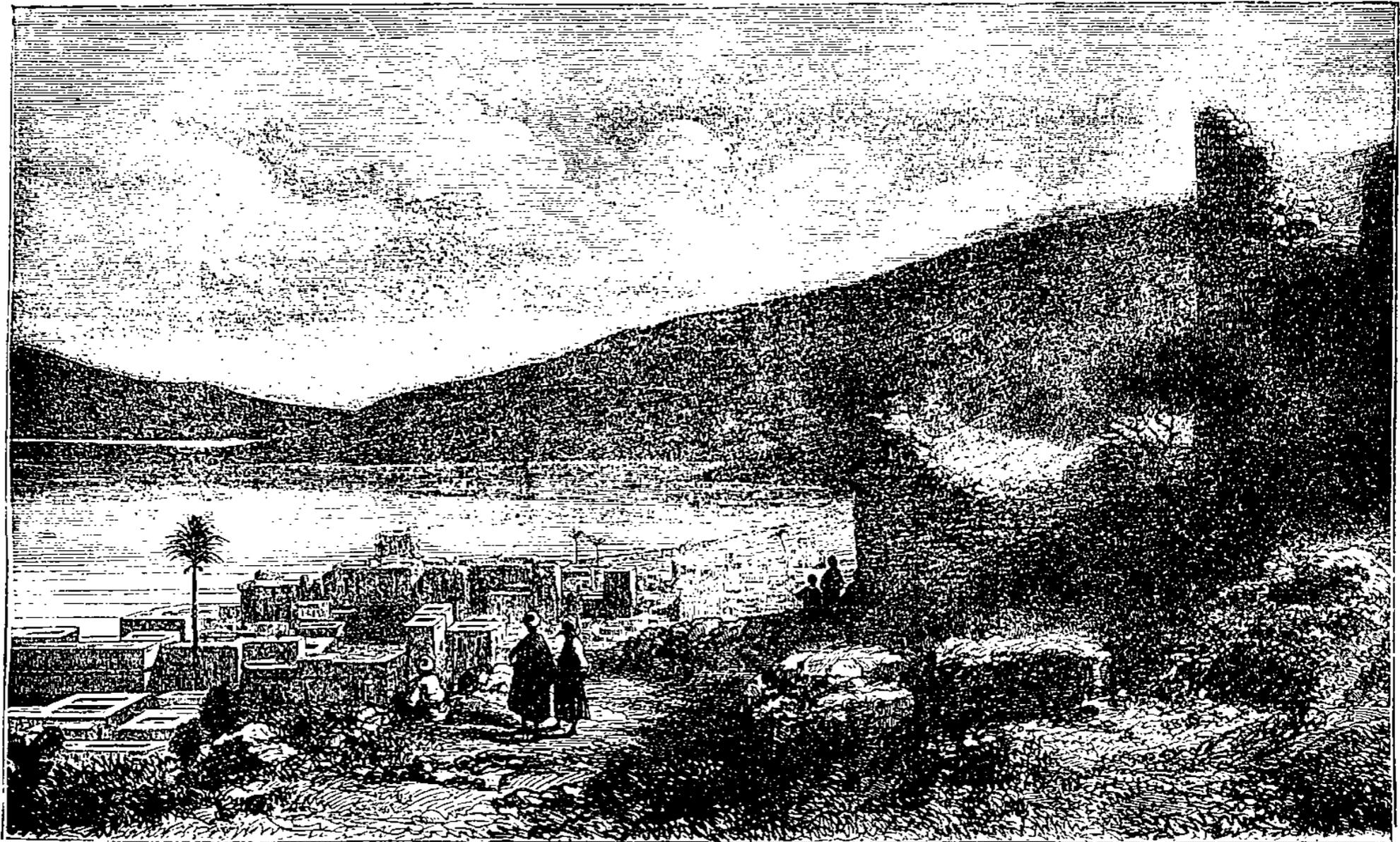
M. L'ABBÉ RAMPILLOU



TOURS

ALFRED MAME ET FILS, ÉDITEURS

—
1897



Lac de Tibériade.

AVANT-PROPOS

Qui de nous, après avoir entendu raconter les scènes si émouvantes de l'Histoire sainte et lu dans les Évangiles les récits de la vie, des miracles et surtout de la Passion de notre divin Sauveur, n'a souhaité de pouvoir visiter la contrée où se sont accomplis tant de merveilles ?

Ce bonheur, je l'ai eu. Je voudrais ne laisser s'effacer aucune des suaves impressions que j'ai éprouvées ; je désirerais même les faire partager à mes parents, à mes amis, à tous ceux qui peut-être n'auront jamais la consolation de voir la Terre sainte.

Bien nombreux sont déjà les mémoires, souvenirs et relations de pèlerinages en Palestine ; mais plusieurs de ces ouvrages, d'ailleurs fort bien faits, sont d'un prix trop élevé pour être lus par un grand nombre.

Celui-ci, d'une allure plus simple et plus

modeste, je le destine à la jeunesse de nos écoles catholiques.

Recevez, jeunes gens, ce petit livre; c'est un ami, un témoin oculaire, un pèlerin de Noël 1894, qui vous l'envoie. Les sanctuaires vénérés de Jérusalem, Nazareth, Bethléem, dont il va vous entretenir, il les a visités; les événements qu'il va vous raconter, il les a vécus; cette Terre sainte qu'il va vous montrer, il l'a foulée, à la suite de Jésus et de Marie.

Daigne le divin Enfant de Bethléem et la Vierge de Nazareth vous faire trouver dans la lecture de ces pages quelque attrait pour le saint Évangile, aujourd'hui trop délaissé; peut-être le désir d'accomplir un jour vous-même le sanctifiant pèlerinage des lieux saints; et enfin, si ce bonheur vous est refusé, la force de poursuivre avec courage le grand voyage qui vous conduira dans la vraie Terre promise, dans la céleste Jérusalem.

L. J. C. A.

LA
TERRE SAINTE

I

Départ. — Marseille : Notre-Dame-de-la-Garde. — En mer.

Départ d'Agen.

Mercredi 5 décembre 1894. — Excellent voyage d'Agen à Marseille. A l'express d'Agen, je rencontre déjà un pèlerin de Jérusalem; je le soupçonne du moins, à sa barbe de trois semaines environ. Je ne me suis pas trompé, c'est un jeune prêtre bordelais, au visage souriant; ce sera un aimable compagnon de route. Il me dédommagera en partie, jusqu'à Marseille, de l'absence de mon compatriote, qui a voulu prendre les devants pour faire des excursions scientifiques.

A Tarascon, deux autres prêtres pèlerins, des diocèses de Toulouse et de Besançon, viennent se joindre à nous. Nous ne nous quittons plus; ensemble nous descendons à l'hôtel de Rome, à Marseille, et, après une bonne nuit de repos, nous montons par l'ascenseur au célèbre sanctuaire de Notre-Dame de la Garde, si chère aux Marseillais.

Notre-Dame-de-la-Garde.

Jeudi 6 décembre. — Béni sanctuaire, où j'ai éprouvé de si douces émotions en 1877 et 1893, j'ai le bonheur de te revoir, avec tes murs entièrement recouverts d'ex-voto, redisant tous cette parole d'une éloquence touchante dans sa brièveté : « Merci, ô Marie!... reconnaissance à ma Mère... reconnaissance à Notre-Dame de la Garde. »

Nous nous préparons à dire la sainte messe. O prévenance maternelle de Marie! J'ai un désir que je n'ose exprimer, c'est de célébrer le saint sacrifice au maître-autel, où réside le très saint Sacrement; et c'est précisément cet autel qui m'est désigné! Oh! qu'il est heureux celui que la sainte Vierge a pris sous sa protection!

Après une fervente action de grâces et un léger *frustulum*, nous jouissons du panorama. La ville de Marseille, avec ses 400 000 habitants, est là, à nos pieds; sous les rayons d'un brillant soleil, elle commence à se dégager des brouillards qui la couvraient d'un sombre manteau. Au milieu des nombreux navires qui stationnent dans ses deux ports, nous en remarquons un, là-bas, tout pavoisé; à côté du drapeau français flotte la bannière des croisés. C'est le nôtre, c'est *Notre-Dame-de-Salut*.

A 11 heures nous allons le visiter. Il me tarde de voir ma cabine et ma couchette. Ce n'est pas bien large; aussi je reviendrai coucher ce soir à l'hôtel de Rome. Faisons une visite sommaire, surtout n'oublions pas d'aller réciter une prière dans cette petite chapelle qui nous recevra si souvent. Elle est très propre et bien assez grande.

Nous sommes deux cent trente-six pèlerins, dont soixante-dix prêtres. Il fait une température printanière.

De 2 heures et demie à 4 heures, grande cérémonie en l'honneur du tsar, dans la nouvelle cathédrale, récemment livrée au culte. Elle est du style romano-byzantin, et pourrait être comparée aux basiliques Sainte-Sophie de Constantinople et Saint-Marc de Venise.

Une foule énorme stationne devant les portes; même ceux qui ont payé leur carte d'entrée ne peuvent trouver place. Nous voudrions pourtant bien entrer. Nous adressons une prière à la sainte Vierge pour les âmes du purgatoire, et un quart d'heure après nous avons franchi tous les obstacles; nous occupons une des meilleures places, à côté de l'orchestre, composé d'une centaine d'exécutants.

Dans la soirée, promenades à la *Canebière*, la plus belle avenue de Marseille, au *Prado* et à la *Corniche*, sur le bord de la mer.

Vendredi 7 décembre. — A 7 heures du matin, cérémonie à Notre-Dame-de-la-Garde, sous la présidence de M^{gr} l'évêque, qui célèbre la messe du départ. Après l'Évangile, il nous adresse une chaude allocution, dans laquelle il nous félicite de notre bonheur et nous recommande de préparer les voies au Seigneur, en nous-mêmes d'abord, et puis dans notre chère patrie, où il faut que Dieu rentre en Maître, dans nos écoles et dans la législation. Il demande aussi des prières spéciales pour le *purgatoire*, notamment pour les âmes de ceux qui reposent sous les flots de cette Méditerranée que nous allons traverser. Le Père directeur du pèlerinage donne ensuite lecture d'une dépêche de Son Éminence le cardinal Rampolla, ainsi conçue :

« Le Saint-Père apprend avec joie la belle cérémonie de la bénédiction de la chapelle du navire des pèlerinages à Jérusalem, et accorde de tout cœur une bénédiction spéciale aux assistants et aux pèlerins qui vont prier pour l'union des Églises d'Orient. »

Puis a lieu la bénédiction et la distribution des croix du pèlerinage, et chacun se retire à bord du bateau, où, après un déjeuner copieux, — c'est fête au bateau le jour du départ, — une nouvelle cérémonie se prépare.

Vers midi, un Père de l'Assomption commence la messe, à laquelle assistent tous les pèlerins, et Monseigneur procède à la bénédiction du navire, de la croix et de la chapelle, qui renferme neuf autels.

Après cela, tout était prêt pour le départ. Les amis, les curieux doivent quitter le bord, et, à 3 heures,

par un beau temps, après avoir reçu de M^{gr} l'évêque la bénédiction papale, nous faisons voile vers la Terre sainte.

En mer.

Nous sommes en pleine mer. Le temps est superbe : pas un nuage dans le ciel ; le soleil dore de ses derniers rayons les côtes de France, que nous longeons depuis Notre-Dame-de-la-Garde. Un léger vent du nord ride tant soit peu la surface de la mer et imprime au navire un léger mouvement qui fait tituber quelques pèlerins encore novices, mais personne n'a le mal de mer.

De ma cabine, j'entends les cuisiniers qui préparent notre repas du soir ; ils se félicitent d'un temps si calme.

Vous raconterai-je quelques incidents ? D'abord le premier est pour moi. Lorsque je vais quitter l'hôtel de Rome pour me rendre au bateau, il me manque un sac de voyage ; un prêtre a confondu et me l'a emporté. Où le trouverai-je ?... Saint Antoine de Padoue voulait me gagner une aumône pour ses pauvres ; je lui fais une promesse, et en arrivant au bateau je vois mon sac à côté de l'escalier d'entrée. Me voilà content, *Deo gratias*.

Un peu plus tard, nous venions de lever l'ancre, une chaloupe nous poursuit ; elle porte un pèlerin retardataire. Par quelles transes il a dû passer ! On lui tend la petite échelle du navire, et il est sauvé.

Cinq minutes plus tard, un remorqueur nous poursuit à toute vapeur, il porte encore un pèlerin qui a failli manquer... non le train, mais le bateau. Il est pâle d'émotion. Nous l'applaudissons à son arrivée. Ce sont là quelques-uns des premiers incidents du voyage.

Dès que les premières émotions sont calmées, je récite les premières Vêpres de l'Immaculée-Conception, je regarde de temps à autre Notre-Dame-de-la-Garde, qu'on aperçoit encore, et j'en suis à ces mots : *Trahe nos, Virgo Immaculata, post te...* Soyez notre guide, ô Marie... *Ave, maris Stella...*, etc. La soirée est magnifique.

Voici quel sera désormais le règlement de notre journée : 1^o Messes dans la matinée ; nous sommes soixante-dix prêtres, et nous avons assez d'autels. Si



Marseille : la Canebière.

la mer est clémente, nous pourrons tous les jours dire la sainte messe.

A 9 heures et demie, chapelet; à 10 heures et demie, déjeuner; à 1 heure et demie, deuxième chapelet; à 3 heures et demie, chemin de la Croix; à 4 heures et demie, dîner; à 7 heures et demie, salut du très saint Sacrement.

Il est 8 heures et demie du soir, nous jouissons d'un clair de lune superbe; la mer est très calme. Bon espoir pour demain, fête de Marie Immaculée.

Fête de l'Immaculée-Conception.

Samedi 8 décembre. — Mauvaise nuit pour plusieurs. Nous venons de passer le golfe de Gênes, ordinairement mauvais. Dès 2 heures du matin on entend des plaintes; un de mes confrères s'empresse d'aller respirer sur le pont: le vent l'entraîne quelques pas et une vague l'inonde si bien, que son chapeau ruisselle. C'est du moins ce qu'il me raconte, car j'ai passé une excellente nuit.

Le matin, de 5 à 7 heures, on en voit plusieurs qui errent çà et là sur le pont, prêts à payer à la mer le tribut qu'elle réclame, la cruelle! Je vais encore très bien et me dispose à dire la sainte messe, lorsque tout à coup mon estomac se brouille. Je me promène, la situation ne s'améliore pas; je vais me coucher une demi-heure, *et je suis guéri*. Au reste, la mer est redevenue calme.

La moitié des prêtres disent la sainte messe, les autres n'en ont pas le courage. Je remercie la très sainte Vierge d'avoir pu dire la mienne.

A 8 heures du matin nous laissons à droite l'île de Corse, puis, à gauche, celle de Caprara.

Vers midi, après notre déjeuner, nous côtoyons l'île d'*Elbe*, que nous laissons à un kilomètre à peine, à gauche. Cette île est presque déserte et hérissée de rochers volcaniques. Nous apercevons cependant quelques villages; le sifflet de notre bateau crie à nous étourdir, et les habitants de ces villages sortent sur les portes de leurs maisons pour nous saluer. Nous leur entonnons l'*Ave maris Stella*.

Que la mer est belle ! L'homme est bien petit de ne savoir même pas décrire les merveilles du Créateur.

De petites vagues moutonnent çà et là, quelques marsouins suivent le navire, des mouettes semblables à des pigeons voyageurs rôdent autour du grand mât, et nous prenons notre récréation à contempler les unes et les autres.

A 2 heures, nous allons chanter solennellement les Vêpres de l'Immaculée-Conception.

De 2 à 4 heures du soir, nous voyons sur notre gauche les côtes d'Italie. A droite, le soleil va disparaître à l'horizon. Un nuage rougeâtre forme son vêtement, et sa lumière dore à notre gauche les derniers prolongements des Apennins. Mais à peine a-t-il disparu, que l'astre des nuits nous offre sa douce lumière. Le ciel est pur; seul un léger nuage pareil à une guirlande rose encadre l'horizon. Que c'est beau un coucher de soleil en pleine mer !

A 7 heures et demie du soir, salut solennel du très saint Sacrement avec sermon, chant des litanies et beaucoup d'autres cantiques à la chapelle et sur le pont. La joie déborde de tous les cœurs. Enfin la fête est finie; tout a une fin ici-bas, il faut aller se reposer.

Dimanche 9 décembre. — Il a plu cette nuit, il pleut encore ce matin, mais la mer est d'un calme parfait. Tous les prêtres peuvent dire la sainte messe.

A 8 heures, grand'messe, à laquelle assiste tout l'équipage. Pendant la messe tous les nuages ont disparu et ne reviennent pas.

Vêpres à 1 heure et demie; conférence à 2 heures et demie. Chemin de la Croix à 3 heures et demie; notre temps est bien rempli. Dîner à 5 heures, et à 7 heures, passage au *Stromboli*.

Oh ! la belle soirée ! Nous jouissons d'un calme plat, d'une soirée de printemps avec une température de 18°. Nous avons à trois cents mètres à notre gauche l'île et le volcan de *Stromboli*. C'est l'ancienne patrie d'*Eole* et de *Vulcain*. C'est si vrai, qu'une des sept îles qui forment le groupe de Lipari s'appelle *Vulcano*, et une autre *Volcanello*. Le mot *volcan* lui-même ne tire-t-il pas de là son étymologie ?

Mais je reviens au Stromboli. En temps orageux, il lance des gerbes de lumière d'un effet magique; ce n'est pas le cas ce soir; tant mieux, car c'est signe de beau temps. Il est pourtant bien applaudi par nous, lorsque, toutes les trois ou quatre minutes, il entr'ouvre ses flancs pour laisser passer la lave, qui en sort comme d'une immense fournaise embrasée et se répand en un long ruisseau de feu le long du rocher. Au pied de l'île, et un peu plus à droite, un cordon de maisons situées presque sur le bord de la mer, forment un pauvre petit village. Le sifflet de notre machine pousse des cris tantôt stridents, tantôt enrroués; les habitants s'empressent de sortir de leurs maisons, chacun avec sa lumière: ils croient sans doute à un navire en détresse: nous touchons presque l'île. Nous entonnons le *Magnificat*. Ils paraissent tout étonnés d'entendre chanter vêpres en pleine mer à cette heure tardive.

Mais l'île a disparu derrière nous, car nous marchons à vingt-deux kilomètres à l'heure. Les flammes du Stromboli nous ont fait penser au purgatoire, et nous chantons le *De profundis* pour tous les morts que la Méditerranée a engloutis sous ses flots.

Dieu est trop bon pour nous, il faut le remercier. Nous allons faire une *nuît d'adoration* nocturne, de 10 heures du soir à 5 heures du matin. On m'a donné de 2 à 3 heures. Je prierai à toutes nos intentions.

A 10 heures et demie, on appelle tous ceux qui ne sont pas d'adoration; c'est une nouvelle surprise.

Nous sommes au détroit de Messine, d'où s'élança don Juan d'Autriche, en 1571, à la tête des armées chrétiennes, pour aller écraser le Croissant à Lépante.

Nous laissons *Reggio* sur notre gauche, à la pointe de l'Italie, et *Messine* s'étend à notre droite, sur le bord de la mer; son quai est éclairé de mille feux qui se reflètent dans la mer. A minuit, le détroit est franchi; je vais écrire ces quelques lignes et puis faire mon heure d'adoration et prier à toutes nos intentions, particulièrement pour toutes celles qui m'ont été recommandées.

Lundi 10 décembre. — Rien de particulier aujourd'hui. La nuit a été excellente. Il pleut par intervalles,

mais la mer est toujours très calme. Au reste, il paraît qu'elle est toujours calme en temps de pluie. Tous les prêtres peuvent dire la sainte messe.

Mardi 11 décembre. — Nuit bonne; mer calme; il pleut souvent et fort. On dit les messes. De 10 heures du matin à 5 heures du soir la mer est houleuse; les estomacs recommencent à se brouiller; je tiens bon. Nous côtoyons l'île de Crète ou *Candie*, large de quarante kilomètres et longue de trois cents environ. C'est l'ancienne île de Minos; nous la laissons sur notre gauche, à un ou deux kilomètres. Les anciens Crétois étaient de bons archers, mais saint Paul ne fait pas leur éloge au point de vue moral, dans son épître à Tite.

Mercredi 12 décembre. — Journée excellente. Encore un jour de mer et nous arrivons à la Terre sainte.

Jeudi 13 décembre. — Nuit bonne, malgré la température surchauffée de ma cabine, qui est située sous les cuisines.

Le matin tous les prêtres célèbrent. A 4 heures du soir, pour nous préparer à toucher la Terre sainte, le R. P. D*** nous fait, avec onction et piété, la méditation des mystères du *Rosaire*. Nos cœurs surabondent de joie et d'émotion.

Vers la fin de la cérémonie, le R. P. Bailly, directeur du pèlerinage, prend la parole et nous annonce que nous allons être en vue de la Terre sainte.

Il n'avait pas fini de parler que le canon retentit; du haut de la dunette, avec sa longue vue, le commandant du navire a aperçu le Carmel. Nous nous précipitons sur le pont; mais après souper seulement, c'est-à-dire dans une heure et demie environ, nous verrons distinctement la montagne d'Elie.

La Terre sainte.

Un pieux et docte pèlerin de 1890¹ a si bien traduit les sentiments que j'éprouve à cette heure, qu'il me permettra de le citer textuellement :

¹ M. l'abbé le Camus, *Voyage aux pays bibliques*, chez Sanard et Derangeon, Paris.

« Pourquoi la vue de ce pays qui n'est pas le nôtre, de cette terre que nous n'avons jamais foulée, fait-elle ainsi battre notre cœur? Pourquoi nous semble-t-il que cette terre est à nous? On n'y parle pourtant pas notre langue. Il n'y a rien de notre civilisation et de nos mœurs; la plupart des hommes qui la peuplent nous méprisent et nous détestent. Mais notre âme oublie tout cela. A cette brise qui m'arrive de là-bas, je tressaille comme si je sentais dans l'air quelque chose de la patrie.

« Quel lien me rattache donc à ce que je n'ai jamais vu? Quel sentiment me fait aborder ici aussi joyeusement qu'aux rives de France? Qui enfin me fait citoyen de ce pays où je vais débarquer pour la première fois? C'est la religion.

« A elle aussi il appartient de créer des liens, des souvenirs, des enthousiasmes et des tendresses. Si le cœur du christianisme est à Rome, son berceau fut la Palestine. Bethléem, Nazareth, Capharnaüm, Béthanie, Jérusalem, villes où j'ai si souvent par la pensée suivi le Maître, je vous connais déjà et de loin je vous salue. Oui, ce pays est le pays de mon âme. Terre sainte, je te salue avec amour, bientôt je te baiserais avec transport. »

Il est 7 heures du soir. C'est le calme plat; la lune dans son plein brille devant nous à travers les cordages. Le thermomètre marque 18°. Nous arrivons.

A 8 heures un officier du bord jette la sonde, à ma droite, en face de la dunette. Il est comme suspendu au-dessus de l'abîme, soutenu seulement par une corde pour être plus libre de ses mouvements. Une première fois il trouve dix-huit mètres de profondeur; on avance lentement. Une deuxième fois il n'y a plus que quatorze mètres. Le navire avance encore; il y a douze mètres, puis onze mètres seulement. *Stoppez!*

Aussitôt les ancres tombent à la mer avec fracas, le navire s'arrête, le canon tonne, la machine fait entendre de joyeux sifflements, de nombreuses fusées sillonnent les airs, et nous chantons un *Magnificat* bien senti.

Nous sommes dans les eaux de Caïffa; c'est l'immense baie de Saint-Jean-d'Acre. Protégée contre les vents d'ouest par la haute montagne du Carmel, cette

baie pourrait contenir et abriter toutes les flottes d'Europe.

Le rivage est encore éloigné de cinq cents mètres ; la mer n'est pas assez profonde pour permettre aux grands navires d'aborder. Un médecin de Caïffa vient le soir même, sur une barque, inspecter l'état sanitaire des pèlerins. Santé parfaite ; sur trois cents personnes, y compris le personnel de l'équipage, pas un seul malade. *Deo gratias!*

Après le salut du très saint Sacrement et les avis, on va se coucher. Notre-Dame du Mont-Carmel, que nous irons visiter demain, priez pour nous !

II

Caïffa. — Le Carmel. — Départ pour Nazareth.

Vendredi 14 décembre. — La nuit a été bonne mais courte. Couchés à 11 heures, nous nous levons à quatre heures. Quelques-uns disent la messe sur le bateau ; d'autres, plus courageux, se réservent pour la dire au Carmel, vers dix ou onze heures.

Le superbe temps ! Pas un nuage dans le ciel. Nous descendons à 7 heures dans les petites barques des Arabes et franchissons le port en un quart d'heure, au chant de l'*Ave maris Stella*, non sans être interrompus vingt fois par des demandes de bakchichs ; nous ne payerons qu'au rivage.

A peine débarqués, au milieu de plusieurs centaines d'Arabes au teint bronzé et tout déguenillés, nous baissons la terre pour gagner l'indulgence plénière. Je voudrais être seul en ce moment, ou du moins débarrassé de la présence importune de tous ces enfants qui nous harcèlent de leurs cris : « Bakchich ! bakchich ! » C'est leur manière de demander l'aumône.

Détail piquant : nous ne voyons aucune femme. Il est défendu à la femme arabe de paraître en public. Elles nous regardent sans doute passer à travers les fissures des portes et des fenêtres.

Nous entrons dans la petite église latine, où nous pouvons prier à notre aise. Un religieux carme nous souhaite la bienvenue en termes émus, car il est notre compatriote, et les enfants des écoles catholiques nous chantent un cantique français accompagné à grand fracas, selon la mode orientale, par les grandes orgues, avec sonnettes et triangle. Les chrétiens de Caïffa veulent nous fêter de leur mieux.

Après la première bénédiction du très saint Sacrement reçue en Terre sainte, nous gravissons la montagne du Carmel. Elle a six cents mètres d'altitude ; l'ascension dure une heure et quart. Une centaine d'enfants et même de grands jeunes gens, la plupart musulmans, reviennent à nos trousses pour nous demander bakchichs. Quel peuple !

Le cavas du vice-consul français arrive tout charmé d'or, une cravache à la main, et nos mioches de se tirer de devant ; mais ils ne vont pas loin et reparaissent vite.

J'ai à côté de moi le fils de notre consul, M. André Bertrand, âgé de dix à onze ans, qui monte à pied avec nous. Nous parlons de la France, de Caïffa, de la Terre sainte.

Le soleil darde sur nous ses rayons ; sur le flanc de la montagne, il fait une chaleur d'été. Nous confions nos bagages, avec promesse d'un bakchich, aux enfants des frères des Ecoles chrétiennes (ils ont trois cents élèves de toute religion) qui nous suivent aussi, car presque tout Caïffa monte avec nous. Heureux l'enfant qui a un colis à porter ; ses camarades le félicitent ou, plus souvent, lui portent envie. Il n'y en a que pour les plus sages, désignés par les frères. Il y a toujours des faveurs pour les enfants sages.

Chemin faisant, je cueille quelques plantes ; je les garderai comme un précieux souvenir. La menthe du Carmel surtout est très appréciée en Palestine. Une des bonnes sœurs de *Saint-Joseph-de-l'Apparition*, qui accompagnent le pèlerinage pour soigner les ma-

lades, s'il y en a, en fait une ample provision. L'excellent breuvage qu'elle en compose lui a valu le surnom de *sœur Camomille*.

Le Carmel.

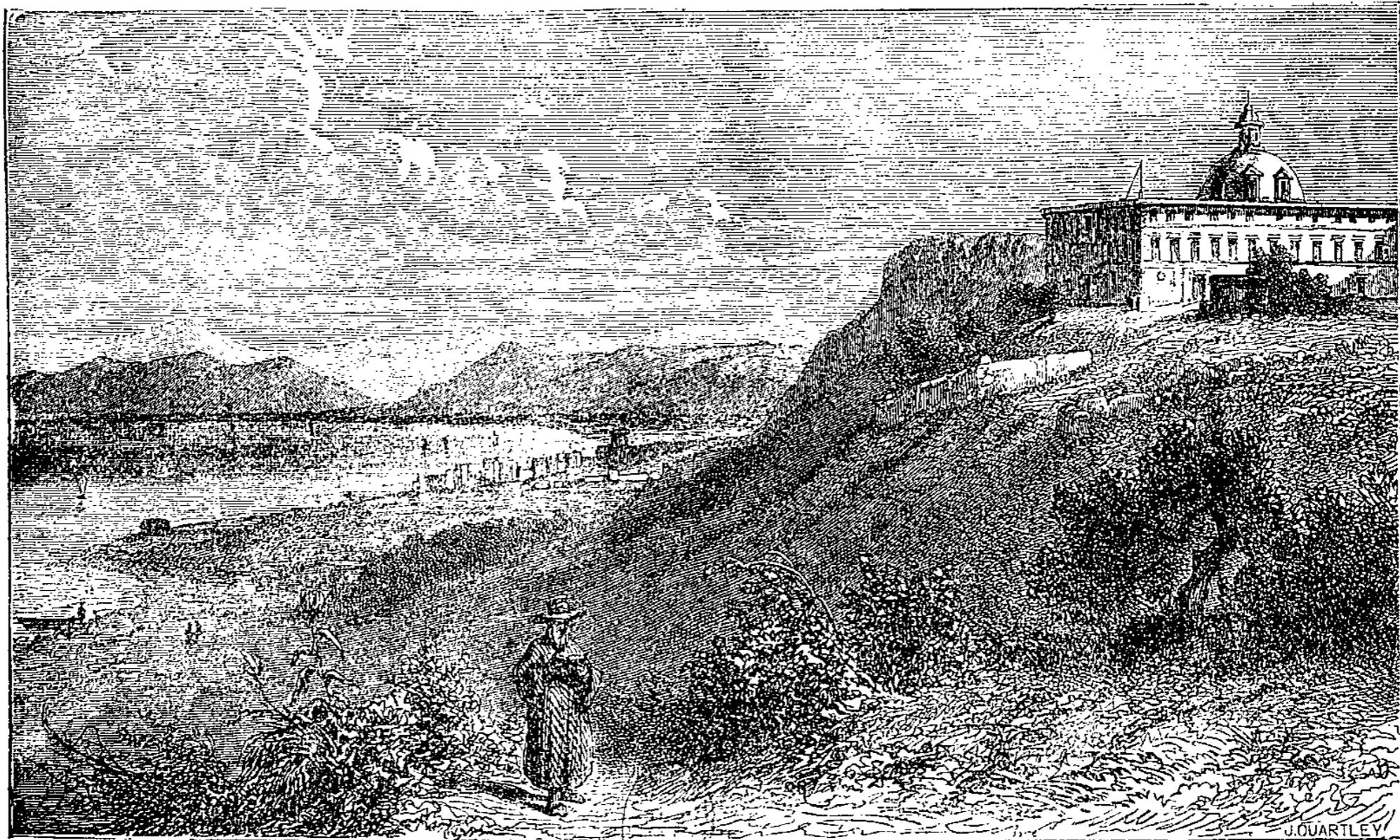
A 9 heures nous sommes au couvent du Carmel. Quelle plume pourrait décrire, quel pinceau pourrait dépeindre le superbe panorama offert au spectateur, du sommet de ce promontoire que couronne le couvent du Carmel, à quatre cents mètres à pic au-dessus de la mer! Sur la droite nous avons à nos pieds, sur le penchant de la montagne, la petite ville de Caïffa, d'environ 6000 habitants. Un peu plus loin, la célèbre baie de Saint-Jean-d'Acre, témoin de si glorieux combats, et au delà les monts Gelboé, le grand Hermon et le Liban, qui ferment l'horizon. Devant nous et à notre gauche s'étend la mer, l'immense mer, avec ses flots bleus, sillonnée çà et là par des barques légères et de grands navires. C'est un spectacle incomparable.

Mais surtout, quels souvenirs revivent dans notre mémoire! Si souvent j'avais entendu parler de Notre-Dame du Mont-Carmel; j'en avais parlé moi-même, et j'étais sur cette montagne où *commença la dévotion à la très sainte Mère de Dieu*.

Nous allons chanter la grand'messe dans l'église des Pères carmes. Pendant les cérémonies, je laisse mon cœur se livrer sans contrainte à ses saintes émotions; oh! il me semble que j'ai bien prié en ce lieu! C'est au mont Carmel que j'ai dit ma première messe en Terre sainte.

A 11 heures, nous assistons tous, dans le jardin des religieux, à une messe basse, dite en face d'une pyramide où reposent les corps de deux mille soldats français, massacrés par les Turcs en 1799. Nous chantons pour eux le Psaume *De Profundis*.

Dans l'après-midi, après un bon déjeuner qui a réparé nos forces, nous visitons les grottes où vécut le prophète Elie; la principale sert aujourd'hui de crypte, sous le maître-autel de l'église; les autres sont sur le penchant de la montagne, du côté de la mer.



Le Carmel.

C'est dans ces grottes que vivaient les enfants des prophètes. Autour des grands prophètes se réunissaient une foule de disciples, qui vivaient dans la retraite, séparés du reste du peuple, et formaient comme un ordre religieux; on les appelait enfants ou disciples des prophètes. C'est parmi eux que Dieu suscitait d'ordinaire les prophètes proprement dits.

Relisons dans nos saints livres les souvenirs que nous rappelle cette montagne privilégiée. La sainte Ecriture, parce qu'elle est inspirée par le Saint-Esprit, a, dans son apparente simplicité, une éloquence que celle des hommes ne saurait suppléer.

La disette était grande en Israël; depuis trois ans et demi il n'était pas tombé une goutte d'eau, en punition des péchés du peuple. Le roi Achab était le plus coupable, parce qu'il était cause de l'idolâtrie de ses sujets. Il était cependant irrité contre le prophète Elie, qu'il accusait de tous ces malheurs.

Après l'avoir longtemps cherché pour le mettre à mort, il le trouva enfin sur le Carmel, et l'ayant aperçu :

« N'es-tu pas, lui dit-il, celui qui trouble Israël ? »

— Ce n'est pas moi, répondit Elie, qui ai troublé Israël, mais vous et la maison de votre père, en abandonnant les commandements de Jéhovah, et en suivant Baal. Néanmoins le Seigneur, touché de vos maux, veut bien les faire cesser. Envoyez donc maintenant vers Israël; faites assembler sur le mont Carmel tout le peuple et les quatre cent cinquante prophètes de Baal. »

Le roi le fit.

Alors Elie, s'approchant de tout le peuple, lui dit :
« Jusques à quand serez-vous comme un homme qui boite des deux côtés, adorant tantôt le Seigneur et tantôt les idoles? Si le Seigneur est Dieu, suivez-le; si c'est Baal, suivez Baal. »

Le peuple ne répondit pas un mot, sentant la vérité et la justesse de cette parole.

Elie lui dit alors :

« Je suis demeuré seul d'entre les prophètes du Seigneur, les autres ayant été tués, ou ayant pris la fuite, au lieu que les prophètes de Baal sont au nombre de

quatre cent cinquante. Cependant, qu'on nous donne deux bœufs; qu'ils en choisissent un pour eux, et que, l'ayant coupé par morceaux, ils le mettent sur du bois, mais sans placer de feu dessous, et moi je prendrai l'autre bœuf, et, le mettant aussi sur du bois, je n'y placerai pas non plus de feu. Invoquez le nom de vos dieux, et moi j'invoquerai le nom de mon Seigneur. Le dieu qui répondra par le feu, celui-là sera Dieu. »

Tout le peuple répondit :

« Cela est juste ! »

Elie invita les prêtres de Baal à commencer les premiers; car, disait-il, vous êtes en plus grand nombre.

Ils le firent, et depuis le matin jusqu'au milieu du jour ils invoquèrent le nom de Baal, disant :

« Baal ! exaucez-nous ! »

Mais Baal ne disait mot; et il n'y avait personne pour leur répondre.

Il était déjà midi, et Elie les raillait, disant :

« Criez plus haut, car votre Dieu Baal parle peut-être à quelqu'un, ou il est en chemin ou dans une hôtellerie. Il dort peut-être, et il a besoin qu'on le réveille. »

Ils se mirent donc à crier encore plus haut; et ils se faisaient des incisions, selon leur coutume, avec des couteaux et des lancettes, jusqu'à ce qu'ils fussent couverts de leur sang.

Midi était passé, et le temps était venu auquel on avait accoutumé d'offrir le sacrifice; les prophètes avaient beau crier et invoquer, leur dieu était sourd; et il n'y avait personne qui répondit, ni qui parût entendre ceux qui priaient.

Alors Elie dit à tout le peuple :

« Venez avec moi. »

Et le peuple s'étant approché de lui, il rétablit l'autel du Seigneur, érigé autrefois en cet endroit, et qui avait été détruit.

Il prit douze pierres, selon le nombre des tribus des enfants de Jacob, et il bâtit de ces pierres un autel au Seigneur. Il fit une rigole et comme deux petits sillons autour de l'autel, prépara le bois, coupa le bœuf par morceaux et le mit dessus.

Quand tout fut prêt, il fit verser par trois fois, sur

l'holocauste et sur le bois, assez d'eau pour remplir tout le canal. Le temps étant venu d'offrir le sacrifice, Elie s'approcha et dit :

« Seigneur, Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, faites voir aujourd'hui que vous êtes le Dieu d'Israël, que je suis votre serviteur, et que c'est par votre ordre que je fais toutes ces choses. »

Au même instant, le feu du Seigneur tomba du ciel et dévora l'holocauste, le bois et les pierres, la poussière même et l'eau qui était dans la rigole autour de l'autel.

A cette vue, tout le peuple se prosterna la face contre terre et dit :

« C'est le Seigneur qui est le vrai Dieu! c'est le Seigneur qui est le vrai Dieu, et il n'y en a point d'autre! »

Alors Elie leur dit :

« Prenez les prophètes de Baal, et qu'il n'en échappe pas un seul. »

Le peuple s'étant saisi d'eux, Elie les fit conduire au torrent du Cison, qui coule au pied du mont Carmel, et là ils furent tous mis à mort. » (III^e livre des Rois, chap. XVIII.)

La justice de Dieu était satisfaite par le châtement de ces hommes impies qui éloignaient le peuple du culte du vrai Dieu. La sécheresse allait prendre fin.

Elie dit au roi Achab :

« Allez, mangez et buvez ce que vous avez en réserve, car j'entends le bruit d'une grande pluie qui va vous donner des vivres en abondance. »

Plein de confiance dans le Seigneur, le prophète se mit aussitôt en prière, puis il dit à son serviteur :

« Va, regarde du côté de la mer. » (Elle baigne le pied de la montagne du Carmel.)

Ce serviteur, étant allé regarder, lui vint dire :

« Il n'y a rien. »

Elie lui dit encore :

« Retourne-y par sept fois. »

Et la septième fois le serviteur vit sortir du sein des eaux une blanche nuée; elle était toute petite et pareille à la trace laissée sur la terre humide par le pied d'un homme.

Elie dit à son serviteur :

« Hâte-toi, dis à Achab : « Faites mettre les chevaux
« à votre char, et allez vite, de peur que la pluie ne
« vous surprenne. »

Aussitôt le ciel se couvrit de nuages, le vent s'éleva, et la pluie tant désirée tomba en abondance. Dieu avait exaucé son prophète.

Cette petite nuée est le symbole de la Vierge Marie, et la pluie qui vint après, l'image de toutes les grâces dont sa venue a inondé la terre¹. C'est sur cette montagne qu'a été bâtie la première chapelle où le nom de Marie ait été invoqué.

Les descendants des prophètes furent les premiers à embrasser l'Évangile et donnèrent naissance à l'ordre du Carmel. Aussi les carmes se glorifient-ils d'être l'ordre le plus ancien du monde; ils regardent Elie et Elisée son disciple comme leurs patriarches. Dans l'office de la fête d'Elie, approuvé par la Congrégation des Rites, Elie est qualifié de fondateur et d'instituteur de l'ordre des carmes.

En descendant la montagne, à quelques minutes du couvent, on montre la chapelle dédiée à saint Simon Stock, le propagateur de la dévotion du scapulaire.

Départ pour Nazareth.

Samedi 15 décembre. — Nous avons passé une bonne nuit au Carmel, couchés tout habillés sur des paillasses étendues dans les corridors du couvent. Il ne nous en coûte guère de nous lever pour dire nos messes, prendre un frugal déjeuner et nous apprêter à partir pour Nazareth.

Il y a de l'animation ce matin; c'est une vraie foire. Il est 7 heures. Plus de trois cents chevaux ou ânes, et autant d'Arabes, stationnent dans la cour et sur les terrasses des Pères carmes. Il faudrait entendre l'orphéon que forment tous ces baudets! Qu'un seul donne le ton, le chœur est de suite formé. Les chevaux

¹ D'après une pieuse tradition, la sainte Vierge elle-même aurait visité le Carmel. Il n'y a en cela rien d'improbable, cette montagne n'étant qu'à dix lieues de Nazareth.

hennissent, voulant contribuer au concert, et au milieu de tous ces bruits d'animaux dominant encore les cris des Arabes.

Et nous, pauvres pèlerins, un peu ahuris, nous cherchons nos montures louées dès la veille. Mais où les trouver? Toutes les places ont été changées. Chacun s'en tire de son mieux; en désespoir de cause, si on ne trouve pas son cheval de la veille, on en loue un autre, et en avant : en route pour Nazareth!

Grâce à saint Antoine de Padoue, à qui j'ai promis une offrande pour ses pauvres, je puis choisir en second et obtenir un bon cheval, pas joli à la vérité, mais paisible et bon marcheur. C'est bien ce qu'il me faut.

Ceux à qui il répugne absolument d'aller à selle auront à leur disposition, non point des voitures, car il n'y a ni routes ni voitures en ce pays, mais des chariots sans ressorts, dont les cahots seraient capables de donner quelque chose de semblable au mal de mer aux estomacs tant soit peu délabrés.

Divisés en trois groupes distincts mais rapprochés, ayant chacun son drapeau, blanc, rouge ou vert, comme signe de ralliement, nous redescendons les flancs escarpés du Carmel, au chant du *Magnificat* et de l'*Ave maris Stella*. Un bachi-bouzouk, espèce de gendarme, le fusil sur l'épaule, ouvre la marche. Il représente la force et le droit.

Après avoir salué de nouveau la ville de Caïffa, nous traversons la plaine de Saint-Jean-d'Acre, qui s'étend, du sud au nord, entre le mont Carmel et la montagne de Saron, sur une longueur de sept lieues, et, entre la mer et les montagnes de la Galilée, sur une largeur d'une à deux lieues. On y cultive quelque peu de blé, de dourra, de maïs et de coton. Au pied des collines, on trouve des arbres fruitiers, surtout l'olivier et quelques palmiers à dattes. On voit quantité de jeunes palmiers à l'extrémité du golfe de Caïffa.

C'est dans cette ville que les chrétiens de la Palestine allaient autrefois chercher les palmes pour la semaine sainte.

Une fois pour toutes, je dirai que la Palestine est très peu et très mal cultivée, depuis la domination des

musulmans, qui regardent le travail comme un déshonneur. Ils préfèrent vivre plus pauvrement et ne rien faire ou à peu près. Le peu de culture que nous voyons est en majeure partie l'œuvre des chrétiens. Quelques colonies européennes, allemandes surtout, établies près de Caïffa et de Jérusalem, sont très prospères et fournissent une preuve incontestée de la fécondité du sol.

A 11 heures et demie halte sur la pelouse, au milieu d'un champ d'oliviers. C'est l'heure du grand déjeuner. On nous divise par groupes de cinquante personnes, comme autrefois Notre-Seigneur, avant la multiplication des cinq pains. Il fait une journée de printemps. Derrière nous se dresse la montagne du Carmel, que nous avons côtoyée pendant trois heures environ. Nous venons de passer un cours d'eau qui mouillait à peine le pied de nos chevaux; c'est le *Cison*, qui plus tard... mais n'anticipons pas.

A midi et demi tout le monde à cheval; et, sauf une halte d'un quart d'heure, nous ne nous arrêterons plus qu'à Nazareth. Après avoir traversé la vaste plaine de Gedda, fertile mais peu cultivée, nous allons par monts et par vaux, souvent au milieu de deux haies de grands cactus, d'orangers, d'amandiers et de citronniers. De loin, nous saluons le Thabor, avec l'espérance de le voir de plus près dans trois jours.

Notre pensée est à Nazareth. A chaque détour du chemin il me semble que je vais rencontrer Jésus et Marie. Nous récitons le Rosaire en entier, à cheval, avec la méditation des mystères, joyeux, douloureux et glorieux. A la vue de chaque nouveau village, nous demandons :

« N'est-ce point là Nazareth ? »

— Non, non, nous répondent quelques anciens pèlerins, ce n'est point encore là Nazareth. »

Il y a parmi nous des pèlerins qui reviennent pour la troisième et la quatrième fois, et même une personne pour la onzième fois !

J'aperçois à l'horizon une foule qui a l'air de se diriger vers nous. Ce sont les Frères et les Sœurs de Nazareth avec leurs enfants, qui viennent nous souhaiter la bienvenue. Plusieurs sont nos compatriotes. Quelle

fête pour eux d'accueillir des pèlerins français! Nous sommes donc sur le point d'arriver; seule, une colline nous cache encore la vue de la *ville des fleurs*, c'est l'étymologie de Nazareth.

Nazareth!... Nazareth!... s'écrient tout à coup les premiers de la caravane qui ont atteint le sommet de la montagne, voici Nazareth! Nous hâtons le pas de nos chevaux, et bientôt nous aussi nous poussons un cri de joie : « Salut, Nazareth! ville chérie du ciel! »

Hic Verbum caro factum est, ici le Verbe s'est fait chair; ici Jésus, il y aura bientôt deux mille ans, *croissait en sagesse, en âge et en grâce, devant Dieu et devant les hommes.* (S. Luc, II, 40.)

III

Nazareth. — Départ pour Tibériade. — Cana.

Nazareth.

Nazareth, petite ville de 7 à 8000 habitants, — je dis environ, car le recensement est inconnu en Palestine, — apparaît à nos pieds, de l'autre côté de la montagne. Coquettement étagée en amphithéâtre, un peu à mi-côte de la colline voisine, elle offre un joli aspect avec ses maisons en pierre blanche, construites à la mode orientale, c'est-à-dire avec terrasses en guise de toitures. Ces terrasses offrent aux habitants la faculté d'aller respirer l'air frais, le soir, sur leur maison, ce qui n'est pas à dédaigner dans les climats si chauds de l'Orient, et l'avantage encore plus apprécié d'avoir plus de fraîcheur pendant le jour, à l'intérieur de la maison.

Il est 4 heures et demie du soir. Par un soleil de mai (bien que nous soyons à fin décembre), nous descendons, au chant de l'*Ave maris Stella*, la pente

assez raide qui nous sépare de la ville. La route est bonne ; nous essayons de ranger nos montures sur deux files. Avec les chevaux, c'est chose facile ; avec les ânes, c'est différent : mais, de gré ou de force, il faut bien qu'ils obéissent. Nos cinq chariots, qui portent les personnes plus âgées, ferment la marche triomphale. C'est une vraie entrée triomphale, en effet, que nos deux cent trente-six pèlerins français qui arrivent, escortés par les chrétiens de Nazareth, en chantant les louanges de Marie, drapeaux et bannières déployées. Oh ! qu'il fait bon dans la patrie de Jésus et de Marie !

Nous avons dans notre belle France d'augustes et riches sanctuaires ; cependant aucun ne me paraît comparable à celui de Nazareth. A Lourdes, par exemple, dans cette basilique qui fait rêver du ciel, qui ne s'est écrié, en un jour de grand pèlerinage : « Que c'est beau ! »

Eh bien, je ne crains pas de le dire, il y a ici plus qu'à Lourdes : sur les grottes Massabielle, la Mère de Dieu est apparue dix-huit fois, il est vrai, pendant quelques instants ; mais ici c'est la patrie de la sainte Vierge ; elle y a vécu pendant près de trente années, et avec elle le Verbe de Dieu fait homme. De plus, en quittant Lourdes, on peut toujours dire : « Je reviendrai. » A Nazareth nous disons : « C'est la première fois, et ce sera peut-être la dernière. »

Pleins de ces pensées, nous confions nos montures aux moukres (domestiques) chargés de les soigner, et nous nous rendons à l'église paroissiale, à trois belles nefs, construite sur l'emplacement de la maison de la sainte Vierge. Cette maison de Marie, vulgairement appelée la *santa casa* (la sainte maison), n'est plus à Nazareth depuis six cents ans. Elle fut miraculeusement transportée par les anges, en 1291 (après la prise de Saint-Jean-d'Acre par les Turcs), en Dalmatie d'abord, où elle resta trois ans et demi, puis en Italie, où j'ai eu le bonheur de la voir en 1877, à mon retour de Rome.

Translation de la Santa Casa.

Il faudrait lire en entier l'intéressant récit de cette translation, par M. l'abbé Grillot, du diocèse d'Autun. Qu'il me permette de lui emprunter quelques détails :

« Le 10 mai de l'an 1292, au lever de l'aurore, sur les rivages de la Dalmatie, entre Tersatz et Fiume, quelques bûcherons s'en allaient à leur ouvrage ; tout à coup, non loin de la mer, ils aperçoivent un édifice inconnu, dans un lieu où la veille encore il n'y avait ni maison, ni cabane, ni matériaux pour en bâtir.

« Pleins d'étonnement ils approchent tous ensemble, examinent le bâtiment mystérieux ; c'était une habitation de trente et quelques pieds de long sur treize de large, construite de petites pierres rouges et carrées, et d'une nature toute différente de celles qu'on a coutume d'employer dans le pays. Ce qui surtout les surprend, c'est de voir que cette maison se tient debout, posée sur un terrain inégal et sans aucun fondement.

« Après en avoir examiné le dehors, ils se hasardent à pénétrer à l'intérieur. L'unique chambre que renferme cet édifice forme un carré long ; le plafond est uni et parsemé de petites étoiles dorées. Les murs, épais environ d'une coudée, construits sans règle ni niveau, ne suivent pas exactement la ligne verticale. Une porte assez large s'ouvre sur un des côtés. A droite de la porte est une étroite et unique fenêtre. En face s'élève un autel construit de grosses pierres carrées que domine une croix antique ornée d'un Christ peint sur une toile collée au bois, et au-dessus de laquelle on lit le titre de notre salut : *Jésus de Nazareth, roi des Juifs*.

« Les habitants du pays qui, au premier bruit du prodige, étaient accourus en grand nombre, se demandaient l'un à l'autre quelle pouvait être cette chapelle inconnue, quelle main l'avait tout à coup, dans l'intervalle d'une nuit, transportée là où jamais on n'avait vu trace d'habitation, quelle puissance pouvait la soutenir sur le sol, sans aucun fondement.

« Tous interrogeaient, nul ne pouvait répondre, quand soudain un nouveau cri de stupéfaction s'élève ;

on voit accourir Alexandre, évêque de Tersatz, la démarche vive, le rayonnement du bonheur sur le visage; or tout le monde savait l'évêque atteint depuis trois ans d'une hydropisie déclarée incurable, et tellement malade, depuis quelques jours surtout, qu'on s'attendait d'instant en instant à lui voir rendre le dernier soupir; et le voilà qui accourt seul, sans soutien, plein de vie et de santé. La sainte Vierge lui était apparue pendant la nuit et lui avait dit, en lui rendant la santé, comme preuve de l'authenticité de la translation : « que cette chapelle était la demeure où elle avait vécu, où elle avait reçu la visite de l'archange Gabriel, à Nazareth. »

« Le gouverneur de la Dalmatie, Nicolas Frangipani, informé du prodige, vient à son tour; et, sans se laisser entraîner par un premier enthousiasme, il interroge, il voit par lui-même; puis, afin de s'assurer par une preuve matérielle et sans réplique de la vérité, il décide que quatre commissaires choisis par lui partiront immédiatement pour la Palestine, avec les plans et les dimensions de la nouvelle chapelle; qu'ils s'assureront par eux-mêmes et qu'ils diront, sous la foi du serment :

« 1° Si la maison de la sainte Vierge, à Nazareth, connue de toute la chrétienté depuis douze siècles, a réellement disparu sans qu'on sache ce qu'elle est devenue, ni quelle main l'a enlevée;

« 2° Si les fondations sont restées;

« 3° Si leur figure et leurs dimensions se rapportent bien aux murs de la maison qui vient d'arriver;

« 4° Si la nature de la pierre est la même, si c'est absolument le même genre de construction.

« Les quatre commissaires, parmi lesquels l'évêque miraculeusement guéri, arrivent en Palestine. Ils s'adressent aux chrétiens de Nazareth et leur demandent où est la maison de la sainte Vierge : « Ah ! la maison de la sainte Vierge, leur répondent avec tristesse les pauvres chrétiens désolés, nous vous en ferons voir la place, le pavé et les fondations; mais la maison elle-même a depuis quelque temps disparu, sans que nous sachions ce qu'elle est devenue, ni comment

« on a pu l'enlever sans laisser autre chose que les fondements échancrés. »

« Les commissaires, conduits sur place, vérifient de leurs yeux le récit des chrétiens. Puis, pour remplir leur mandat, ils prennent la longueur, la largeur, toutes les dimensions des fondements ; ils étudient la nature de la pierre, le genre de construction, comparent le temps qui s'est écoulé depuis la disparition du sanctuaire et celui de son arrivée en Dalmatie : tout se trouve d'une exactitude parfaite.

« Ils rédigèrent par écrit leur témoignage, et, de retour dans leur patrie, le confirmèrent par un serment solennel ; le tout fut consigné dans un acte publié pour servir de monument à la postérité.

« Plusieurs autres personnages, dit M^{er} Mislin, firent dans la même intention le voyage de Nazareth ; et ils attestèrent le même fait.

« Au reste, Dieu ne tarda pas à donner de ce prodige une preuve nouvelle, qui eut pour témoins l'Italie tout entière et une partie du reste de l'Europe. Après trois ans et demi de séjour en Dalmatie, la sainte maison disparut tout à coup. Elle fut transportée, au-dessus de la mer Adriatique, à travers un espace de cinquante lieues, au territoire de Recanati, en Italie.

« Enfin, deux translations nouvelles vinrent mettre le comble à la certitude du miracle.

« La maison s'était reposée sur une petite colline appartenant à deux frères de la famille des Antici. Bientôt ces deux frères, indignes de posséder un tel trésor, se disputèrent les offrandes des visiteurs ; et peu s'en fallut qu'ils n'en vinssent à souiller de leur sang cette terre privilégiée.

« C'est alors que par une quatrième et dernière translation, qui se fit quatre mois après la précédente, l'auguste sanctuaire vint se fixer au lieu où il demeure depuis près de six siècles, sur le sommet d'un coteau escarpé, non loin de la mer Adriatique ; c'est le sanctuaire illustré par des miracles sans nombre, que le monde chrétien connaît et vénère sous le nom de *Notre-Dame de Lorette*. »

Telle est, en résumé, l'histoire de la *Santa Casa*, ou maison de la sainte Vierge, qui n'est plus à Nazareth,

mais bien en Italie, et enfermée aujourd'hui dans une vaste et magnifique église de vingt-deux autels.

Il a plu à Dieu de soustraire ainsi, par une série de prodiges, une si sainte relique à la sacrilège profanation des musulmans.

Mais, ne l'oublions pas, nous sommes sur l'emplacement de cette sainte demeure où vécurent, pendant plus d'un quart de siècle, Jésus, Marie et Joseph.

Comme presque toutes les maisons de Nazareth, celle de Marie était adossée à un rocher et donnait accès dans une grotte qui a été conservée et se trouve sous le maître-autel. Marie était en prière lorsque l'archange la salua en ces termes : « Je vous salue, pleine de grâce, le Seigneur est avec vous ; vous êtes bénie entre toutes les femmes... Ne craignez point, Marie, vous avez trouvé grâce devant Dieu. Vous donnerez le jour à un Fils que vous appellerez *Jésus*, et qui sera le Fils du Très-Haut. » (Luc, I, 26 à 32.)

Nathanaël demandait : « Peut-il sortir de Nazareth quelque chose de bon ? » Il en est sorti le salut du monde.

Il me semble que nous avons bien récité notre chapelet en ce lieu béni, ainsi que l'*Angelus* qui a suivi la bénédiction du très saint Sacrement. Chaque fois que je réciterai l'*Ave Maria*, que Dieu me fasse la grâce de le dire avec la même ferveur.

Dimanche 16 décembre. - - J'ai le bonheur de célébrer la sainte messe dans la crypte du vénérable sanctuaire, où je lis ces mots sur le marbre du pavé :

*Verbum Caro hic factum est*¹.

Par privilège spécial, on peut tous les jours y dire la messe de l'*Annonciation*. Comme toutes les paroles de la liturgie vont droit à mon âme ! L'*Introït*, la *Collecte*, l'*Épître*, l'*Évangile*, tout me retrace au vif le mystère décrit par saint Luc. (Luc, I, 26 à 38.)

Il est dimanche. Après mon action de grâce, je suis heureux et édifié de voir la tenue à l'église de cette chrétienne population. (Il y a très peu de musulmans et pas un seul juif à Nazareth.) Les chaises sont incon-

¹ C'est ici que le Verbe s'est fait chair.

nues dans les églises de la Palestine. On prie tantôt à genoux, sur des nattes en forme de tapis, et tantôt debout ou accroupi sur les talons.

Dans la matinée nous allons faire une première visite de la ville, par petits groupes, et chacun communique ses impressions. Du haut d'une petite éminence où nous sommes arrêtés, nous jetons un coup d'œil d'ensemble.

Nous cueillons quelques fleurs pour les garder comme souvenir ou les porter à nos amis de France ; ce seront de vraies reliques. Nous sommes sur des terres que le ciel a touchées et pénétrées ; ces fleurs ont été produites par celles que Jésus a vues et peut-être touchées ; ces montagnes que nous voyons, Jésus les a jadis longuement contemplées ; ce paysage fut familier à son enfance ; ces chemins il les a cent fois foulés. Telles sont nos pensées ; tout nous rappelle Jésus.

Au moment où nous descendons pour aller déjeuner, un petit garçon, élève des Frères sans doute, nous salue en bon français :

« Bonjour, mon père, vous allez bien ? »

Nous lui donnons un bakchich de vingt centimes ; il s'en va tout joyeux.

Encouragée par notre bon accueil, une petite fille de l'école des Sœurs nous fait une inclination et nous débite, en français aussi, une histoire sur Nazareth la ville fleurie.

Cette fois l'orateur a gagné deux bakchichs ; elle ne se possède pas de bonheur. Le bonheur, en ce monde, est quelque chose de si relatif !

Dans l'après-midi, nous visitons en procession les principaux sanctuaires de Nazareth, notamment le modeste sanctuaire qui rappelle l'emplacement de l'atelier de saint Joseph, la pauvre église des Maronites, l'église des Grecs unis, construite au lieu occupé autrefois par la synagogue où Jésus interpréta la prophétie d'Isaïe, et d'où il fut chassé par ses compatriotes, qui voulurent le précipiter du haut d'un rocher. Plus loin, à mille mètres environ, est Notre-Dame-de-l'Effroi. — Nous passons à côté de l'unique fontaine de Nazareth, qui porte encore le nom de *fontaine de Marie*. Il est hors de doute que la très sainte Vierge vint souvent

ÿ puiser, et souvent aussi elle y envoya son divin Fils. — Non loin de là est la *Mensa Christi* ; c'est un bloc de pierre sur lequel le Sauveur, après sa Résurrection, aurait fait un repas avec ses apôtres, etc.

Nous avons à peine accompli la moitié de nos visites que la pluie survient. La procession n'en continue pas moins ; mais à la fin il est bien temps de rentrer, car plusieurs, pris à l'improviste, sont complètement trempés. Je commence à comprendre l'utilité de mon imperméable ; il n'a pas fini de me rendre des services.

Il pleut à peu près sans discontinuer toute la soirée. Impossible de sortir.

Nous voudrions pourtant bien aller à Tibériade demain. La nuit, lorsque je m'éveille, j'écoute anxieux, et j'entends toujours la pluie qui tombe avec violence sur les terrasses du couvent, où mon groupe est logé. Nous sommes chez les sœurs de Saint-Joseph-de-l'Apparition, dont la maison mère est à Marseille. Leur école est, paraît-il, très fréquentée. On a donné vacance aux élève, à cause des pèlerins.

Lundi 17 décembre. — A 6 heures, le lever ; il pleut toujours. Allons dire nos messes à l'église de l'Annonciation ; peut-être Marie aura pitié de nous.

Les enfants de chœur sont heureux de nous revoir ; ils s'empressent, se disputent presque pour nous servir : c'est qu'après il y a le bakchich, auquel ils ne sont pas plus insensibles que nos enfants de France à une petite étrenne.

Après nos messes nous allons déjeuner à la hâte. Le temps se met au beau. Ira-t-on à Tibériade ? On délibère jusqu'à 10 heures. Enfin le révérend père Bailly nous laisse libres de rester ou de partir.

A 11 heures, les plus courageux (et j'en suis) partent au nombre de cent cinquante. En route pour *Tibériade*, malgré la boue et le temps encore un peu incertain. A la garde de Dieu !

De Nazareth à Tibériade.

Nous suivons la route probable que prit Jésus lorsqu'il fut chassé de son pays et qu'il alla chercher asile

à Capharnaüm. Une contrée nouvelle se déroule devant nous ; un pays de pierres, d'oliviers, de broussailles, d'informes ruines, et là-bas, dans le lointain, une montagne qui paraît couverte de neige ; c'est le grand Hermon.

Le sang français a plus d'une fois coulé en cette région aujourd'hui si paisible. Sans parler des croisés, qui y ont longtemps guerroyé, Kléber et Junot y livrèrent, il y a cent ans à peine, d'héroïques combats.

Cana.

Après une lieue de campagnes pierreuses et de landes verdoyantes, un modeste petit village se présente à nous ; c'est *Cana*. A l'entrée, un grand sarcophage antique sert d'abreuvoir pour les bestiaux ; nous voici à la fontaine d'où venait l'eau que Jésus changea en ce vin délicieux qui étonnait l'échanson des noces. Il n'y a qu'une seule fontaine à Cana ; les sources d'eau vive sont rares en Orient.

Nous avançons entre deux immenses haies de cactus formant rempart autour du village, le long des jardins remplis de figuiers et surtout de grenadiers, et nous arrivons à l'église catholique, où nous aimons à prier au souvenir du miracle de Notre-Seigneur.

Vis-à-vis de l'église latine est celle des Grecs non unis ; nous la visitons aussi. Quand nous ressortons, le ciel se couvre et la pluie recommence ; elle ne sera pas de longue durée. Et même, un moment, l'eau va se changer en un excellent vin blanc, chez les Pères franciscains, si mortifiés eux-mêmes, et toujours généreux pour leurs hôtes, surtout quand leurs hôtes sont des pèlerins.

Après notre collation, nous quittons Cana pour le chemin qui mène vers l'Orient. C'est celui que dut suivre, mais en sens inverse, l'officier de Capharnaüm venu pour demander à Jésus la guérison de son fils.

Au delà de Cana, plus le moindre village en vue ; rien que des champs immenses entrecoupés de collines. Le pays s'élève peu à peu et nous arrivons à un des points culminants de Galilée, d'où notre œil découvre d'immenses régions. C'est le célèbre mont Hattin ou

Hattine, aujourd'hui si calme, qui a cependant vu jadis des choses grandes et terribles. Ce fut le fatal champ de bataille où s'effondra en une journée le royaume des croisés en Palestine.

« C'est là qu'ils furent fauchés tous, un jour brûlant d'été, au soleil d'il y a sept siècles, les chevaliers de Saint-Jean et les chevaliers Templiers, les barons et les prélats de France portant avec eux la *vraie croix* comme un talisman suprême. Sur ces cimes dénudées que desséchait le vent de juillet, le sultan Saladin avait attiré l'héroïque et folle armée du présomptueux Guy de Lusignan ; et le sang des guerriers francs arrosa l'herbe jusqu'au soir ¹. »

Au-devant de nous, des ondulations géantes dévalent vers quelque abîme lointain qui doit être la mystérieuse mer de Tibériade. Bientôt, en effet, une nappe d'un bleu gris commence de se découvrir ! c'est bien lui, le *lac de Génésareth*, autour duquel s'est déroulée, pendant trois ans, la plus heureuse partie de l'histoire évangélique.

Nous avançons, foulant cette terre sanctifiée par les pas du Verbe fait homme. Les sentiers que nous suivons, il les a suivis avant nous. Nous descendons la pente inclinée de la colline où, avec cinq pains et deux petits poissons, il nourrit cinq mille hommes, sans compter les femmes et les enfants. Sans peine mon imagination reconstitue la scène évangélique telle que nous la raconte saint Matthieu. (Ch. xiv, v. 14-21.) Sur cette pelouse verte, je crois voir encore cette multitude assise, ayant devant elle le chemin que nous suivons, et à sa gauche, à quelques centaines de mètres, la mer de Tibériade, où les deux poissons ont été pêchés.

Un peu plus loin, sur notre gauche, nous laissons la montagne des *Béatitudes*, où Notre-Seigneur prêcha son fameux sermon qui a changé la face du monde. « Bienheureux les pauvres, bienheureux ceux qui sont doux, bienheureux ceux qui pleurent parce qu'ils seront consolés, etc. » Il faudrait relire en entier ce passage dans le saint Evangile. (Matth., v, 7.)

¹ Pierre Loti, *la Galilée*.



Fontaine de Cana.

A mesure que notre course se poursuit, la nuit est arrivée ; nous étions partis trop tard de Nazareth pour arriver à Tibériade en plein jour. Nous ne voyons plus les sentiers ; nos chevaux nous guident à travers les pierres. La descente est raide, et la pluie qui tombe par intervalles rend les chemins glissants. C'est un pèlerinage de *pénitence* ; Dieu semble vouloir nous le rappeler. L'épreuve ne sera pas longue ; nous arrivons. J'aperçois des lumières devant nous. On éclaire un peu notre route, ou plutôt notre chemin, avec des phares improvisés, assez semblables aux mèches fumeuses dont se sert *Guignol*, le soir de nos foires, pour attirer les enfants, grands et petits, autour de sa baraque.

Deo gratias ! nous sommes tous arrivés sains et saufs, après quelques glissades, suivies de chutes sans gravité. La bonne sœur *Camomille* nous avait précédés. Elle nous donne à boire un demi-verre de sa bienfaisante liqueur, et nous allons, avant le souper, recevoir la bénédiction du très saint Sacrement, dans l'église latine, desservie par les Pères franciscains. Elle est construite sur l'emplacement où, d'après la tradition, Notre-Seigneur apparut à ses Apôtres, après sa Résurrection.

S'adressant à Pierre, le premier, Jésus lui dit : « Simon, fils de Jean, m'aimes-tu plus que ceux-ci ? — Seigneur, vous savez que je vous aime, répondit humblement saint Pierre. — *Pais mes agneaux.* »

Et après une seconde et une troisième interrogation suivies d'une seconde et d'une troisième affirmation d'amour, le divin Sauveur ajouta : « Pais mes agneaux et mes brebis ; je te confie mon Église tout entière, tu en seras le pasteur et le père. » (Jean, XXI, 15-17.)

Avec quel entrain, malgré nos fatigues, nous avons chanté : *Oremus pro Pontifice nostro.*

Autour du successeur de Pierre,
Enfants du Christ, rallions-nous.

Nous avons aussi prié avec ferveur pour l'Église et la France, pendant que les élèves des Sœurs (car il y a des religieuses même à Tibériade) nous chantaient en français ce cantique breton composé par M^{gr} Richard,

dont nous n'avons pas oublié là-bas le jubilé sacerdotal :

O Marie, ô Mère chérie,
 Garde au cœur des Français
 La foi des anciens jours,
 Entends du haut du ciel
 Le cri de la patrie :
 Catholique et Français toujours !

Comme ces dernières paroles surtout faisaient battre nos cœurs, si loin de la patrie !

IV

Tibériade. — Le lac. — Pénible retour : le Cison ; les brigands.
 — Jaffa.

Tibériade.

Mardi 18 décembre. — Après une bonne nuit de repos, passée dans une famille de chrétiens grecs fort aimables, je reviens à l'église de Saint-Pierre, célébrer la sainte messe. Je prie à toutes les intentions du souverain pontife, notamment pour l'union des Églises ; il me semble que je comprends mieux, au milieu de ces peuples, l'opportunité et l'importance des efforts tentés par le pape dans ce but.

Population.

Tibériade, qui avait à peine 5 à 6 000 habitants il y a quelques années, en compte aujourd'hui près de 10 000, dont 6 000 juifs, et 3 000 chrétiens grecs non unis ; il n'y a que 250 Grecs unis et 11 chrétiens latins seulement. On le voit, les juifs y sont en majorité. C'est là qu'ils se retirèrent après la ruine de Jérusalem, par Titus ; là ils établirent leur grand sanhédrin et leurs hautes écoles ; c'est à Tibériade que fut composé le

Talmud ; lorsque saint Jérôme voulut se perfectionner dans la langue hébraïque, il choisit pour maître un docteur de Tibériade. En un mot, c'est la ville sainte des Juifs. Aussi, depuis dix à quinze ans, y affluent-ils de tous les pays : ils y reviennent de l'Afrique, de l'Espagne, de la Pologne et surtout de la Russie, depuis le décret d'expulsion du tsar, pour vivre sur ce vieux sol, à leurs yeux sacré, d'où, espèrent-ils, sortira leur tardif Messie.

La ville est donc très ancienne, ses rues sont étroites, sales et en labyrinthes ; toutes les maisons en terrasses, à l'orientale.

Le lac.

Montons sur la terrasse du couvent, nous aurons un coup d'œil d'ensemble. Il est 10 heures du matin, temps superbe, par une température de printemps. Le lac s'arrondit à nos pieds comme un vaste miroir, plus large au nord qu'au midi, et encadré de montagnes. Il a près de trente kilomètres de long sur dix kilomètres dans sa plus grande largeur. Nous contemplons cette petite mer si calme aujourd'hui et autrefois si animée. Trois ou quatre barques de pêcheurs, c'est tout ce qui reste de vivant sur ces eaux. Et les anciennes villes, où sont-elles ? Gamala, Corozain, Bethsaïde, Capharnaüm, Magdala ! A terre, sur leur emplacement, couchés et presque enfouis, gisent des tronçons de colonnes, et c'est tout.

La prophétie du maître s'est accomplie (Luc, x, 13-14 ; Matth., xi, 21-22) : « Malheur à toi, Corozain ; malheur à toi, Bethsaïde ; car si les prodiges qui ont été accomplis dans vos murs avaient été faits dans Tyr et dans Sidon, les villes de Tyr et de Sidon auraient autrefois fait pénitence dans le cilice et dans la cendre. Et toi, Capharnaüm, dont la splendeur t'élevait jusqu'au ciel, tu seras abaissé e jusqu'aux enfers. »

Qu'on le veuille ou non, tout ici rappelle Jésus ; sans peine l'esprit se le représente tantôt sur la barque de Pierre, instruisant les multitudes qui couvrent le rivage, tantôt sur la montagne voisine, prêchant les béatitudes.

De toutes parts, les foules avides de miracles apportaient ici leurs malades, et d'un mot Jésus les guérissait tous. (Luc, vi, 19.) Sur ces ondes paisibles, il s'endormit un soir d'une grande journée et se réveilla pour commander à la tempête.

Sur les montagnes avoisinantes il se retirait souvent pour prier. Oui, tout ici parle de Jésus. Mais, chose étrange ! s'écrie un ancien pèlerin déjà cité¹, « on dirait qu'après Jésus il n'y a plus eu place pour personne dans ce vallon désormais silencieux comme un sanctuaire. Les hommes ont eu peur d'habiter là où Dieu avait vécu. En vain je regarde sur les flots et sur la rive, au milieu d'une nature si belle, si féconde, si vivante ; rien d'humain ne remue. Seule la grande mémoire, la douce image, l'invisible réalité du maître plane sur le site béni. J'ai beau chercher, je n'y vois que Lui, avec l'éternelle vérité à ses lèvres, la puissance dans sa main, l'immense charité au cœur ; Lui humble, fort, patient, généreux, glorifié, homme, maître, rédempteur, Dieu ! Oui, il se dresse devant moi, vivant, sur ce lac sacré, et d'une voix qui ébranle mon âme il me crie comme à Simon-Pierre : « M'aimes-tu ? — Oui, Seigneur, il me semble que je vous aime ; augmentez mon amour. »

Mais je veux suivre moi-même, le long du désert de la rive, les sentiers qu'a si souvent suivis Jésus. Nous y allons dans l'après-dîner, mon aimable compatriote et moi ; d'autres groupes nous accompagnent. Nous prenons la rive gauche (Nord), rive particulièrement aimée de Jésus. Là était Magdala, demeure de la pécheresse convertie qui, dans la suite, accompagna Jésus jusqu'au pied de sa croix, jusqu'à son tombeau ; là, sa ville de Capharnaüm ; là, il avait choisi trois de ses apôtres, Philippe, André et Pierre, dont il fit le fondement de son Église. Que de souvenirs !

A chaque détour du chemin, à mesure que nous approchons des ruines de Magdala, il nous semble que nous allons rencontrer Marie Madeleine, arrosant de ses larmes ces sentiers autrefois témoins de ses désordres. Ces petits golfes, ces escarpements de rochers

¹ M. l'abbé le Camus.

pareils à de vieux châteaux féodaux qui tombent en ruine, tout parle à notre imagination, tout nous émeut. Jésus les a vus, il les a pris pour termes de comparaison dans ses divines paraboles.

Est-il étonnant que nous soyons émus lorsqu'un auteur protestant lui-même ¹, pèlerin de 1894, a écrit : « L'impression qui domine ici toutes les autres est l'impression de cette paix sereine, supérieure, qui avait commencé de nous envelopper dès les abords de ce lieu. Il semble que Jésus l'ait laissée ici, la suprême paix émanée de lui, car nous nous sentons différents, comme détachés des choses d'ici-bas, reposés et bons. C'est une paix que les mots n'expriment plus, une paix infinie, car elle vient de Dieu : « Je vous donne ma paix, « je vous laisse ma paix. La paix soit avec vous. »

Pour compléter l'illusion du tableau, Dieu nous réservait encore le spectacle d'une tempête sur le lac. Depuis le matin, un orage était prévu et annoncé. Aussi nous avait-on défendu de monter en barque.

Vers 3 heures, un vent d'est assez fort commence à soulever de petites vagues qui viennent se briser à nos pieds, contre des débris de pierres volcaniques. Le lac formé par le Jourdain, qui le traverse dans toute sa longueur, n'est que le cratère d'un volcan éteint, dont la plus grande profondeur ne dépasse pas, dit-on, deux cent cinquante mètres. Ses eaux ne sont pas salées; les bergers viennent y abreuver leurs troupeaux. Il est à deux cents mètres au-dessous du niveau des mers.

A mesure que l'orage augmente, les vagues se lèvent plus fortes et se brisent les unes contre les autres, formant une blanche écume que le vent emporte, comme en un jour d'été il enlève la poussière de nos grands chemins. — Un steamer tel que le *Notre-Dame-de-Salut* affronterait gaiement une pareille tempête; mais de frêles barques de pêcheurs, comme devait être celle de saint Pierre, n'auraient pas tardé à se remplir d'eau et à sombrer. J'ai compris la crainte des apôtres en un pareil moment et leur cri de détresse : « Seigneur, sauvez-nous, nous périssons. » (Matth., VIII, 25.)

Nous aussi il est temps de nous sauver; le ciel se

¹ Pierre Loti.

couvre de sombres nuages ; nous rentrons à cinq heures sous notre tente, à Tibériade. Mais tous nos pèlerins ne sont pas là, il en manque encore plus de cinquante. Pauvres infortunés ! ils nous arrivent à 6 heures, mouillés jusqu'à la peau et sans avoir le moindre habit de rechange. Plusieurs couchent sous la tente, et toute la nuit il tombe une pluie diluvienne qui finit par transpercer la tente elle-même et oblige nos pèlerins à se lever avant le jour.

Il paraît qu'il y a ainsi, de temps à autre, quelque épreuve pour les pèlerins de Tibériade. Il y a quelques années de cela, c'était vers la fin de mai, une chaleur étouffante, jointe aux moustiques et autres insectes non moins désagréables, les obligèrent à se lever au milieu de la nuit, à aller prendre un bain dans le lac, au clair de la lune, et à partir avant le jour pour éviter les insulations. Il y avait 61° au soleil. Ne l'oublions pas, c'est un pèlerinage de pénitence.

Pour nous, ce n'est pas le soleil qui nous incommode, mais la pluie, car nous sommes en hiver. Nous hésitons à repartir, nous voudrions attendre le beau temps. « Gardez-vous bien d'attendre davantage, nous dit un bon religieux habitué à ces contrées ; pendant sept mois il ne pleut jamais ici, mais pendant les trois mois d'hiver, c'est le déluge. Il faut bien une compensation à ces pauvres populations. Il pourrait donc pleuvoir ainsi pendant huit et quinze jours et vous seriez bloqués à Tibériade. »

Effrayés de cette menace, nous montons à cheval et repartons pour Nazareth, reprenant le chemin suivi l'avant-veille. Adieu, Thabor que nous pensions gravir au retour ! Un sacrifice de plus. *Fiat.*

Retour à Nazareth.

Le vent nous jette la pluie au visage, nos baudets refusent parfois d'avancer ; quelques pèlerins ouvrent leurs parapluies, le vent les leur renverse ou les emporte vers le lac, malgré l'empressement des moukres à les poursuivre.

Il est 5 heures du soir quand nous arrivons à Naza-

reth, bien trempés, mais contents d'unir nos épreuves à celles autrement pénibles que dut connaître jadis en ce lieu la sainte Famille.

On nous avait préparé de bons lits, car on nous attendait avec anxiété. Les bonnes sœurs de Saint-Joseph, pendant notre sommeil, font sécher nos habits, au prix de mille difficultés.

Les saintes filles ! que Dieu leur rende au centuple ce qu'elles ont fait pour nous !

Jeudi 20 décembre. — De bonne heure on se lève. J'ai la consolation de célébrer une troisième fois la sainte messe au sanctuaire de l'Incarnation, et en route pour Caïffa !

Pénible retour de Nazareth à Caïffa. — Le torrent du Cison débordé. — Les brigands.

Ici commence notre odyssée. Jusqu'à 3 heures de l'après-midi, tout va assez bien ; mais pourquoi donc nos drogmans et nos guides sont-ils inquiets, anxieux ? N'apercevez-vous pas le torrent du Cison, que nous passâmes presque à pied sec il y a trois jours ? il est devenu une rivière aux eaux rapides et profondes, et nous n'avons, hélas ! parmi nous, ni un Moïse ni un Josué pour nous le rendre guéable. A mesure que nous descendons dans la plaine, le terrain est de plus en plus détrempe ; nos pauvres ânes aux petites jambes enfoncent presque jusqu'au ventre, quelques-uns culbutent avec leurs cavaliers ; les chevaux, quoique plus solides, tombent parfois.

Que faire ? Nos conducteurs se le demandent. Impossible de passer le torrent ; un Arabe a essayé, l'eau l'entraînait lui et son cheval. Allons-nous retourner à Nazareth ? La nuit approche, et il nous faudrait toute une journée. Cependant nous ne pouvons rester sur place.

De l'autre côté du torrent, en face de nous, une bande de brigands nous guette et va exploiter la situation. Ils nous offrent de nous faire un pont de planches (pont qu'ils viennent d'enlever à notre approche),

moyennant la somme de quatre cents francs, payés en or et d'avance ; alors, affirment-ils, nous pourrons passer nous et nos chevaux. Inutile de marchander, dans dix minutes ce sera cinq cents francs. Nous préférons la vie à la bourse et nous acceptons ; nous aurions au besoin donné mille francs.

Nous défilons, mais à peine le dernier pèlerin est-il passé que les planches sont retirées à nouveau, malgré nos récriminations, et les chevaux restent de l'autre côté, remis à leurs propriétaires ; nous ne les avons plus revus. Force nous est de continuer à pied notre voyage vers Caïffa, dans l'eau et dans la boue, parfois jusqu'aux genoux, par une nuit obscure, pendant quatorze kilomètres. Plusieurs y perdent leurs souliers, et les robes et les soutanes, chargées d'eau et de boue, deviennent d'un poids intolérable. Mais le danger triple nos forces ; on n'entend pas un murmure, on s'aide, on se fortifie, on s'encourage et, avec la grâce de Dieu, tout le monde arrive à bon port, après une marche héroïque de cinq heures dans la plus profonde obscurité. Les habitants de Caïffa, avertis par les premiers arrivés, apportent des lanternes ; les Pères carmes versent du vin et offrent du pain et des fruits, car on n'avait pas encore songé à l'absence du diner. Les bons Frères des écoles chrétiennes et notre excellent consul de France, M. Bertrand, mettent leur maison à notre disposition ; les sœurs de Nazareth reçoivent toutes les dames ; on couche aussi chez les habitants, et, la fatigue aidant, on trouve sur les divans et les chaises un sommeil réparateur qui enlève bientôt presque toutes nos fatigues, mais non la boue dont la plupart sont couverts des pieds à la tête.

Le lendemain, la mer, soulevée depuis plusieurs jours, se calme, et nous pouvons nous embarquer de nouveau. Le Père directeur demande où sont les malades. On cherche, il n'y a pas même un rhume de cerveau ; la méthode Kneipp a produit le plus heureux effet sur nos santés. Pendant tout l'après-midi, sur le bateau, l'on ne voit que des effets qui sèchent au vent, des gens occupés à brosser, à nettoyer. Quelques-uns font laver leurs habits, et, pour aller plus vite, les font sécher près de la machine et les brûlent. Le soir, à

toute vapeur, et en chantant : « Gai, gai, le pèlerinage ! » (chansonnette de circonstance de M. l'abbé Helbert), nous nous dirigeons vers Jaffa et Jérusalem.

Jaffa.

Samedi 22 décembre. — Vers 5 heures du matin, nous stoppons en face de Jaffa. Les prêtres célèbrent leurs messes sur le bateau; tous les pèlerins y assistent. La matinée est magnifique; de sept à huit heures, le débarquement s'opère dans les conditions les plus favorables. Jaffa n'a pas de port; les navires restent en rade à une certaine distance. Des rochers rangés en demi-cercle, à quelques centaines de mètres de la côte, et s'élevant plus ou moins au-dessus de l'eau, forment comme un bassin en face de la ville, qui s'élève en amphithéâtre. Cette enceinte n'a qu'un passage large de quelques mètres, impraticable par les gros temps.

Pour nous, point de difficulté; à mesure que nous devons débarquer ou embarquer, le divin pilote apaise les flots. Il faut pourtant descendre avec précaution des petites barques qui nous conduisent à terre, car il n'y a pour quai qu'un étroit banc de pierre adossé à un mur.

Le nom de belle (Yafô) donné à cette ville lui vient des jardins qui l'entourent et de la mer qui la baigne. Elle paraît avoir de 6 à 7 000 habitants. C'est l'ancienne Joppé. Jonas s'y embarqua, refusant d'aller prêcher la pénitence à Ninive; mais Dieu sut bien l'arrêter et le faire porter au terme de son voyage par un monstre marin. Là, arrivèrent jadis les navires d'Hiram, roi de Tyr, portant les cèdres du Liban pour la construction du temple de Jérusalem. A Jaffa saint Louis apprit la mort de sa mère. Napoléon prit cette ville d'assaut en 1799. Mais trêve de détails; nous avons hâte de partir pour Jérusalem.

Nous prenons le train à 9 heures et demie. Qu'ai-je dit? Il y a donc des chemins de fer en Palestine? Oui, depuis deux ou trois ans, sur un parcours de quatre-vingt-sept kilomètres, un tronçon de ligne relie Jaffa à Jérusalem.

Par une délicieuse température nous traversons ces incomparables bosquets d'orangers, de grenadiers, de bananiers, de figuiers, de palmiers et de citronniers, qui font des environs de la ville comme une réduction du paradis terrestre. Les grands arbres plient sous les fruits ; c'est la saison des oranges mûres ; le sol en est jonché, l'atmosphère est parfumée. On dit qu'au printemps, quand tous les arbres sont en fleur, le parfum se répand jusqu'à deux lieues en mer, ou dans la direction de Jérusalem, selon le vent.

A 10 heures nous sommes à Lydda, à vingt kilomètres de Jaffa ; c'était la patrie de la veuve Tabithe, ressuscitée par saint Pierre. On peut voir, dans l'église Saint-Pierre de Gaubert (diocèse d'Agen), un beau tableau représentant ce miracle ; le petit séminaire d'Agen possède une copie de ce tableau.

A 10 heures 20, nous traversons Ramleh, l'ancienne Arimathie, patrie de Joseph, qui ensevelit Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Les orangers ont disparu. Le terrain paraît encore très fertile, mais on n'y cultive plus que l'olivier et quelques céréales. Ici Samson lança trois cents renards, avec des torches enflammées, pour incendier les blés des Philistins.

A midi une agréable surprise nous était réservée à la gare de *Deir-Aban* : cinquante enfants orphelins élevés par les Pères de dom *Belloni*, de Jérusalem, ont quitté leurs travaux dans la ferme qu'ils cultivent non loin de là, et sont venus nous saluer.

Bientôt, la voie pénètre dans la montagne, suivant le fond de la vallée, entre deux chaînes fort rapprochées, que je comparerais aux montagnes des environs de Lourdes. Nous allons lentement, à cause des rampes et des courbes multiples.

L'avant-dernière gare est Bittir, et puis *Jérusalem*. Jérusalem, la ville sainte !

V

Jérusalem : Saint-Sépulcre. — Église Sainte-Anne
et les Pères blancs. — Gethsémani. — Vallée de Josaphat.

Jérusalem.

Oh ! mon cœur bat bien fort. Ici le Calvaire, le tombeau du Sauveur, le Cénacle, toute la Bible, l'Évangile, toute la religion.

Dès que nous apercevons les premières maisons et le sommet des remparts de Sion, nos voix vibrantes d'émotion entonnent le psaume *Lætatus sum in his quæ dicta sunt mihi*. Je tressaille, car je vais faire mon entrée dans la ville de mon Dieu. Il est 2 heures du soir. A 2 heures 30, nous sommes à Notre-Dame-de-France, chez les Révérends Pères assomptionistes, directeurs du pèlerinage, qui assignent à chacun sa cellule, et puis nous prenons place dans leur immense réfectoire, où il n'y a plus de distinction de classes. Les estomacs criaient famine ; ils trouvent une large et abondante hospitalité.

A 4 heures et demie nous nous mettons en marche pour le Saint-Sépulcre. La pensée qui domine toutes les autres à Jérusalem, c'est celle de la Passion du Sauveur ; ce qu'on veut connaître avant tout, ce sont les lieux où se sont passées les grandes scènes de notre rédemption. Nous avançons sur deux rangs, en chantant *Lætatus sum, Lauda Jerusalem, Magnificat, Ave maris stella*. Nous traversons des rues étroites, souvent voûtées ; sur tout le passage la foule est grande, silencieuse, respectueuse. J'en entends qui disent à demi-voix : *Franchi*, ce sont des Français ! Oui, ce sont les fils des anciens croisés, pacifiques ceux-ci, mais animés de la même foi et de la même charité.

Puissent leurs prières et leur exemple hâter le retour à l'unité d'enfants dont l'Église pleure depuis si longtemps les erreurs! Mais voici le *Saint-Sépulcre*.

Saint-Sépulcre.

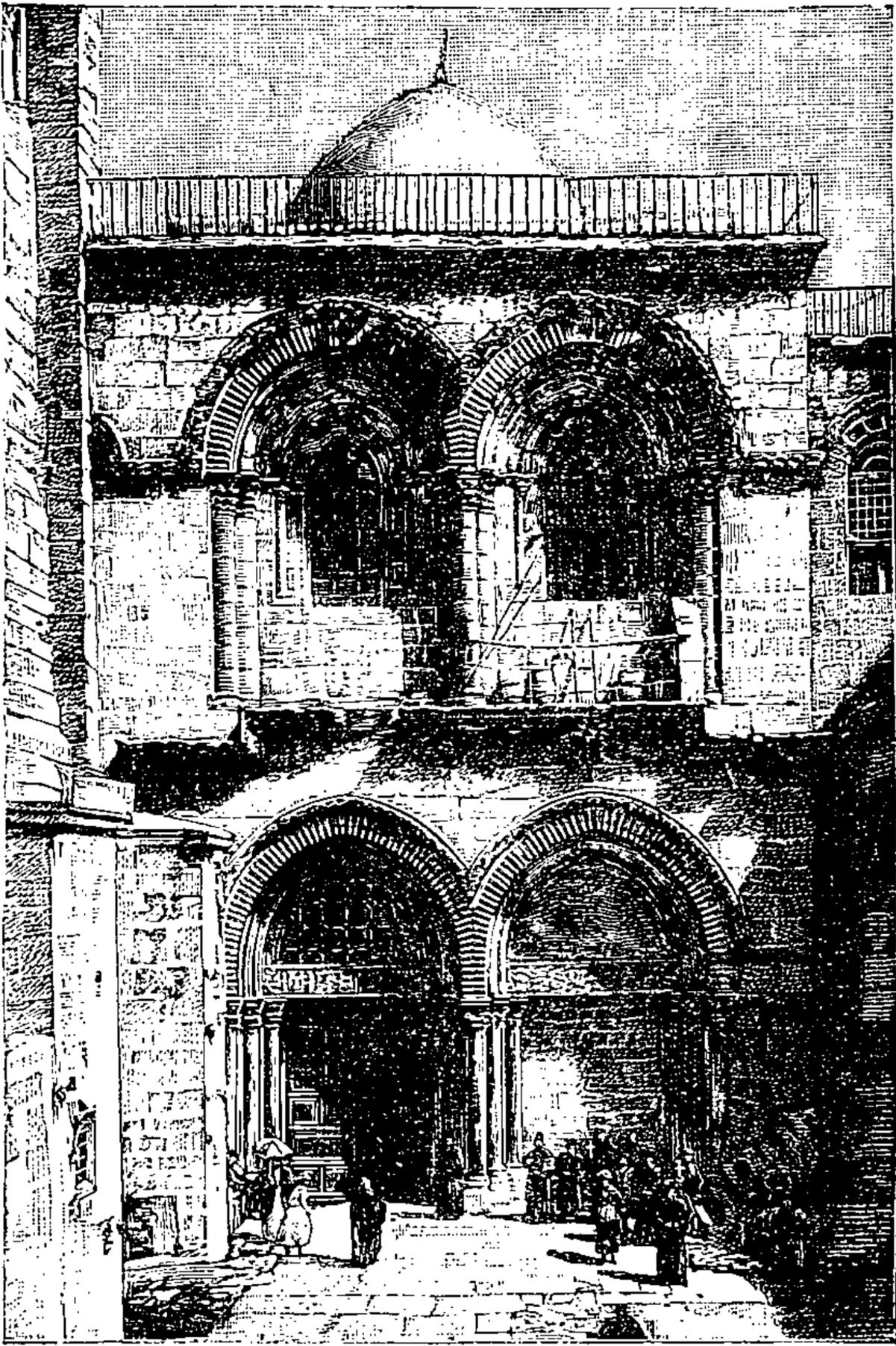
A genoux et baisons une terre sacrée! Nous sommes sous la coupole du Saint-Sépulcre. L'authenticité de ce lieu, dit M. l'abbé le Camus, repose sur le témoignage des siècles, les indications autorisées de l'archéologie et les arguments de l'exégèse biblique et de l'histoire. Depuis sainte Hélène et Constantin, depuis Paule et Jérôme, depuis quinze siècles, que dis-je? depuis Adrien qui, cent ans après la mort du Sauveur, faisait dresser sur ces roches la statue de Vénus; depuis la génération apostolique, à travers une succession ininterrompue d'évêques qui ont gardé l'incomparable trésor, tous ont cru que Jésus était mort, avait été enseveli et était ressuscité ici où nous sommes.

A genoux donc, à genoux! Des générations de saints ont pleuré sur ces dalles. Ici les croisés ont déposé leur épée sanglante et victorieuse. A travers les siècles passés et futurs, j'entends le long cri de joie que poussent les peuples chrétiens autour de ce tombeau, le seul vraiment glorieux. Quelle sainte émotion s'empare de mon âme! Ai-je prié d'abord? Je ne le sais. L'âme tout entière s'épanche dans une effusion d'amour et de douleur, et les yeux se mouillent de larmes; c'est le langage du cœur.

Il faut que notre langage soit bien imparfait, dirai-je avec M^{gr} Mislum, puisque pour exprimer vivement la reconnaissance, l'admiration, l'amour, la joie, la douleur, il faut toujours y suppléer par nos larmes. Les larmes, c'est le langage de l'enfant, de la femme, du vieillard; c'est le langage de toute âme sensible. Malheur à celui qui ne sait pas pleurer! J'ai compris là une fois de plus combien il y a parfois de douceur dans les larmes. Oh! que je m'estimerais malheureux, si je n'avais pas su en trouver dans mon cœur, auprès du Calvaire, auprès du tombeau de Jésus-Christ!

Le premier objet proposé à notre vénération est la pierre de l'*Onction*, qui rappelle l'embaumement du

corps sacré du Sauveur avant sa mise au tombeau. Nous la baisons avec respect. Elle me rappelle les ineffables douleurs d'une Mère qui a sacrifié pour moi



Façade du Saint-Sépulchre.

son Fils et son Dieu. La scène décrite dans les pieuses révélations de Catherine Emmerich me revient à la pensée. « La sainte Vierge était assise sur une petite

élévation; la tête de son Jésus reposait sur ses genoux, le reste du corps était étendu sur un drap. Elle contemplait ses blessures et couvrait de baisers ses joues sanglantes, pendant que Madeleine arrosait de ses larmes les pieds du Maître qu'elle avait tant aimé. La Vierge Marie ne pouvait laisser le corps de son Fils dans l'horrible état où l'avait mis son supplice; elle commença avec une activité infatigable à le laver et à effacer la trace des outrages qu'il avait soufferts. Elle retira une à une les épines de la couronne qui étaient restées dans la tête de Jésus; elle les enleva avec la même précaution que s'il eût pu en ressentir encore quelque douleur et les montra avec tristesse aux saintes femmes qui l'assistaient. On pouvait à peine reconnaître le visage du Seigneur, tant il était défiguré par les plaies, la poussière et le sang dont il était couvert. La Vierge Marie lava la tête et le visage, ferma les yeux entr'ouverts de son Jésus et y laissa reposer quelque temps sa main. Elle ferma aussi la bouche, puis embrassa de nouveau le saint corps de son Fils et laissa tomber son visage sur celui de Jésus!... Cependant l'apôtre saint Jean s'approcha de la sainte Vierge pour la prier de se séparer de ce corps chéri, afin qu'on pût achever de l'embaumer. »

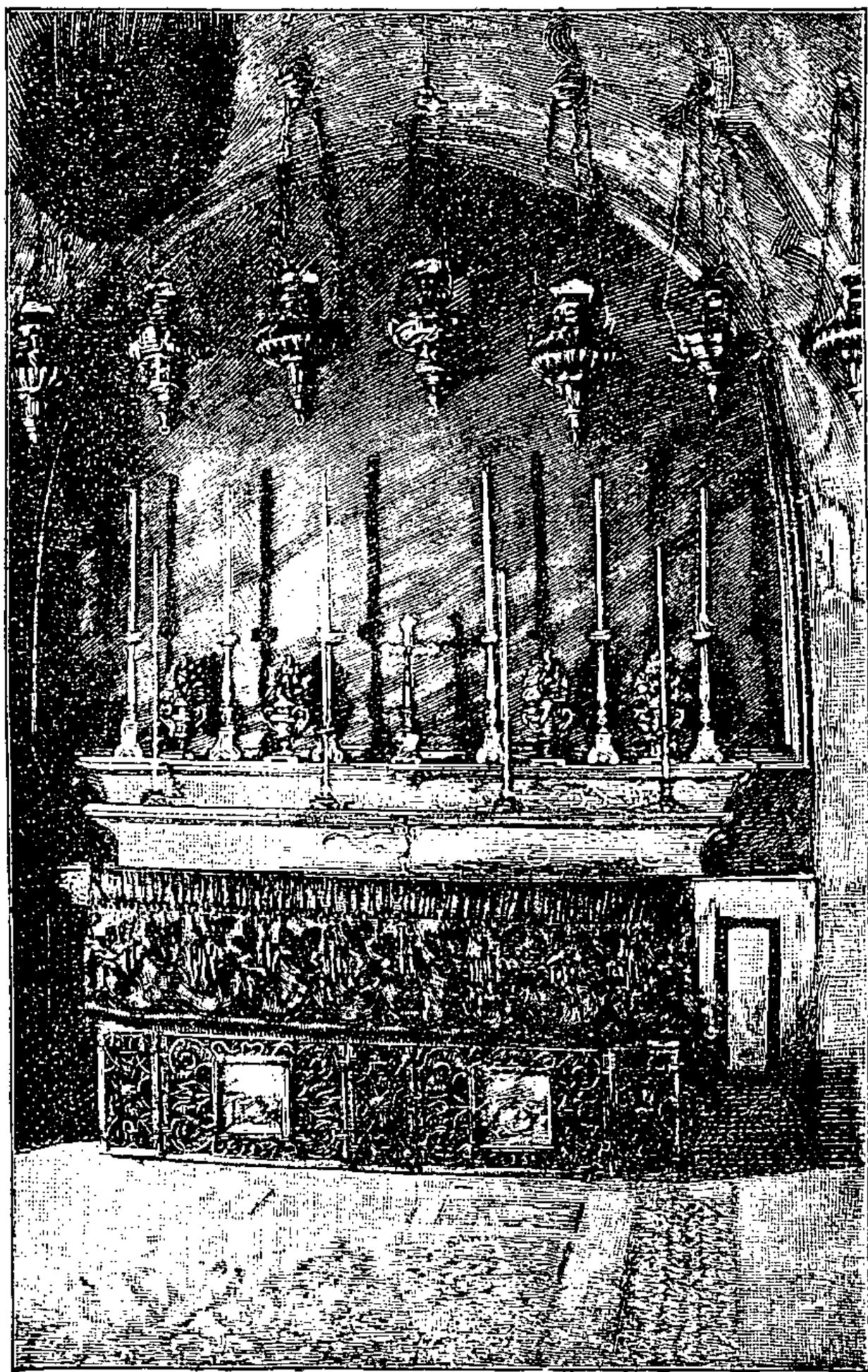
Quel cœur, serait-il aussi dur que le rocher du Calvaire, ne serait attendri au souvenir de si grandes et si sublimes douleurs?...

A quelques pas de la pierre de l'Onction se trouve le Saint-Sépulchre. Ce sanctuaire auguste est une rotonde placée au centre d'une coupole élancée. De nombreuses lampes en illuminent l'entrée. L'édicule, qui n'est autre que le rocher lui-même recouvert d'ornements, a cinq mètres cinquante de hauteur, huit mètres vingt-cinq de longueur et cinq mètres cinquante-cinq de largeur. L'intérieur, revêtu de marbre blanc et jaune, pour le garantir contre la piété indiscreète des fidèles, est composé de deux cellules, communiquant par une porte étroite et basse.

La première cellule, appelée chapelle de l'Ange, sert de vestibule; elle renferme une partie de la pierre qui fermait le sépulchre. Sur cette pierre était assis l'ange qui apparut aux saintes femmes. (Luc, XXIV, 1-6.)

La seconde est la chambre sépulchrale proprement

dite; c'est le tombeau dans lequel fut déposé le corps du divin Maître le soir du vendredi. L'intérieur mesure



Chapelle du Calvaire.

deux mètres sept de longueur sur un mètre trente-neuf de largeur. Il est creusé dans le roc vif. L'espace qui reste libre peut contenir quatre personnes à genoux.

En entrant dans ce saint lieu, une émotion indicible s'empare du pèlerin; une joie immense déborde de son âme lorsque, à genoux, il contemple avec amour la place même où reposa le corps de Jésus. C'est à droite; ce petit autel a la forme d'un banc un peu creusé. Je laisse tomber mes deux mains, je colle mes lèvres sur ce marbre froid comme le froid de la mort, et il me semble toucher le saint corps rigide du Fils de Dieu. C'est ici que la prière est fervente, ici qu'on aime à venir s'agenouiller de préférence, pendant le pèlerinage de la ville sainte, et que le cœur aime à entendre les leçons du divin Sauveur...

Sortons et montons au Golgotha; il est à notre droite, au fond de la grande basilique. Si l'on veut se faire une idée du Calvaire tel qu'il est aujourd'hui, il faut se représenter là *tribune* d'une de nos vieilles églises. Il est élevé de quatre mètres soixante-dix au-dessus du sol de la basilique; deux escaliers latéraux de dix-huit marches y conduisent. C'est comme une seconde église, large d'environ quinze mètres. L'autel principal est dressé sur l'emplacement occupé par la vraie croix; quatre colonnettes le soutiennent. Un grand christ en croix est placé derrière la table de l'autel. Le dessous est vide; ce vide permet de voir le trou creusé dans le rocher, et dans lequel fut plantée la croix de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Il a une profondeur de vingt-cinq à trente centimètres; le reste de la profondeur était creusé dans la terre qui était au-dessus.

C'est en cet endroit que mourut le Sauveur du monde, ayant les bras étendus comme pour embrasser l'univers dans son infinie miséricorde.

Deux mètres en arrière, étaient plantées les croix des deux larrons. Une dalle noire marque la place de chacune; celle du bon larron était à droite, l'autre était à gauche.

A deux mètres à droite de l'autel principal est la grande *fente du rocher* qui se déchira à la mort du Sauveur. (Matth. xxvi, 51.)

Cette fente a quinze centimètres de largeur; la profondeur en est inconnue.

« Les angles saillants de cette fissure, dit le frère Liévin, correspondent aux angles rentrants, de sorte

que s'il était possible de rapprocher les deux parties séparées, ces angles se rejoindraient en s'adaptant parfaitement les uns dans les autres. »

Les savants ont vainement cherché à expliquer la manière dont a pu se produire cette fente; tous sont forcés d'avouer qu'elle n'a pu être faite par une déchirure naturelle.

Lorsque ce phénomène se produisit, il y eut un tel trouble dans les éléments du monde, que Denys l'Aréopagite, un des Grecs les plus savants de son époque, devenu plus tard le premier évêque de Paris, s'écria : « Ou le Dieu de la nature souffre, ou le monde se dissout. »

Tel est le Calvaire dans sa partie essentielle. Je ne mentionne pas les nombreuses petites chapelles qui rappellent les diverses circonstances de la Passion du Sauveur; la description en serait trop longue et dépasserait le but de ce modeste récit. J'en ai dit assez, je crois, pour faire comprendre les émotions que l'âme ressent en ce lieu vénéré. Comme nous étions heureux et tristement émus en touchant ce rocher arrosé par le sang du Fils de Dieu, en mettant nos mains dans ce trou et cette fente du rocher qui nous rappelait un si grand miracle de l'amour de notre Dieu! Ô sainte journée, une des plus douces de ma vie! On ne saurait payer par trop de fatigues un pareil bonheur.

Église Sainte-Anne. — Les Pères blancs d'Alger.

Dimanche, 23 décembre. — Le pèlerinage se réunit ce matin à l'église *Sainte-Anne*, concédée à la France par la Turquie en 1856, après la guerre de Crimée. C'est ici la paroisse *française*. A 8 heures, notre si bienveillant, si distingué et si chrétien consul général, M. Ledoux, assiste à la grand'messe. La fanfare des Pères blancs alterne avec les chants des pèlerins.

Les Révérends Pères de Notre-Dame-d'Afrique, dits Pères blancs d'Alger, fondés par Son Eminence le cardinal Lavigerie, desservent cette église depuis 1878. Le souverain pontife leur a de plus confié la direction d'un grand et d'un petit séminaire, contigus à l'église et destinés, dans la pensée du pape, à préparer des

apôtres pieux, instruits et zélés pour le retour de l'Orient à l'unité. Les élèves, au nombre de cent quarante environ dans les deux séminaires, sont la plupart originaires du Liban, et appartiennent tous au rite grec uni. Ils célèbrent tous leurs offices selon le rite grec, mais leurs études se font en français; en classe et en récréation ils doivent parler *français*, et j'ajouterai que les grands le parlent fort bien. Il faut avoir été en contact avec ces jeunes gens pour se faire une idée de leur physionomie ouverte, intelligente, expansive. De longtemps je n'oublierai leur intéressante séance littéraire du 1^{er} janvier. On peut juger de la science des maîtres par le savoir des disciples.

L'église de Sainte-Anne est bâtie sur l'emplacement de la maison qu'occupaient sainte Anne et saint Joachim, non loin du temple. C'est donc là que fut conçue la Vierge immaculée; là qu'elle naquit, selon l'opinion la plus généralement admise. J'ai le bonheur de célébrer la sainte messe dans la crypte qui en perpétue le souvenir.

Après ma messe et un déjeuner que les bons Pères nous offrent, à M. l'abbé C..., mon compatriote, et à moi, le Révérend Père D..., un Agenais, s'offre à nous servir de *cicerone* pour la journée, et toutes les fois qu'il sera libre en dehors de ses classes. Qu'il en soit mille fois remercié.

« Allons, nous dit-il, si vous le voulez bien, vers la montagne des Oliviers, qui est là tout près, faisant face à la ville; de ce point vous verrez bien Jérusalem. »

Gethsémani.

Salut, montagne sainte, vénérée colline où le Maître est passé si souvent, où il s'est assis, où il a conversé, pleuré, prophétisé. Je traverse le Cédron; j'ai devant moi un bosquet d'oliviers; c'est le jardin de Gethsémani. J'entends la prière qui, un soir, monta de cette vallée vers le ciel sans recevoir de réponse: « Père, s'il se peut, que ce calice s'éloigne de moi... »

Le paysage se peuple rapidement. Il me semble voir Judas conduisant la cohorte et descendant de la ville sainte par le chemin que nous suivons nous-mêmes.

L'angoisse divine, la trahison du disciple, la foule triomphante, Jésus prisonnier, tout est vivant devant moi. J'oublie ce que le temps a fait depuis, pour ne voir que ce qui fut alors. Nous gravissons la montagne, à travers les pierres et les tombeaux juifs. C'est sur une de ces pierres qu'un soir, brisé par la fatigue et les émotions de la journée, Jésus s'assit en regardant Jérusalem. Les disciples l'entouraient. A leurs pieds, la ville bruyante était à la joie de la préparation pascale; dans le crépuscule du soir, le temple laissait voir encore ses lignes harmonieuses.

« Maître, dirent les douze, quels blocs immenses et quel superbe monument!

— Oui, répondit Jésus, mais un temps va venir où de tout cela il ne restera pas pierre sur pierre. Jérusalem, Jérusalem, qui tues les prophètes, que de fois j'ai voulu rassembler tes enfants comme la poule rassemble ses petits sous ses ailes, et tu ne l'as pas voulu. O si tu savais reconnaître en ce jour la visite de ton Dieu! » Et il pleura sur elle¹.

Après quoi, s'étant levé, Jésus prit le chemin de Béthanie en ajoutant : « Vous savez que dans deux jours on célébrera la pâque et que le Fils de l'homme sera livré pour être mis en croix. » Personne ne répondit; tous étaient tristes. C'est ce soir même que Judas alla chez Caïphe pour y vendre son Maître.

Tels sont les premiers souvenirs que nous rappelle la montagne sainte...

Nous entrons dans le jardin de Gethsémani, enclos rectangulaire d'une cinquantaine de mètres, que les Franciscains possèdent depuis 1679.

C'est ici le jardin fermé où Jésus souvent passait les nuits en prière. Je me prosterne à genoux et je baise la terre. Celle-là du moins est la même que Jésus toucha de ses genoux, de son front et de ses lèvres, au moment de son agonie terrible quand le monde entier jeta sur lui ses innombrables iniquités. Ces immobiles rochers ont entendu ses supplications; ces huit oliviers séculaires sont sans doute les rejetons de ceux sous lesquels il se prosterna. L'olivier, dit M. de Chateau-

¹ Luc, XIX, 41.

briand, est pour ainsi dire immortel, parce qu'il renaît de sa souche. Deux de ces huit oliviers mesurent aujourd'hui huit mètres de circonférence.

Une seule chose est pour nous une déception, en ce lieu si riche de souvenirs, ce sont les fleurs cultivées par le frère gardien du jardin; j'aurais bien préféré trouver tout ici grave, triste et presque sauvage.

Selon saint Luc (xxii, 41), Jésus s'éloigna de ses apôtres à la distance d'un jet de pierre, pour prier, et ce fut là qu'il tomba, le visage contre terre; une sueur de sang ruissela de tout son corps et un ange lui apparut pour le consoler.

A cette distance, en effet, nous trouvons encore une grotte convertie en chapelle, qui porte le nom de grotte de l'*Agonie*. C'est une caverne circulaire qui s'enfonce dans le roc sur une longueur de douze mètres et une largeur de huit. La voûte est soutenue par des piliers provenant de la roche elle-même; on y descend par un escalier de six marches. Elle est dans l'état où plusieurs voudraient que fussent les autres sanctuaires, c'est-à-dire comme elle était au temps de Notre-Seigneur. Trois autels permettent aux prêtres d'y célébrer la sainte messe. Au-dessus de celui du fond de la grotte, à l'est, l'on voit un tableau qui représente l'agonie du Sauveur et l'apparition de l'ange. On y lit cette inscription :

Hic factus est sudor ejus sicut guttæ sanguinis decurrentis in terram. (Luc, xxii, 44.) Il lui vint une sueur comme des gouttes de sang, qui découlaient jusqu'à terre.

Deux fois j'ai eu le bonheur d'offrir, dans cette grotte, la victime innocente qui s'était offerte elle-même à son Père et avait bu en ce lieu, jusqu'à la lie, le calice de toutes les amertumes... pour moi, malheureux pécheur!

Je voudrais ne plus quitter ce lieu et dire avec le prophète :

« Qui donnera à mes yeux une source de larmes, et je pleurerai nuit et jour? (Jérém., ix, 1.)

Mais le temps s'écoule rapide; il serait trop tard maintenant pour gravir la montagne.

Nous rentrons à Jérusalem par la vallée de Josaphat.

Vallée de Josaphat.

Cette vallée commence non loin de la grotte de l'Agonie. Elle se creuse profondément en se rétrécissant au-dessous de Gethsémani, et sépare la partie sud-est de Jérusalem de la montagne des Oliviers. Le torrent de Cédron ordinairement à sec, si ce n'est dans la saison des pluies, la parcourt dans toute son étendue du nord au sud.

C'est la vallée des larmes, du recueillement et de la mort. Un torrent desséché, des rochers dénudés; une quantité innombrable de tombes juives et musulmanes ou des monuments funèbres sans entretien; l'agonie du Fils de Dieu et puis *sa venue à la fin des siècles pour juger le monde* : voilà ce qui saisit l'âme en la remplissant d'émotions, de tristesse et d'effroi. (F. Liévin.)

Infortunés pécheurs! que répondrez-vous à votre Juge, lorsque en ce lieu, témoin de ses mortelles souffrances, il vous montrera sa croix, les cicatrices de ses pieds et de ses mains, et vous dira : Voilà ce que j'ai souffert pour toi? Et toi, qu'as-tu fait pour ton Dieu?...

Passons à côté de la *piscine de Siloé*, célèbre par la guérison de l'aveugle-né (Jean, ix), qui, selon la tradition, devint plus tard saint Sidoine, évêque, dont les reliques sont conservées à Saint-Maximin (Var).

A ce point, la vallée de Josaphat fait sa jonction avec celle de *Géhenne*, plusieurs fois nommée par Notre-Seigneur, et qui forme une gorge profonde allant du sud-est au nord-ouest. Son nom signifie : Vallée des gémissements; Jésus-Christ la donne comme la figure de l'enfer. (Matth., x, 28.)

Plus loin, nous voyons Haceldama, le champ du Sang, acheté par les trente deniers de Judas pour la sépulture des étrangers. (Matth., xxvii, 7.)

Nous gravissons la montagne du *Mauvais-Conseil*, où se trouvait la demeure de Caïphe et où les Juifs convinrent de faire mourir Jésus, et nous rentrons à Jérusalem par la porte de Jaffa.

Lundi 24 décembre. — Veille de Noël. Seconde

station à la grotte de l'*Agonie*, où je célèbre la sainte messe, et au Saint-Sépulcre, que je visite plus en détail.

A 10 heures, nous allons offrir nos vœux de *bonne année* à M^{gr} Piavi, patriarche latin. C'est notre devoir, il est le premier représentant du Souverain Pontife à Jérusalem. Ici comme à Rome, on offre les vœux de *nouvel an*, non au 1^{er} janvier, mais à la *Noël*. C'est bien plus chrétien.

A 2 heures du soir, joyeux départ pour Bethléem. C'est pour y passer la nuit de Noël que nous avons entrepris notre pèlerinage.

VI

Noël à Bethléem : la grotte et la crèche.

De Jérusalem à Bethléem la distance n'est que de sept à huit kilomètres, par une très belle route, chose rare en ce pays. Nous prenons des voitures pour gagner du temps, d'autres y vont à pied; ils font peut-être mieux que nous. Si souvent la sainte Vierge et saint Joseph suivirent à pied le chemin que nous allons parcourir! Que de souvenirs sur cette route!

Au départ, nous laissons à gauche le mont du Mauvais-Conseil, et traversons la plaine des Géants, deux fois témoin de victoires de David. A une petite distance gisent les ruines de la maison qu'habitait Siméon le Juste, le saint vicillard qui eut l'honneur de recevoir entre ses bras l'Enfant-Dieu, le jour de la Présentation au temple, et qui, sous l'inspiration du Saint-Esprit, composa son cantique d'allégresse : *Nunc dimittis*.

A mi-chemin de Bethléem est le *puits des Trois-Rois*, où l'étoile apparut de nouveau aux Mages. (Matth., II, 10.) Puis c'est l'emplacement de la maison

du prophète Habacuc; tout près se trouve le *tombeau de Rachel*, élevé, dit la tradition, par le patriarche Jacob : enfin, voici Bethléem.

Une partie de la population est déjà massée pour nous recevoir. Nous ne voyons autour de nous que des visages souriants et amis. Les habitants sont en grande partie catholiques, grâce aux nombreux établissements religieux qui les évangélisent. Les carmélites y possèdent un cloître, et les sœurs de Saint-Joseph de l'Apparition, un couvent et une école; les frères des Ecoles chrétiennes y ont fondé récemment une école pour les enfants et une autre école supérieure pour préparer des instituteurs catholiques. Il faut encore nommer les sœurs de Saint-Vincent-de-Paul, qui se trouvent partout où il y a du bien à faire, et l'orphelinat de la Sainte-Famille, fondé par dom Belloni et actuellement dirigé par les religieux de dom Bosco; ces bons Pères élèvent une centaine d'orphelins et font la classe à deux cents cinquante enfants externes, dont deux cents catholiques.

Il n'est pas étonnant qu'une population si privilégiée aime la religion de Jésus-Christ et nous fasse un si bienveillant accueil. Au reste les habitants sont d'un naturel avenant, gracieux, ouvert et expansif. Ils sont aussi très actifs, ils travaillent la nacre et viennent assez fréquemment jusqu'en France vendre leurs objets de piété. Aussi plusieurs parlent-ils bien notre langue.

La petite ville de Bethléem compte une population de 6 à 7 000 âmes. Assise sur deux collines, au levant et au couchant, elle est régulièrement bâtie. Ses jolies maisons sont gracieusement échelonnées jusqu'aux vallons qui l'entourent de tous côtés, sauf au nord-ouest, par où nous arrivons.

Nous descendons à l'extrémité Est de la ville, sur une vaste esplanade par où on entre dans l'église de la Nativité. Bien que peu éloignée des maisons, la sainte étable, aujourd'hui comme à l'époque de la naissance du Sauveur, se trouve en dehors de la cité, dont le mur d'enceinte a été détruit il y a déjà plusieurs siècles.

Il est 3 heures du soir, la température est très

douce. Les Bethléemites nous disent que Dieu nous bénit. A cette époque de l'année ils ont souvent de la neige; il en tomba abondamment en 1892.

C'est donc ici que descendirent, il y a dix-neuf siècles, Marie et Joseph. Joseph, nous dit saint Luc, partit de la ville de Nazareth, qui est en Galilée, et vint en Judée à la ville de David, appelée Bethléem, parce qu'il était de la maison et de la famille de David, pour se faire enregistrer avec Marie son épouse, ainsi que l'ordonnait l'édit de César-Auguste. Mais il n'y eut pas de place pour eux dans les hôtelleries. Joseph trouva une grotte qui servait d'étable, et c'est là que naquit le Verbe de Dieu fait homme. Il faudrait relire, dans sa sublime simplicité, tout le quatrième chapitre de l'Évangile selon saint Luc.

La sainte grotte.

Pénétrons dans cette grotte bénie, devenue le sanctuaire le plus saint de l'univers. On peut y descendre par un double escalier; elle a douze mètres de long sur quatre mètres de large. Le pavé et les parois sont recouverts de marbre blanc un peu noirci par la fumée des cierges et des lampes; quarante-six lampes y répandent nuit et jour une mystérieuse lumière. Se trouvant aujourd'hui placée sous le transept de la basilique construite il y a plus de quinze siècles par sainte Hélène, cette grotte ne peut recevoir aucun jour du dehors. Les changements inévitables qu'elle a dû subir dans le cours des siècles n'en ont pas altéré le caractère général. Otez les marbres précieux qui en recouvrent les parois intérieures, ainsi que la voûte en maçonnerie qu'on a cru prudent d'établir pour la solidité de l'église supérieure, et elle vous apparaîtra ce qu'elle était à l'origine. Primitivement elle n'a dû avoir qu'une seule ouverture; on y descend aujourd'hui par deux escaliers différents pratiqués dans le rocher pour la commodité des pèlerins. On y a dressé trois autels pour les trois rites qui y célèbrent leurs offices, les Grecs, les Arméniens et les Latins.

Sous l'autel principal brille une étoile en argent autour de laquelle on lit cette inscription :

*Hic de Virgine Maria Jesus Christus natus est*¹.

Nous nous prosternons et baisons cette étoile en silence!

Saint Jérôme, qui vécut vingt-cinq ans à l'ombre de cette grotte, n'a pu trouver dans son génie, son éloquence et sa piété, des paroles capables d'exprimer les premières émotions de l'âme sous ces sombres voûtes qui virent naître le Dieu dont la parole a changé le monde. Il faut honorer, dit le grand docteur, bien plus par le silence que par les paroles la crèche où le petit Enfant a fait entendre ses cris. Notre impuissance à redire votre amour et vos bienfaits, n'est-elle pas encore une louange en votre honneur, ô mon Dieu?

Si l'on vénère le berceau des grands capitaines, des artistes, des orateurs, des saints surtout, quels seront nos sentiments devant l'humble crèche où le Dieu de gloire s'est presque anéanti, par amour pour son ingrate créature? Non, Bethléem, tu n'es pas la moindre d'entre les villes de Juda, car de toi est sorti le chef qui depuis dix-huit siècles conduit non seulement Israël, mais l'humanité!

Que l'on prie bien en ce lieu sacré où ont prié, avant nous, les petits et les grands, les bergers et les Mages, les sujets et les rois, les pauvres pécheurs et les saints!

Par un privilège spécial, les prêtres peuvent y célébrer à toute heure du jour et de la nuit; quelques-uns des nôtres, à jeun depuis minuit, disaient encore la messe à trois et à quatre heures du soir. On peut bien faire quelques sacrifices pour jouir de ce privilège une fois dans sa vie. On y dit toujours la messe de la *Nativité*, dont l'*Introït* commence par ces paroles de triomphe : Un Enfant nous est né, le Seigneur a fait connaître *ici* le Sauveur du monde. Accourez, nations, adorez le Seigneur.

¹ Ici Jésus-Christ est né de la Vierge Marie.

A trois mètres, à droite de l'autel principal, qui est le lieu de la naissance du Sauveur, on descend trois marches et l'on se trouve dans l'oratoire de la *Crèche*, creusé dans le rocher. Il a trois mètres cinquante de long sur deux mètres trente de large. Le divin Enfant y était couché, enveloppé de langes, et réchauffé par l'haleine de deux animaux, lorsque les bergers avertis par les anges vinrent l'adorer.

Trois planches de cette vénérable relique sont conservées à Rome, dans la basilique de Sainte-Marie-Majeure, et enfermées dans un berceau d'argent surmonté d'un lit d'or, où repose une statue du divin Enfant que l'on montre solennellement au peuple, pendant la nuit de Noël.

A l'est de la grotte, à quelques pas de la crèche, s'élève l'autel *des Mages*, érigé à la place même où, d'après la tradition, ils se tenaient lorsqu'ils vinrent offrir leurs présents au Roi du ciel et de la terre.

Par une petite porte, à l'ouest, on pénètre dans une seconde grotte, où une chapelle de Saint-Joseph rappelle la fuite en Egypte. En descendant cinq degrés, vous arrivez à la grotte des saints Innocents, où furent inhumées un grand nombre de jeunes victimes du roi Hérode.

Enfin, au nord de la grotte des saints Innocents, règne un étroit couloir de huit mètres de long qui conduit à la chambre de saint Jérôme. Le souvenir du saint docteur est toujours vivant à Bethléem, mais ses reliques n'y sont plus; elles reposent dans la basilique de Sainte-Marie-Majeure, à Rome, auprès de cette même crèche qui avait attiré son cœur et concentré tout son amour.

Nos premières dévotions accomplies, nous sortons un instant de la grotte pour visiter Bethléem et les environs.

Il est 4 heures du soir. M^{gr} Appodia, coadjuteur et délégué du patriarche de Jérusalem arrive pour présider la grande fête de Noël et chanter l'office de la nuit. Tout le clergé de Bethléem et un grand nombre de fidèles et de pèlerins viennent l'accueillir à la porte de la basilique.

Tant qu'il fait jour, orientons-nous. Là, devant nous,



Bethléem.

à vingt minutes environ, verdoie le champ où les bergers gardaient leurs troupeaux lorsqu'ils entendirent les anges chanter dans les airs : *Gloria in altissimis Deo*. Il y a maintenant une paroisse; cette année, la fanfare des élèves de dom Belloni est allée prêter son concours au curé. Tout près, on montre l'emplacement de la maison de saint Joseph, et le champ de Booz où vint glaner Ruth la Moabite.

A une heure de la ville, se trouvent les vasques de Salomon et l'emplacement du jardin fermé. C'est dans ces lieux que le grand roi célébrait les merveilles de la nature qu'il a chantées dans le *Cantique des cantiques*. De ces magnificences il ne reste plus aujourd'hui que trois bassins de grandes dimensions et une végétation sans culture.

Le soleil a disparu à l'ouest de Bethléem. Nous allons dîner et prendre un peu de repos dans un modeste hôtel. Plus heureux que la très sainte Vierge et saint Joseph, nous trouvons une place malgré l'affluence des pèlerins.

A 9 heures et demie le carillon de la basilique sonne à toute volée. Noël! Noël! c'est la nuit la plus belle! et c'est Noël à Bethléem! Quel charme à jamais inoubliable! La fête de Noël à Bethléem a un caractère unique au monde : on le comprend. Quelle que soit la pompe des offices sacrés dans toutes les cathédrales du monde, sans excepter Rome, aucun déploiement de grandeur ne peut rivaliser avec les cérémonies de Bethléem, célébrées sur le lieu même de la naissance du Sauveur.

Nous nous hâtons de prendre place, non dans la grotte, — elle serait bien trop étroite pour contenir les fidèles de Bethléem et nos deux cent trente-six pèlerins, — mais dans l'église des franciscains, qui est l'église paroissiale des Latins. On arrive à flots pressés; la foule emplit bientôt la basilique toute rayonnante de lumières. Les Bethléemites croiraient commettre une faute s'ils manquaient à cette cérémonie, surtout cette année qu'elle est rehaussée par la présence des pèlerins de France. On ne laisse à la maison que les mourants; même les tout petits enfants sont portés dans les bras de leurs mères; elles n'ont

rien tant à cœur, en cette nuit mémorable, que de les offrir à la Vierge.

Les femmes, drapées dans leur long voile blanc, avec une grâce et une majesté incomparables, et toutes bruissantes d'orfèvrerie, occupent la partie droite du temple, la gauche est réservée aux hommes. Nous, prêtres pèlerins, nous sommes groupés autour des autels pour dire nos messes à tour de rôle.

En attendant l'heure de l'office je considère quelques vieillards à la barbe blanche, au front ombragé du turban, aux épaules couvertes d'un manteau de poils de chameau; ils me font songer à leurs ancêtres, à ces rustiques pasteurs qui les premiers entendirent l'appel des anges.

Le chant de *Matines* commence. « *Christus natus est nobis, venite, adoremus. Venite, exultemus Domino.* Le Christ nous est né, venez, adorons-le. Venez, tré-saillons d'allégresse, parce que Celui qui est né au milieu de nous est un Dieu grand au-dessus de tous les dieux et de tous les rois. L'ampleur de la terre, il la contient dans ses mains, et regarde d'en haut les montagnes les plus élevées. La mer lui appartient parce que c'est lui qui l'a faite, et par sa volonté a été fondée la terre.

« Venez donc, adorons-le, prosternons-nous devant lui, nous qui sommes ses créatures; versons des larmes de reconnaissance et de tendresse parce qu'il est le Seigneur notre Dieu, et nous, le peuple de ses pâturages et les brebis de sa bergerie. Aujourd'hui si nous entendons sa voix, n'endurcissons point nos cœurs, comme au jour de la tentation dans le désert, mais accourons vers lui et célébrons ses divines louanges! »

Comme toutes les paroles de l'office divin paraissent faites pour nous! Comme elles résonnent bien à notre cœur!

A minuit, un grand mouvement se produit au fond de la basilique. C'est notre consul de France à Jérusalem, qui vient, escorté de tout son personnel, selon la tradition ininterrompue depuis les croisades, assister à la messe de minuit. A lui la place d'honneur, à côté du sanctuaire. Nous sommes fiers de voir la France si bien représentée. M. Ledoux, notre consul général,

par sa belle tenue si digne et si religieuse, est bien le haut fonctionnaire qu'il faut ici pour représenter la France. Dans les cérémonies religieuses, comme dans les réunions politiques, il ne peut avoir d'autre rang que le premier.

Les messes commencent à tous les autels. Nos pèlerins reçoivent la sainte communion de leurs prêtres, mais le célébrant ne communie personne, ce qui m'étonne d'abord. J'en aurai l'explication tout à l'heure. Que de prières ferventes montent vers le ciel, en cette sainte nuit ! L'office dure cinq heures, de 10 heures à 3 heures.

Vers 2 heures et demie, après le dernier Évangile de la grand'messe, une procession s'organise, au milieu des hymnes et des cantiques, pour aller accomplir au lieu de la Nativité la plus touchante cérémonie qui se puisse imaginer. Un nuage d'encens s'élève dans les airs, mille cierges s'allument, l'orgue fait entendre ses sons les plus suaves. Une petite crèche a été préparée au préalable dans la véritable crèche : un Enfant-Jésus d'une ravissante beauté est déjà exposé dans l'église supérieure : on le place dans les bras du patriarche, qui le reçoit comme le reçut le saint vieillard Siméon, et le cortège se met en marche. Le clergé est revêtu d'ornements somptueux : chasubles, chapes et dalmatiques en drap d'or, richement brodées aux armes franciscaines : c'est un don récent de la République française.

Les religieux, suivis du consul de France en grand uniforme, et de tout le personnel du consulat, s'avancent sur deux rangs, traversent l'église, et par la porte latérale entrent dans l'antique cloître de Saint-Jérôme. Cette longue galerie intérieure, qui permet à la procession de se développer avec un caractère vraiment imposant, va se terminer à l'autre nef latérale de l'église Sainte-Catherine, d'où l'on arrive lentement, par un petit escalier en pierre, à l'auguste sanctuaire. Là, tout d'un coup, cessent les cantiques, les hymnes et le son des instruments. Le prélat portant l'Enfant-Jésus dépose son précieux fardeau à l'endroit même où le déposa, il y a dix-neuf siècles, la Reine des Anges ; puis, au milieu du silence universel, un Père franciscain, faisant

l'office de diacre, chante l'Évangile de la *Nativité*. Arrivé à ces mots : *Et peperit Filium suum primogenitum et pannis eum involvit*, il se tait ; le patriarche, ou son délégué, agenouillé devant le divin Enfant, l'enveloppe délicatement de langes de soie préparés à cet effet, et va le coucher dans la crèche, pendant que le religieux continue à chanter : *Et reclinavit eum in præsepio*¹.

Durant cette émouvante cérémonie, la plupart des assistants pleuraient de compassion et de tendresse. Chacun se représentait l'Enfant-Dieu venant au monde sous l'âpre bise d'hiver dans le dénuement de cette humble crèche.

L'Évangile terminé, nous chantâmes à deux chœurs le *Gloria in excelsis*, suivi du *Te Deum*, après lequel la procession se remit en marche et retourna par la même voie à l'église supérieure, où Monseigneur célébra la seconde messe et distribua la sainte communion à des centaines de fidèles.

Nous pûmes, M. l'abbé C***, mon compatriote, et moi, célébrer nos messes vers trois heures et demie, et à six heures du matin nous rentrions à Jérusalem, l'âme inondée d'une douce et sainte joie. Les Vêpres furent chantées à Notre-Dame-de-France.

O fortunés pèlerins, direz-vous peut-être, cher lecteur qui nous enviez une partie de notre bonheur ! Oui, en vérité, c'est bien la nuit la plus délicieuse de ma vie, dont le souvenir restera profondément gravé dans mon cœur. N'oublions point cependant, vous et moi, que nous avons, tout près de nous, un autre Bethléem, l'église de notre paroisse, une autre crèche, le tabernacle, où nous trouvons, non point seulement des traces du passage de Jésus, mais Jésus lui-même.

« Oh ! s'écrie saint Augustin, si nous comprenions le don de Dieu ! Le Verbe éternel s'incarne chaque jour dans les mains du prêtre, comme il s'est incarné une fois dans le sein de Marie ; et, enveloppé dans les langes des accidents eucharistiques, il est couché sur l'autel comme dans la crèche de Bethléem. De là, il

¹ Sodar de Vaux, *les Splendeurs de la Terre sainte*; chez Bloud et Barral, Paris.

s'élance dans une autre crèche, dans un tabernacle vivant, dans l'intime du cœur. Puissions-nous toujours en faire pour lui, par notre pureté et notre amour, un lieu de délices ! *Deliciæ meæ esse cum filiis hominum.* »

VII

Jérusalem (suite) : le Cénacle. — Béthanie. — Mont des Oliviers et couvent du *Pater*. — Chemin de la Croix. — Les pleurs des Juifs.

Le Cénacle.

Jeudi 27 décembre. — La messe du pèlerinage est dite, ce matin, au mont Sion, sous une tente, à côté du Cénacle.

A l'ouest de Jérusalem, à deux cents mètres environ de la porte Nebi-Daôud (du prophète David), en dehors des remparts, se trouve un groupe de constructions isolées. Une coupole et un minaret les dominent : c'est le *Cénacle*.

Il était compris autrefois dans l'enceinte de la cité, mais la partie ouest de Sion ayant été à peu près ruinée et abandonnée, tandis que la ville s'étendait à l'est du côté du Saint-Sépulcre, on donna, au xvi^e siècle, un nouveau tracé aux fortifications. Le Cénacle fut laissé en dehors par une manœuvre hostile. L'architecte, en punition, eut la tête tranchée ; mais le plan était dressé, il fut exécuté.

Le *Cénacle* ! ce nom seul a pour le fidèle une éloquence qui rappelle des mystères presque aussi grands que ceux du Calvaire, du Saint-Sépulcre et du mont des Oliviers. En cette salle de quatorze mètres de long sur neuf mètres de large, se sont opérées les œuvres les plus consolantes de la religion. Ici, Jésus célébra sa dernière pâque et institua la divine Eucharistie en

même temps que le sacerdoce : « Prenez et mangez, dit-il à ses Apôtres, ceci est mon corps. » Prenant le calice, il rendit grâces, et le leur donna en disant : « Buvez-en tous, car ceci est mon sang. » (Matth., xxvi, 26.) « *Faites ceci en mémoire de moi.* » (Luc, xxii, 19.) Puis il leur fit ses derniers adieux (Jean, xiv) et partit pour le mont des Oliviers, où le traître allait le livrer aux mains de ses ennemis.

Dans le Cénacle, Jésus apparut plusieurs fois aux Apôtres après sa résurrection. — En ce même lieu le Saint-Esprit descendit, le jour de la Pentecôte, sur la très sainte Vierge et le collège apostolique ; du Cénacle enfin, sortirent les Apôtres pour aller évangéliser le monde... Que de souvenirs, mais aussi que de sujets de tristesse ! Cet auguste sanctuaire, le premier de la chrétienté, est aujourd'hui une mosquée ; plus aucun emblème religieux ne rappelle de si grands mystères. Tout a été enlevé, détruit, profané. Les catholiques ne peuvent plus y célébrer aucun office, les prêtres ne peuvent plus y dire la sainte messe ; il faut payer même pour aller y faire une courte prière.

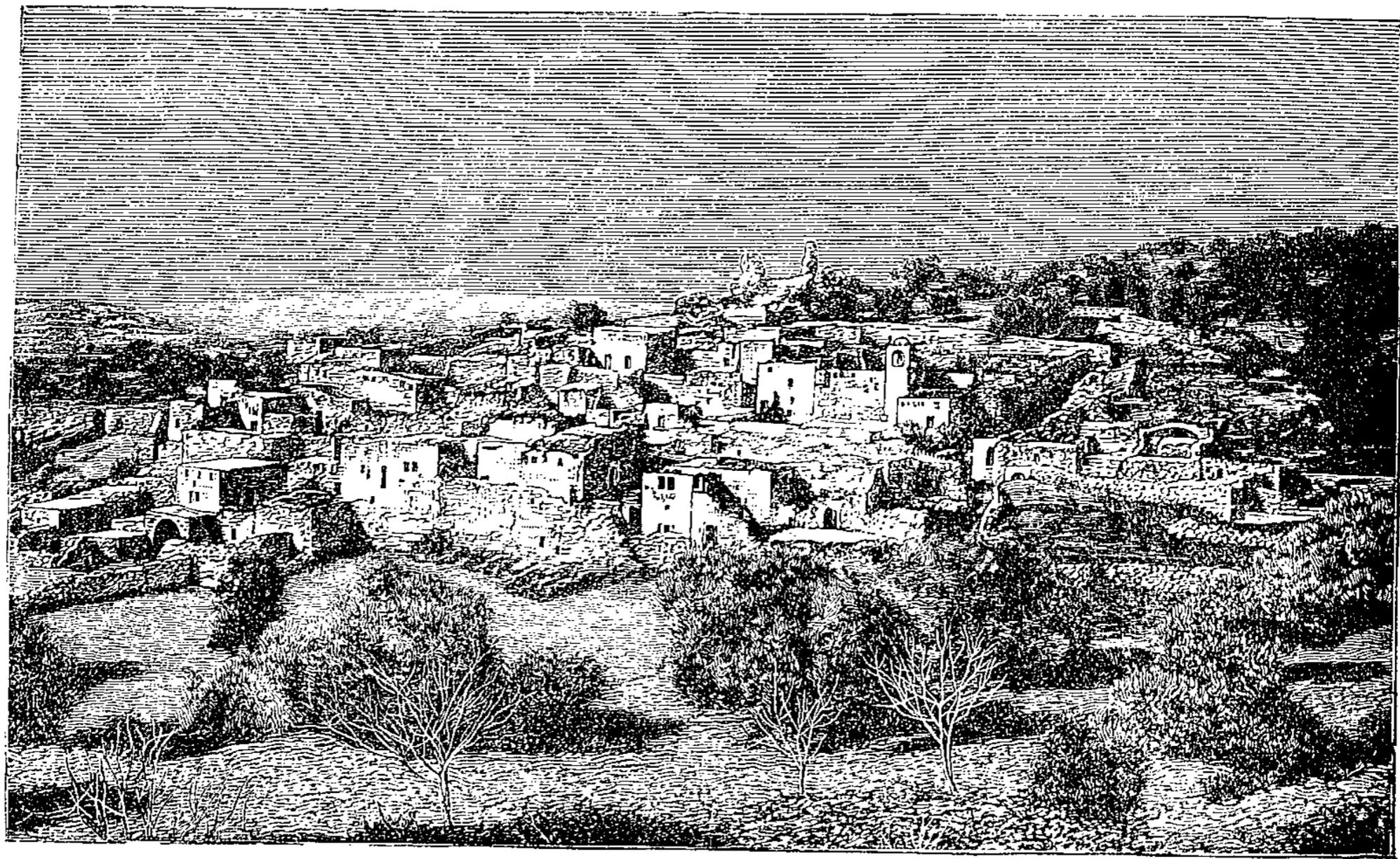
Mon Dieu ! pourquoi laissez-vous cette maison, sanctifiée par l'institution de trois augustes sacrements, aux mains de vos ennemis ? Ah ! je vous entends me répondre : « Il est des cénacles qui me sont bien autrement chers, ce sont les cœurs des hommes ; et combien de ceux-là aussi sont profanés, vendus à l'ennemi ! »

Nous remercions Dieu de son immense charité et prions pour le relèvement de tant de ruines matérielles et morales.

Béthanie.

Lorsque le voyageur, descendant de Jérusalem, a passé le torrent du Cédron et gravi la montagne des Oliviers, à huit cent trente mètres d'altitude, il découvre, sur la pente orientale de ces collines, un peu au delà de Bethphagé, quelques masures parsemées de ruines. C'est le village de *Béthanie*, immortalisé par l'amitié de Jésus.

Une demi-heure de marche, et nous y sommes. Ici,



Béthanie.

dans une de ces maisons depuis longtemps couchées sous l'herbe, mais dont les pierres ornent peut-être celles que nous voyons, le divin Maître aima à se consoler des ingrattitudes de la ville infidèle. Ici, l'affection le protégeait contre la haine. Il y logeait chaque fois qu'il se rendait à Jérusalem pour célébrer quelque fête avec le peuple ; il s'y retirait pour prier, pour se reposer au sein d'une famille élue.

Un jour que Jésus prêchait au delà du Jourdain, à une journée de marche de Béthanie, Marthe et Marie envoyèrent vers lui, en toute hâte, un messenger pour lui dire :

« Seigneur, celui que vous aimez est malade.

— Cette maladie n'est point à la mort, répondit Jésus, mais pour la gloire de Dieu, afin que le Fils de Dieu soit glorifié par elle. »

Jésus resta encore deux jours dans le même lieu, et puis se rendit à Béthanie. Lorsqu'il arriva Lazare était mort !

Il faudrait reproduire en son entier ce chapitre XI^e de saint Jean, les instances des deux sœurs, les larmes de Jésus et enfin la résurrection de Lazare.

« Comme scène d'amitié, a dit Lacordaire, rien de comparable n'existe dans aucun siècle et dans aucune langue. La tendresse déborde dans ce récit de l'Apôtre du cœur de Jésus, et cependant on pourrait dire qu'elle n'est pas exprimée. Elle gît tout entière dans les entrailles, et, en la sentant toujours, on ne l'entend que par ce seul mot : *Et Jésus pleura.* »

L'Évangile ne dit pas que Jésus ait pleuré sur lui-même ; il ne pleura point lorsqu'un Apôtre lui donna le baiser de la trahison, ni quand Pierre le renia trois fois ; mais, comme l'un de nous, il pleura sur la tombe d'un ami. Larmes précieuses qui nous prouvent la tendresse de l'amitié de Jésus, et nous permettent à nous aussi de pleurer dans nos joies, nos tristesses et nos douleurs.

L'amitié de Jésus fit plus ; elle ressuscita son ami, qui était depuis le quatrième jour dans le tombeau, et Lazare vécut encore de longues années. Chassé de la Palestine par la haine des Juifs, il vint à Marseille, dont il fut le premier évêque, pendant que ses deux

sœurs se livraient, non loin de la même ville, aux douceurs de la contemplation.

On montre encore le tombeau de Lazare, à Béthanie; il est vénéré à la fois par les musulmans et les chrétiens. Mais de la maison il ne reste que des vestiges informes. Des champs stériles se sont substitués aux campagnes riantes d'autrefois; des chemins pleins de cailloux et brûlés par le soleil ont remplacé les sentiers ombreux bordés de vigoureux palmiers. Il faut que la foi donne la vie à l'histoire et ressuscite les choses évanouies. Alors le passé réapparaît dans son cadre; alors on est heureux de fouler une terre que Jésus a si souvent parcourue, de s'asseoir sur la pierre où il s'est assis, de contempler ces collines qui, bien souvent, ont reposé son divin regard.

Glanons çà et là quelques fleurs, emportons quelques parcelles de ces pierres; nos amis de France ne seront pas insensibles à ce souvenir.

Coup d'œil sur Jérusalem.

A notre retour de Béthanie, du sommet de la montagne des Oliviers, le regard tourné vers le nord-ouest, nous avons à nos pieds Gethsémani d'abord, et puis la sombre vallée de Josaphat, que traverse le Cédron dans toute sa longueur. A quelques mètres plus loin commence Jérusalem, assise sur un plan montueux qui incline du nord à l'est. Sa forme est celle d'un carré irrégulier, de près de quatre kilomètres de pourtour, entouré de hautes murailles. Sept portes en permettent l'entrée.

Quartiers de la ville. — L'enceinte renferme quatre hauteurs principales et une vallée :

1° A l'ouest, du côté du Cénacle, dans la partie la plus éloignée du mont des Oliviers, est le célèbre mont *Sion*, où les *Arméniens* non unis sont groupés à l'ombre de la tour de David. Ils possèdent une riche église dédiée à saint Jacques le Majeur, et un vaste établissement où réside leur patriarche. C'est l'emplacement des anciens palais d'Anne et de Caïphe ;

2° Au nord-ouest est le mont Gareb, habité par les

Latins et les Grecs ; c'est le quartier *chrétien*, qui renferme le Golgotha, avec le Saint-Sépulcre et le grand couvent de Saint-Sauveur, appartenant aux franciscains, dont la chapelle sert d'église paroissiale aux Latins. Tout à côté, les frères des Ecoles chrétiennes ont une école très prospère, où viennent recevoir l'instruction deux cent cinquante élèves, de toutes religions ;

3° Au nord, le mont *Bezetha*, et au centre, la colline d'*Acra*, habitée par les *musulmans* ;

4° Au sud, la *vallée des Tyropéons*, occupée par les *Juifs* ; c'est le quartier le plus bas, le plus sombre et le plus sale. Là se trouvent presque tous les magasins, dans des rues très étroites et souvent voûtées, ne recevant la lumière que par de profondes lucarnes ;

5° Enfin, à l'est, le mont *Moriah*, célèbre par le sacrifice d'Abraham, occupé jadis par le *temple de Salomon*, et aujourd'hui par la célèbre mosquée d'Omar. C'est le quartier sacré des musulmans, le plus rapproché du mont des Oliviers.

N'oublions pas que, depuis la conquête du calife Omar, deuxième successeur de Mahomet (au VII^e siècle), les musulmans, malgré les héroïques efforts de Charlemagne, de saint Louis et des croisés, sont les maîtres de Jérusalem. Ce sont eux qui gardent les clefs de la basilique du Saint-Sépulcre, et il faut leur payer chaque jour une rétribution pour aller prier sur le tombeau du Sauveur.

Ils possèdent encore, outre le Cénacle dont ils ont fait une mosquée, nous l'avons dit, une de nos plus chères et plus belles églises, celle de la *Présentation*, élevée sur l'emplacement des dépendances du Temple, et qui rappelle le séjour de la très sainte Vierge en ce lieu, depuis l'âge de trois ans jusqu'à son mariage avec saint Joseph. Cette vaste basilique, convertie en mosquée, jusqu'à ce qu'il plaise à Dieu de la rendre aux chrétiens, conserve cependant sa forme primitive ; elle a quatre-vingt-dix mètres de long sur soixante de large et se compose de sept nefs séparées par d'énormes colonnes.

Les musulmans possèdent encore l'église de l'*Ascension*, au sommet de la montagne des Oliviers, où

nous sommes en ce moment. Ils en ont fait une mosquée, et ne permettent aux catholiques d'y célébrer leurs offices qu'une fois l'an, le jour de l'Ascension.

Que d'humiliations et de tristesses pour un cœur chrétien ! Juste punition de Dieu : aussitôt que l'Orient a voulu faire schisme avec Rome, aussitôt qu'il a secoué le joug pourtant bien léger et bien doux de l'Église de Jésus-Christ, il est tombé sous le cimeterre des fils de Mahomet. Celle qu'on appelait la *sainte Sion* fait aujourd'hui partie de l'empire turc ; elle forme une province qui relève de Constantinople. Un pacha l'administre au nom du sultan.

Quand Dieu daignera-t-il accorder aux chrétiens cette *unité* qui fera leur force et leur bonheur ?

Je viens de parler de la cité antique, enfermée dans l'enceinte des fortifications.

Au nord-ouest, et en *dehors des remparts*, sur un plateau très élevé qui domine la ville, est la Jérusalem moderne. C'est le *quartier européen*.

Là, tout près du couvent de Saint-Sauveur et de l'école des Frères, s'élève le grandiose établissement de *Notre-Dame-de-France*, des Pères assomptionistes, où les pèlerins français trouvent aujourd'hui une si cordiale et si large hospitalité.

Attenant à Notre-Dame-de-France s'élève l'hôpital Saint-Louis, dû à la générosité de M. le comte de Piellat (de Lyon), qui a payé intégralement les frais considérables de cette vaste construction. Fondé en 1879, cet hôpital est desservi par les religieuses de Saint-Joseph-de-l'Apparition, vaillantes entre toutes, les mêmes qui accompagnent les pèlerins dans leurs excursions à Nazareth, à Tibériade et à travers la Samarie.

Notre consulat se trouve un peu plus au nord, à trois cents mètres environ.

Dans ce même quartier, les Pères de l'ordre de Saint-Dominique ont fondé, auprès des ruines d'une antique basilique dédiée à saint Étienne, à l'endroit même où il fut lapidé, un collège de *hautes études bibliques*. Ils relèvent aussi les ruines de la basilique.

Il faudrait nommer encore parmi les établissements

français les sœurs de Saint-Vincent-de-Paul, les clarisses, les sœurs réparatrices, etc.

Toutes les grandes puissances européennes : l'Espagne, l'Angleterre, l'Allemagne, l'Autriche et la Russie y ont leur consulat, leurs hospices et leurs églises. Les Russes surtout constituent une puissante colonie ; leurs établissements, cathédrale, archevêché, hospices et consulats, forment comme une ville. Le gouvernement de Saint-Pétersbourg y a dépensé une somme de dix-huit millions. L'influence de la Russie tend à devenir prépondérante à Jérusalem. — Avis à la France !

Il y a actuellement à Jérusalem un pèlerinage de huit cents Russes, d'une tenue et d'une piété vraiment édifiantes.

Population. Jérusalem, qui n'avait que 25 000 habitants il y a quelques années, a plus que doublé sa population, soit par l'influence des Européens, soit surtout depuis l'expulsion des Juifs de Russie, qui sont venus en grande partie se réfugier à Jérusalem.

Telle que nous la voyons à cette heure, la ville déicide réalise à la lettre les sombres tristesses prédites par le prophète Jérémie : « *Vix Sion lugent.* Les rues de Sion gémissent dans les larmes. » Là, vous ne trouvez pas de places publiques, pas de promenades, pas de boulevards plantés d'arbres, pas de réunions d'hommes pour se réjouir. C'est comme une vaste prison dont les habitants portent au front la marque de leur crime ¹.

Les rues, à part les deux ou trois artères principales, sont étroites, tortueuses et sombres, souvent à pentes très raides ; les pavés sont larges et glissants. Aussi pas de voitures ni de charrettes. Seuls quelques chameaux passent avec des fardeaux énormes qui leur donnent l'aspect d'une tour mouvante ; et alors ils encombrent totalement la rue. Les magasins sont petits et sales ; il y a peu de mouvement.

L'occupation à peu près exclusive de la plupart des hommes est de fumer le *narguilé*, pipe dont le tuyau varie de un à deux mètres.

¹ M. l'abbé Alazar, *En Terre sainte*. Chez Carrère, Rodez.

On ne voit presque pas de femmes dans la rue. En Orient, les femmes ne quittent guère leur demeure. Si les femmes musulmanes sortent, elles s'enveloppent dans un large manteau et cachent leur visage sous un voile épais et de couleur. Les chrétiennes sortent plus fréquemment; elles sont drapées dans un large voile blanc qui descend jusqu'aux pieds, mais il ne couvre pas le visage.

Les catholiques. Le nombre des catholiques augmente de jour en jour, grâce aux efforts des souverains pontifes et du patriarche latin de Jérusalem, aidé de ses prêtres, au nombre d'une cinquantaine; grâce aussi au zèle des missionnaires, des religieux de tous ordres, des frères des écoles chrétiennes et des religieuses, qui se dévouent à l'éducation de l'enfance et de la jeunesse. Il ne faut pas oublier de mentionner aussi les sacrifices parfois héroïques des âmes saintes qui prient et se dévouent pour la conversion de ce peuple.

En 1847, lorsque le souverain pontife Pie IX rétablit le patriarcat latin de Jérusalem, il y avait en Palestine à peine quatre mille catholiques, divisés en huit paroisses, dont sept dirigées par les franciscains et les carmes. Aujourd'hui, il y a treize mille six cents catholiques latins et onze mille Maronites et Grecs unis; au total vingt-cinq mille catholiques, avec une trentaine d'établissements ou missions qui accélèrent ce mouvement de conversions.

Parmi les plus connus des Juifs convertis en ce XIX^e siècle qui travaillent au salut de leurs frères, il faut citer :

1^o Les deux frères Lémann. Tous les deux, entrés dans l'état ecclésiastique, travaillent activement à gagner à Jésus-Christ leurs anciens coreligionnaires; une lampe en vermeil envoyée par eux au sanctuaire de Paray-le-Monial brûle nuit et jour devant l'autel du Sacré-Cœur à cette intention;

2^o Les frères Théodore et Alphonse Ratisbonne. Devenus prêtres, ils ont fondé l'œuvre de *Notre-Dame-de-Sion* et établi une maison de leur ordre à l'*Ecce homo*, à Jérusalem. A l'endroit même où, il y a dix-huit siècles, retentissait l'effroyable cri des Juifs: *Que son sang retombe sur nous et sur nos enfants!* les

prières du repentir et de l'expiation de ces mêmes enfants s'élèvent jour et nuit vers le ciel.

Daigne le Seigneur miséricordieux exaucer de si ardentès supplications, et déchirer enfin le voile qui cache à ce malheureux peuple la vue du Messie qu'il a si près de lui.

Carmélites — Couvent du « Pater ».

Au sommet de la montagne des Oliviers, le pèlerin français ne manque pas de visiter le couvent des *carmélites*, appelé aussi couvent du *Pater*, en mémoire du lieu où Notre-Seigneur enseigna cette prière à ses Apôtres.

Le monastère fut fondé en 1869 par M^{me} la princesse de la Tour d'Auvergne, qui l'a offert en propriété à la France. Les carmélites l'habitent depuis l'année 1874. Sur le mur intérieur du cloître, l'*Oraison dominicale* est écrite en trente-deux langues diverses.

L'enclos du monastère renferme aussi la grotte du *Credo*. D'après la tradition, les Apôtres, avant de se séparer pour aller évangéliser l'univers, aimaient à venir sur cette montagne, qui leur rappelait tant de souvenirs. Ensemble ils priaient dans un enfoncement en forme de grotte, ensemble ils se remémoraient les enseignements du Maître. C'est là qu'aurait été composé le *symbole des Apôtres*.

Le couvent du *Pater* n'est qu'à une petite distance du lieu de l'*Ascension*, qui conserve encore l'empreinte (baisée avec respect par les pèlerins) d'un des pieds du Sauveur, lorsqu'il remonta vers son Père. Nous y reviendrons avant de quitter Jérusalem. Il se fait tard, nous rentrons à Notre-Dame-de-France.

Vendredi 28 décembre.

*O Crux, ave, spes unica*¹.

Sainte journée, qui me rappelles la Passion et la mort de mon Sauveur, tu seras saintement remplie.

Le matin nous allons dire nos messes à la grotte de

¹ Salut, ô Croix, notre unique espérance.

l'Agonie. C'est la meilleure préparation au *chemin de la Croix* solennel que nous allons faire cet après-midi dans les rues de Jérusalem.

Chemin de la Croix.

A une heure, nous sommes tous réunis dans l'église de la Flagellation, située en face de la caserne turque, qui est l'ancien palais de Pilate où Jésus fut condamné à mort. Nous allons suivre toutes les étapes de la *voie douloureuse*, et passer, autant du moins que le permettent les multiples transformations de Jérusalem, là où est passé Jésus. On estime que l'ancien sol est souvent à trois mètres plus bas que le sol actuel ; ce ne sont donc pas absolument les mêmes rues, mais c'est à peu près le même tracé, on peut dire le même chemin. Les points de départ et d'arrivée sont les mêmes, et en deux ou trois endroits des fouilles savantes ont mis à nu le pavé des anciennes rues que dut traverser le Sauveur en se rendant au Calvaire.

Imagine-t-on l'émotion de nos âmes ? Deux énormes croix, de la même dimension que celle de Notre-Seigneur Jésus-Christ, quinze pieds de long sur huit de large (d'après les doctes travaux de M. Rohault de Fleury) sont là près de nous. A tour de rôle, trente prêtres porteront la première et trente laïques la seconde.

Clovis, le premier roi chrétien de France, s'écria, en entendant le récit de la Passion du Fils de Dieu : « Que n'étais-je là, avec mes Francs ! » Ils y sont cette fois les Francs. Arrivés trop tard pour délivrer le Sauveur, ils ont l'honneur de l'aider à porter sa croix, dans cette même ville de Jérusalem où il accomplit son suprême sacrifice.

Le cortège se met en marche, s'arrêtant d'abord à la caserne turque, où est la première station. Les dames marchent en tête, puis viennent les messieurs, et enfin les prêtres. Un saisissement indéfinissable pénètre nos âmes lorsque nous voyons avancer lentement ces deux lourdes croix. Le peuple de Jérusalem nous accompagne, comme il accompagnait Jésus. Mais ici, au

milieu de toutes les religions, pas un cri hostile. Abstenons-nous de toute comparaison.

Par une exception due à la bienveillance du gouverneur de la ville, nous pénétrons dans la cour de l'ancien prétoire par une rampe à plan doucement incliné. La *scala santa* ou saint escalier, que Notre-Seigneur gravit et teignit de son sang, a été enlevé et transporté à Rome; on ne le monte qu'à genoux. J'ai eu deux fois ce bonheur.

Les soldats eux-mêmes nous montrent l'endroit où l'on pense qu'était placé le divin Maître, lorsque Pilate prononça sa condamnation à mort. Nous baisons le sol avec respect et chantons les larmes aux yeux : *O Crux, ave!* Les soldats turcs eux-mêmes paraissent émus.

Ils ont fait, paraît-il, à un drogman cette réflexion : « Vous voyez bien qu'on ne dit pas vrai, lorsqu'on prétend que les Français ne prient pas. »

Oui, hélas! il y a une France qui ne prie plus; mais il y a aussi une France qui prie et souffre, et nous sommes ses représentants.

Nous continuons notre marche à travers les rues étroites, nous arrêtant à chaque station, et chantant, dans le parcours :

Vexilla Regis prodeunt, Fulget Crucis mysterium.

Voici l'étendard du Roi qui s'avance, le mystère de la Croix céleste avec toutes ses splendeurs.

O Crux, ave, spes unica! Mundi salus et gloria.

O Croix, nous vous saluons, vous, notre unique espérance; vous êtes le salut du monde.

La population musulmane, étonnée et presque recueillie, nous regarde avec respect. Nous avançons ainsi jusqu'à la basilique du Calvaire, qui renferme les cinq dernières stations.

L'émotion grandit, la foule qui nous suit augmente; c'est presque une sainte illusion, on croirait assister au grand drame du Calvaire. Nous pensons à nos péchés, nous prions pour nos parents, nos amis, pour l'Église et pour la France.

Après la dernière station, trois fois nos deux croix

font le tour du tombeau du Sauveur, pendant que nous chantons lentement : *Parce, Domine...* Pardonnez, Seigneur, pardonnez à votre peuple.

Enfin nous terminons par le chant d'un cantique dont les échos de toutes nos églises ont répété le pieux refrain :

Vive Jésus, vive sa Croix!
N'est-il pas bien juste qu'on l'aime,
Puisqu'en expirant sur ce bois
Il nous aima plus que lui-même?
Chrétiens, chantons à haute voix :
Vive Jésus! vive sa croix!

Les pleurs des Juifs.

Tous les vendredis, vers 3 heures du soir, les Juifs qui habitent Jérusalem se rendent en un lieu spécial concédé par les Turcs, au pied des constructions qui soutenaient les terrasses du temple de Salomon. Là, sur une petite place oblongue et sans issue, de deux cent cinquante mètres carrés environ, ils pleurent et gémissent sur les maux qui les accablent depuis dix-neuf siècles.

Nous allons voir ce spectacle curieux et triste à la fois. On y descend à travers des rues étroites, sales, mal pavées, sous des voûtes noirâtres qui recouvrent des tas d'immondices et servent de repaire aux chiens errants.

Quelle n'est pas notre stupéfaction, à la vue de cette étrange agglomération des proscrits d'Israël, aux traits blêmes, aux yeux rouges et clignotants, aux papillotes tombantes! Dans un balancement cadencé, ils psalmodient les *lamentations* et les *leçons* des prophètes qui les condamnent; ils bénissent et maudissent tour à tour ce mur qui leur rappelle leurs gloires passées, et ils soupirent encore après la venue du Messie : *Jusques à quand, Seigneur, s'écrient-ils, jusques à quand?*

Une indicible pitié saisit tout d'abord le cœur à la vue d'une telle infortune; mais, quand vous venez d'assister à l'agonie et à la mort de Jésus, et que vous vous dites : Voilà ceux qui l'ont fait mourir; ils sont les fils

de ceux qui criaient : *Que son sang retombe sur nous et sur nos enfants!* la pitié disparaît et vous trouvez juste la malédiction qui les poursuit.

C'est le *vendredi à 3 heures du soir*, jour et heure où ils ont attaché Jésus à la croix, qu'ils viennent donner au monde le spectacle impuissant de leurs pleurs et de leurs gémissements, et qu'ils disent à tous ceux qui passent : *Nous sommes devenus un sujet d'opprobre pour nos voisins; ceux qui sont autour de nous nous raillent et nous insultent.*

Ce n'était que trop vrai; aussi quelques-uns d'entre eux nous lançaient des regards qui semblaient dire : Vous pourriez bien nous laisser prier en paix. « Partons, nous dit le religieux qui nous servait de guide, ne nous laissons pas surprendre ici par la nuit. »

Pauvre peuple! encore une fois, quelle obstination dans ton aveuglement!

Croix lumineuse.

Le soir, à Notre-Dame-de-France, sur les terrasses qui dominant la ville, rayonnait une immense *croix lumineuse* éclairée à l'électricité. De toutes les rues on se la montrait; les chrétiens surtout la saluaient avec bonheur. Il y a de cela vingt ans, avant l'organisation des grands pèlerinages français, dus à l'infatigable zèle des Pères assumptionistes, on n'arborait pas ainsi la croix à Jérusalem. C'est, nous l'espérons, l'aurore de jours meilleurs pour les chrétiens d'Orient, et la préparation au prochain triomphe de l'Église de Jésus-Christ.

VIII

Jéricho. — Le Jourdain. — La mer Morte.

Samedi 29 décembre. — A 7 heures du matin, après avoir accompli nos dévotions, nous partons en excursion, à âne ou à cheval, au nombre de quatre-vingts, pour Jéricho, le Jourdain et la mer Morte. Nous prenons la belle route qui descend dans la vallée de Josaphat, contourne le mont des Oliviers et passe au village de Béthanie.

Après une heure un quart de marche, nous arrivons à la *fontaine des Apôtres*, dont l'eau contient des sangsues; il faut la filtrer pour la rendre potable.

Peu après la route descend en zigzag et à pente très raide, un peu semblable à celle qui conduit de Cauterets à Pierrefitte, dans les Pyrénées. Le spectacle est étrange. Des hauteurs où nous sommes, nous contemplons l'espace considérable qui nous sépare de Jéricho et de la vallée du Jourdain. Nous avons sous les yeux une multitude de collines arrondies, toutes à peu près de mêmes proportions, complètement dénudées et d'une teinte uniforme gris de sable. On dirait un immense campement de nomades avec ses tentes déployées, ou mieux, selon la juste comparaison de M. Aigueperse, « une mer démontée dont le doigt de Dieu aurait soudain immobilisé et pétrifié les vagues. »

A 10 heures, nous faisons une courte halte au lieu du *bon Samaritain* (S. Luc, x), marqué par un couvent grec.

Vers 11 heures, nous ne sommes plus qu'à une demi-lieue de Jéricho. Tournant sur notre gauche, nous nous dirigeons, à travers les anfractuosités de la montagne, vers la *laure* de Kosiba. Quel panorama grandiose! Au nord et au sud, deux hautes chaînes de montagnes séparées par un torrent profond: Un pont

assez élégant nous permet de le franchir, et nous escaladons les sentiers presque à pic qui conduisent au couvent grec non uni, suspendu comme un nid d'aigle au flanc nord du rocher; des échelles à cordes donnent accès aux grottes les plus élevées. Toute cette vallée était autrefois habitée par des moines.

Tandis que nous faisons notre visite, le drogman prépare le déjeuner dans le jardin du couvent, sur le bord d'une cascade, à l'ombre des saules et des bananiers, non loin de figuiers encore couverts de leurs feuilles et d'orangers chargés de fruits. Nous repassons le pont et allons faire honneur à notre hôte.

Le torrent qui mugit à nos pieds est célèbre dans la sainte Ecriture : c'est le Kelt ou *Carith*, sur les bords duquel se réfugia Elie fuyant la colère de Jézabel.

Après une heure et demie de repos dans ce délicieux petit paradis terrestre, nous enfourchons de nouveau nos montures, et bientôt nous sommes dans la plaine du Jourdain. Mais, au lieu d'aller directement à Jéricho, nous tournons à gauche pour faire avant la nuit l'ascension du *mont de la Quarantaine*, où Notre-Seigneur se retira après son baptême, pour jeûner pendant quarante jours et quarante nuits. Cette montagne, haute de cinq cents mètres au-dessus du niveau de la plaine, est percée de nombreuses grottes. Autrefois toutes étaient habitées par des anachorètes; depuis 1847, la principale, connue sous le nom de *grotte de Jésus*, est seule occupée, et par des moines grecs schismatiques.

Sur le point culminant de la montagne, la tradition place l'endroit où Notre-Seigneur voulut être tenté par le démon; on le nomme *mont du Diable* ou de la *Tentation*.

Jéricho.

Le jour est sur son déclin; saluons en passant la fontaine d'Elisée et rapprochons-nous de Jéricho. N'allez pas vous imaginer une ville de douze à quinze mille âmes. La Jéricho moderne se compose d'une petite citadelle turque, de trois ou quatre maisons nouvelles bâties pour les pèlerins et les touristes, et d'une cin-

quantaine d'habitations arabes, en terre battue, à toitures de branches épineuses, et de quelques tentes bédouines. Alentour, des jardins où croissent de rares palmiers, un bois d'arbustes épineux parcouru par de clairs ruisseaux venant de la fontaine d'Elisée, et c'est tout.

Le plus fréquent de ces arbrisseaux, à épines très longues et crochues, est, je crois, de la famille du *Spina Christi*; c'est avec ses épines que, suivant la tradition, on aurait composé la couronne de Jésus.

Quelle malédiction semble planer sur tout ce pays jadis si fertile et si peuplé! Aux temps antiques, c'était une contrée de richesse et de luxe, comme de nos jours la Provence ou les côtes de Gênes, de Cannes et de Nice. Jéricho était une grande et belle ville; aujourd'hui plus rien, et les traces mêmes de cette antique splendeur sont effacées. Des amas de pierres et de buissons, voilà tout ce qui reste de la charmante oasis.

Cependant, partout où le sol est cultivé, le blé y croît en abondance; mais les Bédouins du désert ne le laissent pas toujours venir à maturité.

Le Jourdain.

Dimanche 30 décembre. — Au point du jour nous partons pour le Jourdain, situé à une lieue de Jéricho. Les autels portatifs nous ont précédés, et le saint sacrifice va être offert sur les rives du fleuve, près du lieu où Notre-Seigneur reçut le baptême de Jean-Baptiste.

Nous avançons au pas rapide de nos chevaux arabes. Le soleil se lève en face de nous, sur les montagnes de Moab. Nous sommes sur les ruines de Galgala, où Josué, après le passage miraculeux du Jourdain, fit ériger douze pierres prises dans le fleuve en mémoire du prodige. En cet endroit aussi le peuple d'Israël fit élection de Saül pour son premier roi.

A 8 heures, trois tentes sont dressées sur le bord du fleuve, trois autels sous chaque tente, et les prêtres, à tour de rôle, célèbrent le saint sacrifice, auquel assistent tous les pèlerins. Nombreuses communions.

Les rives du Jourdain sont depuis longtemps dépeu-

plées de leurs villes et de leurs palais ; « des tristesses et des silences infinis sont descendus sur lui comme sur toute cette Palestine à l'abandon. » (P. LOTI.)

Mais quel fleuve a eu des destinées plus glorieuses, quel autre, entre les plus superbes qui arrosent nos continents, peut rivaliser avec lui pour l'importance et la grandeur des souvenirs historiques ? Jacob, à son retour de la Mésopotamie, le passe à gué avec sa famille et ses troupeaux ; Josué, précédé de l'arche et suivi du peuple d'Israël, traverse son lit desséché tout à coup, à la parole du Seigneur, pour entrer dans la terre promise ; Elie le frappe de son manteau, et se fraye dans ses ondes un chemin vers le rivage opposé, d'où il va monter au ciel sur un char de feu ; Naaman, chef de l'armée du roi de Syrie, affligé de la lèpre, obtient la santé et la foi en se lavant dans ses flots, sur le conseil du prophète. Tout un peuple, attiré par les prédications de Jean-Baptiste, vient s'y plonger pour être purifié de ses péchés. Enfin le fils de Dieu lui-même, Jésus, vient demander le baptême à son précurseur. Le ciel s'entr'ouvre pour contempler cette grande scène ; le Saint-Esprit descend sous une forme visible, et on entend une voix d'en haut qui dit : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui je trouve mes délices. » Quelle gloire a donc manqué au Jourdain ¹ ?

Nous évoquons tous ces souvenirs sous les saules et les tamaris qui bordent ses rives. Nous déjeunons à l'orientale, sur la pelouse recouverte d'un tapis de Turquie. Bien que nous soyons en hiver, il fait une chaleur de juin ; en résumé, journée délicieuse. En ce moment, les eaux du fleuve sont troubles et rapides ; il a débordé ces jours-ci ; aussi bien ses rives sont-elles presque inabordables à cause de la boue. Cela ne m'empêche pas d'aller puiser un peu d'eau pour l'emporter comme souvenir.

La largeur moyenne du fleuve n'est guère que de trente mètres ; mais à la saison des pluies il déborde et couvre des espaces considérables. Deux fois en quelques années il a renversé le monastère grec de Saint-Gérasime, situé à deux cents mètres dans la plaine. Ce cou-

¹ Sodar de Vaux, *loco citato*

vent est très fréquenté par les Grecs non unis; ils y affluent surtout à la fête de l'Epiphanie, qui est la Noël des Grecs.

Mer Morte.

On vient de donner le signal du départ pour la mer Morte. Il est midi. Nous marchons parallèlement au cours du Jourdain, sur la rive droite, au milieu d'une plaine sablonneuse et ondulée. Le sol, couvert d'une couche blanchâtre de sel ou de salpêtre, ressemble à un immense miroir étincelant.

La distance qui nous sépare du lac salé paraît peu considérable, cependant nous marchons pendant une heure et demie. A mesure que nous approchons, la nature devient plus sauvage, et la terre à peu près nue. Les quelques plantes herbacées que nous avons cueillies se réduisent en poussière aussitôt desséchées.

Enfin voici celle que la Bible appelle la *mer de la Solitude*, non seulement à cause du désert qui l'entoure, mais parce qu'aucun être organisé, animal ou plante, ne peut vivre dans ses flots empoisonnés. Son bassin était autrefois une vallée fertile arrosée par le Jourdain; elle s'affaissa tout à coup sous l'action de la colère divine, pendant que Sodome, Gomorrhe et les autres villes coupables s'abîmaient pour toujours dans un épouvantable embrasement.

L'auteur des *Orientales* a résumé cette grandiose scène en des vers immortels que je me plais à reproduire ici :

La nuée éclate,
La flamme écarlate
Déchire ses flancs,
L'ouvre comme un gouffre,
Tombe en flots de soufre
Aux palais croulants,
Et jette tremblante
Sa sueur sanglante
Sur leurs frontons blancs.

Gomorrhe, Sodome,
De quel brûlant dôme
Vos murs sont couverts!
L'ardente nuée
Sur vous s'est ruée,
O peuples pervers!

Et ses larges gueules
Sur vos têtes seules
Soufflent leurs éclairs !

Ce peuple s'éveille
Qui dormait la veille
Sans penser à Dieu,
Les grands palais croulent,
Mille chars qui roulent,
Heurtent leur essieu ;
Et la foule accrue
Trouve en chaque rue
Un fleuve de feu.

Sur ces tours altières,
Colosses de pierres
Trop mal affermiés,
Abondent dans l'ombre
Des mourants sans nombre
Encore endormis.
Sur des murs qui pendent
Ainsi se répandent
De noires fourmis.

Se peut-il qu'on fuie ?
Sous l'horrible pluie
Tout périt, hélas !
Le feu qui foudroie
Bat les ponts qu'il broie,
Crève les toits plats,
Roule, tombe, et brise
Sur la dalle grise
Ses rouges éclats.

Sous chaque étincelle
Grossit et ruiselle
Le feu souverain,
Vermeil et limpide
Il court plus rapide
Qu'un cheval sans frein ;
Et l'idole infâme
Croulant sous la flamme
Tord ses bras d'airain.

Il gronde, il ondule,
Du peuple incrédule
Bat les tours d'argent.
Son flot vert et rose
Que le soufre arrose,
Fait en les ronger
Luire les murailles
Comme les écailles
D'un lézard changeant.

Il fond comme cire
 Agate et porphyre,
 Pierres du tombeau,
 Ploie ainsi qu'un arbre
 Le géant de marbre
 Qu'ils nommaient Nabo,
 Et chaque colonne
 Brûle et tourbillonne
 Comme un grand flambeau.

En vain quelques mages
 Portent les images
 Des dieux du haut lieu ;
 En vain leur roi penche
 Sa tunique blanche
 Sous le souffle bleu ;
 Le flot qu'il contemple
 Emporte le temple
 Dans ses plis de feu.

Plus loin il charrie
 Un palais où crie
 Un peuple à l'étroit.
 L'onde incendiaire,
 Mord l'ilot de pierre
 Qui fume et décroît,
 Flotte à sa surface
 Puis fond et s'efface
 Comme un glaçon froid.

Le grand prêtre arrive
 Sur l'ardente rive
 D'où le reste a fui,
 Soudain sa tiare
 Prend feu comme phare,
 Et, pâle, ébloui,
 Sa main qui l'arrache
 A son front s'attache
 Et brûle avec lui.

Le peuple, hommes, femmes,
 Court..., partout les flammes
 Aveuglent ses yeux,
 Des deux villes mortes
 Assiégeant les portes
 A flots furieux,
 La foule maudite
 Croit voir, interdite,
 L'enfer dans les cieux !

On entendit, durant cet étrange mystère,
 Un grand bruit qui remplit le monde épouvanté,
 Si profond, qu'il troubla dans leur morne cité,
 Jusqu'à ces peuples sourds qui vivent sous la terre.

Le feu fut sans pitié! pas un des condamnés
 Ne put fuir de ces murs brûlants et calcinés,
 Pourtant ils levaient leurs mains viles!
 Et ceux qui s'embrassaient dans un dernier adieu,
 Terrifiés, éblouis, se demandaient quel dieu
 Versait un volcan sur leur ville!
 Contre le feu vivant, contre le feu divin,
 De larges toits de marbre ils s'abritaient en vain,
 Dieu sait atteindre qui le brave!
 Ils invoquaient leurs dieux, mais le feu qui punit
 Frappait ces dieux muets dont les yeux de granit
 Soudain fondaient en pleurs de lave.

Ainsi tout disparut dans le noir tourbillon,
 L'homme avec la cité, l'herbe avec le sillon,
 Dieu brûla ces mornes campagnes;
 Rien ne resta debout de ce peuple détruit,
 Et le vent inconnu qui souffla cette nuit
 Changea la forme des montagnes!

Aujourd'hui le palmier qui croît sur le rocher
 Sent sa feuille périr et sa tige sécher
 A cet air qui brûle et qui pèse.
 Ces villes ne sont plus, et, miroir du passé,
 Sur leurs débris éteints s'étend un lac glacé
 Qui fume comme une fournaise!

La mer Morte est à quatre cents mètres au-dessous du niveau des autres mers, et à onze cent cinquante mètres au-dessous du niveau de Jérusalem¹. Bordée à l'est par les monts de Moab et à l'ouest par ceux de Juda; de forme elliptique, et allongée du nord au sud, elle mesure environ quatre-vingts kilomètres de long sur vingt de large.

Son eau, de couleur azurée, est claire et limpide comme celle des autres mers, mais elle est beaucoup plus dense et plus salée; elle est huileuse, gluante et d'un goût répugnant: c'est un mélange de sel, de soufre et de bitume.

L'historien Flavius Josèphe raconte le fait suivant, qui prouve bien la densité de cette eau. L'empereur Vespasien, étant allé visiter le lac, ordonna que plusieurs de ses esclaves qui ne savaient pas nager fussent jetés les mains liées dans les flots. Au lieu de disparaître, ils flottèrent sur les ondes comme du bois léger.

¹ C'est à ce niveau abaissé que cette région doit son climat d'exceptionnelle chaleur. Il y a parfois 60° et même 70° au soleil.

L'asphalte qui s'en dégage dans les temps orageux est, paraît-il, très apprécié en photographie, sous le nom de *bitume de Judée*. Une société anglaise s'organise pour en faire l'exploitation. *Quid non mortalia pectora cogis, auri sacra fames?*

Vers trois heures nous repartons pour Jéricho, en suivant un parcours différent, afin de visiter le couvent grec non uni de Saint-Jean-Baptiste. Ces monastères se ressemblent tous, et leurs chapelles ont la disposition de toutes les églises grecques.

Le sanctuaire est séparé de la nef par un vaste portique, nommé *Iconostase*, à cause des images saintes dont elle est décorée. Trois portes y sont pratiquées; celle du milieu se nomme la *sainte*, elle sert d'entrée au prêtre qui va offrir le saint Sacrifice

Nous arrivons à notre hôtel avant le coucher du soleil. Quel délicieux climat en cette saison! Tous les arbres sont couverts de verdure et beaucoup sont en fleur. Si nous étions au printemps, nous pourrions cueillir des roses de Jéricho, tant vantées par les anciens. Pour nous dédommager, on nous vend quelques plantes desséchées en nous disant : « Ce sont des roses de Jéricho; mises dans l'eau au printemps, elles reprennent leur verdure et leurs fleurs. » Sans y ajouter grande foi, nous les emportons à titre de souvenir.

Le lundi matin, après une nuit un peu troublée par les cris des chevaux, des ânes et des chacals, nous célébrons la sainte messe sous la tente, et regagnons Jérusalem par la route qui nous avait amenés. Ce chemin est bien solitaire, on peut dire sauvage. Le long des pentes, on entrevoit quelques campements de Bédouins, ce qui interrompt, si l'on veut, la solitude, mais ne contribuerait guère à accroître le sentiment de la sécurité, si nous n'étions pas en nombre. On comprend fort bien ici la parabole de « l'homme descendant de Jérusalem à Jéricho, et qui rencontre des voleurs ». (Luc, x, 33.)

Il est midi passé quand nous arrivons à notre hôtellerie, après trois jours de vie nomade. Inutile de dire qu'il nous tarde de refaire nos forces et de prendre un peu de repos.

Conseil amical : si jamais vous faites le pèlerinage

de Jérusalem, gardez-vous de prendre des ânes pour une longue excursion; sans l'aide de mes aimables compagnons de route, je serais encore, je pense, dans les montagnes de Jéricho avec ma pauvre monture.

IX

Séminaire et musée de Sainte-Anne. — Saint-Jean-du-Désert. — Visitation. — Orphelinat du Père Ratisbonne. — Adieux à Jérusalem.

Séminaire et musée de Sainte-Anne.

Mardi 1^{er} janvier 1895. — Plusieurs pèlerins sont revenus à Bethléem afin d'y célébrer la fête de la Circconcision.

Pour nous, encore un peu fatigués depuis hier, nous allons passer la journée au séminaire de Sainte-Anne, chez les Pères blancs, nos compatriotes et amis.

Dès notre arrivée, les élèves, alors en récréation, quittent un instant leurs jeux et viennent, en nous baisant la main, nous offrir leurs vœux de bonne année. Chers enfants, nous aussi nous faisons des vœux pour vous : que vous soyez un jour de vrais apôtres, les sauveurs de vos frères, la gloire de l'Église de Jésus-Christ.

Après notre messe dite, pour la seconde fois, dans la crypte de l'Immaculée-Conception, le R. P. Cré, un infatigable chercheur et un savant, nous conduit, mon confrère et moi, à la *piscine Probatique*, qu'il a découverte et déblayée en partie; elle est à trois mètres au-dessous du sol actuel. Il nous fait ensuite visiter son musée, composé d'antiquités trouvées dans les fouilles qu'il dirige avec tant d'intelligence.

Parmi les objets les plus curieux, voici d'abord une pierre arrondie en forme de melon, du poids de qua-

rante-cinq kilogrammes, qui porte l'inscription suivante : *Poids du roi David, 3000 sicles*. C'est, nous dit le Père, le *poids du sanctuaire* dont il est parlé dans nos saints Livres; la valeur de ce poids correspondait à 10 000 francs de notre monnaie; le statère ou sicle à 3 fr. 30, et la drachme ou denier à 0 fr. 80.

A côté de ces diverses monnaies, nous remarquons des lampes de la primitive Eglise, des scarabées égyptiens, des grenades, des débris de bombes qui ont contenu du *feu grégeois*; un stylet, pointu d'un côté pour écrire sur les tablettes, et de l'autre en forme de petite cuiller ou de grattoir pour effacer lorsqu'on se trompait; il fallait alors retourner le stylet. C'est la première fois que j'ai bien compris ces mots du poète : *Sæpe stylum vertas*.

A midi, nous dinons dans la salle commune aux Pères et aux élèves. J'admire la sobriété de ces derniers; ils se contentent d'un pain assez grossier avec quelques assaisonnements, et ne boivent que de l'eau. Bon apprentissage pour de futurs apôtres. Cela ne les empêche pas de se bien porter ni de jouer avec entrain en récréation. Ils nous ont édifiés ce matin à la messe lorsqu'ils sont venus communier sous les deux espèces, à la manière orientale; ils vont nous donner tout à l'heure des preuves de leur savoir.

A deux heures, *séance littéraire* tout à fait variée et intéressante, en présence des deux séminaires réunis. Les chants en grec moderne et en arabe alternent avec des thèses et des lettres écrites en très bon français; nous sommes émerveillés de voir ces jeunes gens manier si bien une langue qui n'est pas la leur. En qualité d'ainé, je leur adresse nos chaleureuses félicitations, et, en nous retirant, nous offrons à leurs distingués maîtres l'hommage de notre admiration et de notre vive reconnaissance.

**Saint-Jean du Désert. — Visitation. —
Orphelinat du Père Ratisbonne.**

Mercredi 2 janvier. — 1° Le pittoresque village de Saint-Jean, habité par quatre cents catholiques grou-

pés autour du couvent des franciscains, se trouve à deux heures environ de Jérusalem. Une assez bonne route y conduit; nous prenons des voitures. A mi-chemin, on peut visiter le monastère de Sainte-Croix, appartenant aux Grecs schismatiques, qui y ont établi leur séminaire. On prétend qu'il a été édifié par la mère de l'empereur Constantin, dans la forêt où fut taillé l'arbre de la vraie Croix.

Nous arrivons à 8 heures pour dire nos messes dans la belle et vaste église de Saint-Jean. Elle occupe le centre du monastère des franciscains, et s'élève sur l'emplacement d'une des maisons de Zacharie, celle où s'était retirée sainte Elisabeth à la naissance de Jean-Baptiste. L'édifice est divisé en trois nefs; les parois et les piliers sont revêtus jusqu'à une certaine hauteur de faïences aux couleurs harmonieuses; le pavage est formé de mosaïques blanches et noires d'un bel effet. Parmi les tableaux, nous remarquons un *saint Jean dans le désert* de Murillo. Le monastère a longtemps appartenu à des religieux espagnols, c'est ce qui explique la présence de ce tableau; et jusqu'à ce jour on a choisi un Père espagnol pour supérieur.

Autour du maître-autel, les statues de l'Immaculée, de sainte Elisabeth, de saint Joachim et de sainte Anne, font revivre ces deux familles bénies de Dieu.

A gauche, c'est-à-dire du côté de l'épître, est un autel rappelant la Visitation de la sainte Vierge; à droite se trouve la *Crypte*, ou lieu de la naissance de saint Jean-Baptiste; on y descend par un escalier de dix marches. L'autel, en marbre blanc, est semé de riches médaillons représentant en bas-reliefs les faits principaux de la vie du précurseur; six lampes y brûlent jour et nuit. Au bas de l'autel on lit : *Hic præcursor Domini natus est* : Ici est né le précurseur du Messie.

En face de cette grotte, nous chantons le beau cantique de Zacharie : *Benedictus*... Béni soit le Seigneur Dieu d'Israël, qui vient enfin visiter son peuple et accomplir le salut du monde. Il faudrait lire en entier le chapitre 1 de saint Luc.

2° A vingt minutes, se trouve une autre maison de campagne, où était sainte Elisabeth trois mois avant la naissance de son enfant, lorsque la sainte Vierge sa

cousine vint la visiter. La route qui y conduit est accidentée; elle traverse le village et descend dans un ravin vers une fontaine très abondante, dite *fontaine de la Vierge*. C'est ici que la jeune vierge de Nazareth venait puiser l'eau pour sa cousine, déjà avancée en âge, durant les trois mois qu'elle passa auprès d'elle.

Nous remontons à pied la pente opposée de la colline et entrons, par une cour ombragée de grands oliviers qui protègent les modestes sépultures des chrétiens du village, dans une autre église bâtie par sainte Hélène; c'est le lieu où la sainte Vierge entonna son sublime *Magnificat*, « ce chant de triomphe qui a fait oublier les gémissements d'Eve, » et qui sera répété jusqu'à la fin des siècles par un cri de joie et de reconnaissance. Avec quel entrain nous l'avons chanté nous-même! Jamais, sans doute, je n'avais si bien goûté les paroles qui le composent.

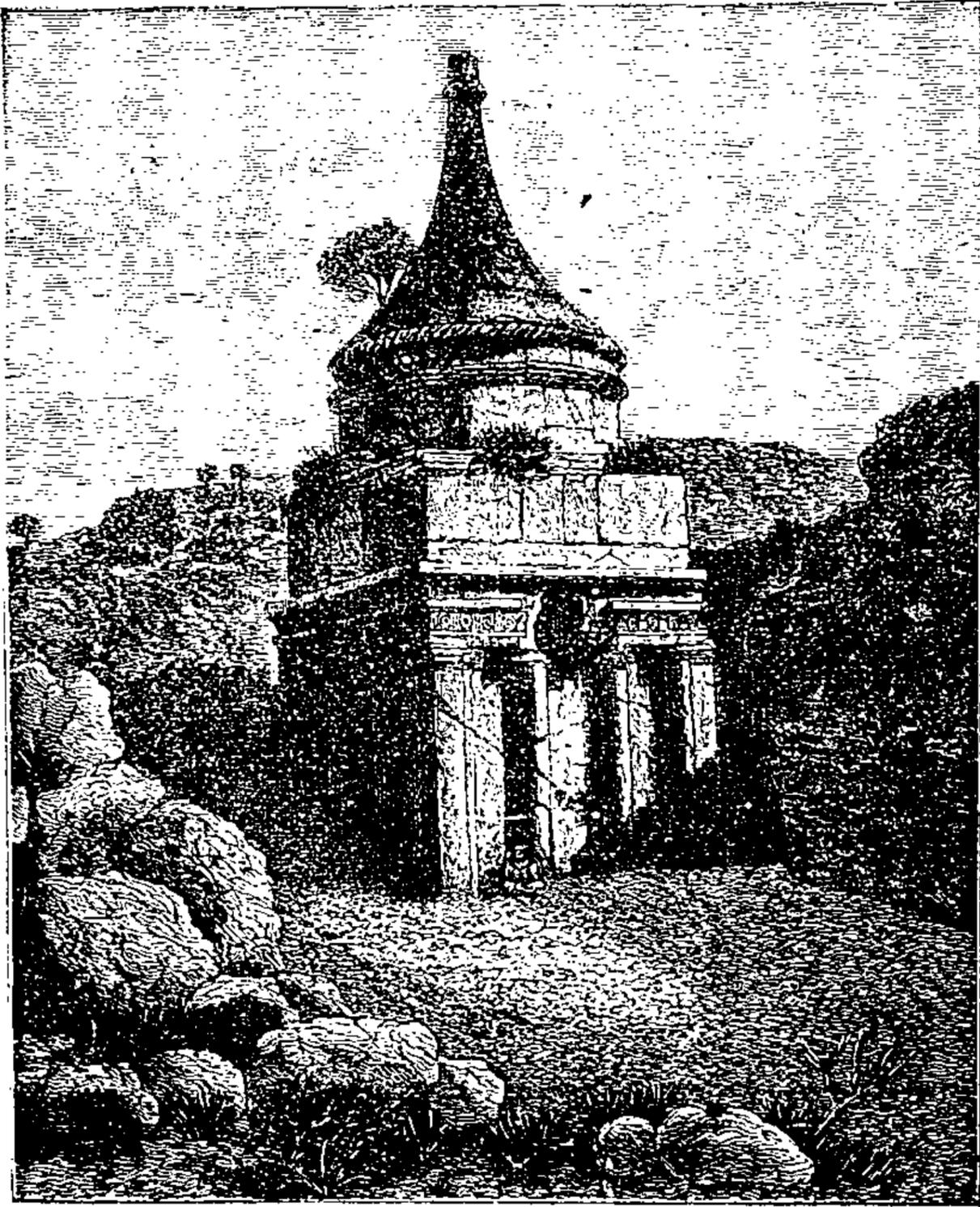
3° A cinq minutes du lieu de la Visitation se trouve la colonie agricole dirigée par les Pères de Sion. On y recueille gratuitement des jeunes catholiques indigènes, dont une partie s'applique à l'étude des lettres et des sciences; d'autres, en plus grand nombre, aux arts et aux métiers. Le voyageur, qui ne s'attend à rencontrer dans les montagnes de la Judée que des terrains incultes, est émerveillé à la vue de ces jardins suspendus, de ces terrasses superposées, de cette riche exploitation en un mot, qui contraste heureusement avec la paresse des Arabes.

Dans le même enclos s'élèvent deux écoles, l'une pour les garçons et l'autre pour les filles de toutes religions; on y enseigne le français, l'arabe, l'italien, l'anglais et l'espagnol, selon l'aptitude et la nationalité des élèves.

Tout cela est l'œuvre d'un saint prêtre, le P. Alphonse-Marie Ratisbonne, Juif converti par la sainte Vierge à Rome, en 1842. C'est encore lui qui a fondé l'ordre des dames de Sion, du couvent de l'*Ecce homo*, à Jérusalem.

Le P. Ratisbonne est mort ici même, au milieu de ses enfants, le 6 mai 1884, âgé de soixante-dix ans. Nous allons visiter sa chambre, non sans une profonde émotion. On l'a laissée en l'état où elle était la veille de

sa mort : vous trouvez là son lit, sa petite table de travail, sa soutane blanche suspendue au porte-manteau, son chapeau, ses lunettes, son portrait... et sa pauvre petite perruche, qui vous récite en latin l'*Ave Maria*,



Tombeau d'Absalon.

que lui enseigna son maître. Nous allons prier sur la tombe où il repose, dans le cimetière des religieuses; nous prions non point pour lui, mais pour la prospérité de ses œuvres et pour nous.

Je garderai bon souvenir de cette dernière journée de notre séjour en Terre sainte.

Nous revenons dîner à Jérusalem.

Veille des adieux.

Il est donc vrai que c'est demain le jour du départ. Il est 2 heures du soir, nous avons encore presque une demi-journée. Avant de quitter Jérusalem, à l'exemple de Notre-Seigneur au jour de son ascension, je veux revoir d'un coup d'œil d'ensemble cette terre sainte que je viens de parcourir. Je vais au sommet du mont des Oliviers, et là je me représente le Sauveur jetant un regard d'adieu sur le théâtre de sa vie mortelle, sur ce pays qu'il a choisi, qu'il a aimé, qu'il va quitter.

« Là-bas, sur la gauche, son regard découvre Bethléem où il est né. A droite, bien loin, au delà des monts de Samarie, son cœur cherche Nazareth, qui a abrité son enfance et son adolescence, la Galilée qu'il a évangélisée, puis le lac où il aimait à revenir et dont les eaux, entraînées par le Jourdain, coulent à quelques milles d'ici. Devant lui, c'est Jérusalem : au premier plan, le temple, dont la gloire a passé; plus au sud, le cénacle et son mystère d'amour; vers le nord, derrière les terrasses et les palais de la ville, le Golgotha encore sanglant, le tombeau vide. S'il se tourne vers l'Orient, c'est Jéricho et Béthanie qui s'offrent à ses yeux et parlent à son cœur; tandis qu'à ses pieds, quand il regarde Sion, il retrouve, séparés de la cité par la vallée des larmes, la grotte où naguère il agonisait au Gethsémani, et le bosquet d'oliviers qui voilait de ses ombres le baiser de Judas. Enfin, à ses côtés, voici ceux qu'il voulait aimer jusqu'à la fin et qu'il allait laisser : ses apôtres, ses amis, son Eglise, dont il précise la mission et qu'il assure de son indéfectible assistance; sa Mère bien-aimée, à qui il impose le plus douloureux des martyres, celui de l'amour, afin que les siens, en la possédant quelques années encore, gardent quelque chose de lui et souffrent moins de son absence.

« Soudain son pied quitte le sol, une nuée s'abaisse, qui l'enveloppe et l'emporte vers son Père¹... »

¹ L'abbé Landrieux, *Aux pays du Christ*; maison de la Bonne Presse, 8, rue François I^{er}, Paris.

Ils étaient là cent vingt disciples, cloués sur place d'émotion, de surprise, d'admiration, d'amour, le regard fixé sur le point du ciel où Jésus avait disparu, n'en pouvant croire leurs yeux. Il fallut la voix des anges pour les ramener à la réalité : « Hommes de Galilée, qu'attendez-vous? »

Le rocher avait gardé l'empreinte des pieds du Sauveur. Je vais baiser ces traces vénérées, je jette un dernier regard sur tout ce pays, qui me rappelle de si grands et si saints souvenirs, et lentement je redescends vers ce jardin de Gethsémani, où l'on prie si bien, vers cette vallée de Josaphat que je ne reverrai plus peut-être qu'au dernier jour. Je traverse le Cédron, là où le traversa Jésus la veille de sa mort; je suis la voie douloureuse qu'il suivit, je l'accompagne au Calvaire, je vais prier au pied de sa croix et baiser une dernière fois son tombeau, auprès duquel un groupe de femmes russes pleurent abondamment. Moi aussi, j'ai le cœur bien gros! Nous ne sommes que quelques amis, tant mieux; le silence m'est doux à cette heure; je ne trouve pas de paroles pour exprimer ce que je sens. C'est le Calvaire, c'est le tombeau de mon Sauveur que je quitte : les reverrai-je jamais?

C'était notre dernière cène en notre belle hôtellerie de Notre-Dame-de-France; M. Ledoux, consul général, partageait nos agapes. Nous causions discrètement, lorsque vers la fin du repas un pèlerin entonne le refrain d'un cantique nouveau pour nous; c'est le *Chant d'adieu à Jérusalem*. Quelques voix se mêlent d'abord à la première : ce sont les anciens pèlerins. Bientôt le refrain est su, et, les yeux mouillés de larmes, tous nous chantons¹ :

1^{er} COUPLET

Il faut partir!
 Tel est le cri d'alarme.
 Reçois, chère Sion, une dernière larme,
 Il faut partir!
 Tel est le cri d'alarme!
 Sion, de tes grandeurs, je garde souvenir.

¹ Air : *Du nid charmant caché sous la feuillée.*

REFRAIN

Encore une prière,
 En quittant le saint lieu.
 Plutôt que t'oublier s'éclipse la lumière,
 Jérusalem, adieu! (*bis.*)

2^e COUPLET

Il faut partir!
 Au jardin solitaire,
 Où Jésus se plaisait à faire sa prière,
 Il faut partir!
 Au jardin solitaire
 Reverrai-je la rose et l'olivier fleurir?

3^e COUPLET

Il faut partir!
 Adieu, grotte bénie,
 Témoin de la sueur de sang de l'agonie,
 Il faut partir!
 Adieu, grotte bénie,
 J'ai lu sur tes rochers l'amour d'un Dieu martyr.

4^e COUPLET

Il faut partir!
 Sépulcre plein de gloire,
 L'*Alleluia* sans fin célèbre la victoire,
 Il faut partir!
 Sépulcre plein de gloire,
 Ta poussière vaut mieux que l'or et le saphir.

5^e COUPLET

Il faut partir!
 Mont de l'Eucharistie,
 Sur ton sommet sacré, Jésus devint l'Hostie,
 Il faut partir!
 Mont de l'Eucharistie,
 A ton cénacle en deuil, un meilleur avenir!

6^e COUPLET

Il faut partir!
 Adieu, montagne sainte,
 Où de son pied vainqueur Jésus laissa l'empreinte.
 Il faut partir!
 Adieu, montagne sainte,
 Sur tes sommets, joyeux, j'aurais voulu mourir!

Les chants avaient cessé; tout le monde gardait encore le silence. Soudain toutes les lumières s'étei-

gnent; et, au lieu de l'électricité, nous sommes plongés dans les ténèbres pendant deux secondes, lorsque au fond de la salle apparaît rayonnante notre *croix lumineuse*. Un cri spontané s'échappe de nos poitrines : *O Croix, ave!* Salut, ô croix, notre unique espérance; oui, salut et *adieu!*

Je tressaille encore en écrivant ces lignes, qui ne rendront jamais pour ceux qui ne les ont éprouvées les émotions d'un pareil moment.

Le lendemain jeudi, 3 janvier, par une chaleur de juin, nous embarquons heureusement à Jaffa pour Alexandrie, où nous devions arriver en vingt-quatre heures; mais, retardés par une tempête, nous n'avons pu descendre à terre que le *samedi matin*.

X

Égypte : Alexandrie. — Le Caire. — Matarieh. — Le Nil. — Les Pyramides. — Musée de Boulac ou de Guiseh; les momies.

Égypte.

Samedi, 5 janvier, midi. — Nous voici sur le sol de l'Égypte, immortalisé par tant de souvenirs; terre féconde qu'arrosa de ses sueurs le peuple de Dieu et que sanctifia la présence même du Verbe fait homme.

Débarqués à Alexandrie, ville superbe de 200 000 habitants, presque entièrement renouvelée depuis le bombardement de 1882, nous traversons, d'abord en longeant la mer, les riantes plaines du Delta.

Le Nil vient de rentrer dans son lit après avoir fécondé les campagnes; de nombreux troupeaux sont répandus dans les vertes prairies; les blés sont déjà grands. Le pays est aussi peuplé que fertile. Sans parler d'innombrables villages, nous saluons des villes

de plus de 50 000 âmes, telles que Damanhour et Tanta. A 4 heures et demie du soir, le train nous dépose au Caire, capitale de l'Égypte, à l'hôtel Royal, s'il vous plaît.

Le lendemain matin, de bonne heure, tout le pèlerinage se rend à Matarieh, auprès de l'arbre dix-huit fois séculaire qui abrita, dit-on, la sainte Famille, lorsque, fuyant la cruauté d'Hérode, elle allait chercher un refuge au vieux Caire, où se trouvait alors une importante colonie juive. De nombreux autels portatifs dressés à l'ombre du vieux sycomore, permettent à tous les prêtres de célébrer. Tout à côté, une fontaine abondante et limpide qui porte encore le nom de fontaine de Marie (*Aïn sitti Mariam*), nous fournit l'eau du sacrifice.

A 11 heures, nous prenons notre déjeuner à l'ombre des cactus, des orangers et des majestueux acacias, si précieux en Égypte; ils forment sur les routes un dôme de verdure qui tempère agréablement les rayons d'un soleil presque toujours ardent.

Dans la soirée, nous montons à la *citadelle* du Caire. Pour le touriste, quel délicieux panorama! Il voit à ses pieds le nouveau Caire avec ses élégants minarets, ses palais somptueux et ses jardins enchanteurs.

Mais pour le chrétien et pour le prêtre, ce spectacle perd bien de ses charmes. Quoi! j'ai là devant moi plus de trois cents mosquées et une population de 400 000 musulmans! Et dans cette Égypte autrefois si chrétienne qui comptait 200 000 moines et des millions de fidèles, il y a à peine quelques rares églises, quatre ou cinq au Caire, sept ou huit à Alexandrie! Cela me serre le cœur; je ne puis voir d'un œil indifférent le triomphe du croissant. Car le Caire est la Rome des musulmans; c'est leur *ville sainte*. De là, leur puissance rayonne sur l'Égypte tout entière.

Quelle reconnaissance ne devons-nous pas aux héros qui ont préservé l'Europe d'un pareil fléau? Charles Martel, Charlemagne, et vous tous, pieux croisés de tous les âges, soyez bénis à jamais!

Les Pères des missions africaines viennent de fonder deux maisons, l'une au Caire, l'autre à Tanta, pour travailler, par l'éducation de l'enfance, à la régénéra-

tion de cet infortuné pays, de concert avec les Pères franciscains, gardiens toujours fidèles de nos antiques sanctuaires, avec les Pères jésuites, qui y ont deux collèges florissants, et les frères des Ecoles chrétiennes, qui comptent deux cent trente élèves à Alexandrie et plus de six cents au Caire.

Musée de Boulac.

Lundi, 7 janvier. — A peine sortis de la ville, nous traversons sur un double pont en fer deux bras du Nil, qui bientôt se rejoignent pour former une île dont le nom gracieux de *Rhoda* dit la beauté. C'est le lieu de promenade du Caire.

Une demi-heure plus loin, nous arrivons au célèbre musée qui portait jadis le nom de *musée de Boulac* et qui a pris aujourd'hui celui de *Ghizé*, nom de la ville où il se trouve. Il est à moitié chemin du Caire aux pyramides. C'est l'un des palais d'Ismaïl-Pacha, ancien vice-roi d'Égypte, le bâtisseur de palais, sous l'administration duquel eut lieu l'inauguration du canal de Suez, en 1869. Ismaïl-Pacha a été détrôné à cause de ses folles dépenses, et son palais, vraiment digne de nos palais de France, bâti du reste par des architectes français, sert de musée des tombeaux égyptiens.

Un volume ne suffirait pas pour énumérer et décrire toutes les richesses qu'il renferme dans les quatre-vingt-onze salles que nous venons de visiter. Je mentionnerai au moins les *momies* des Pharaons retrouvées dans les pyramides, et celles des anciens prêtres d'Ammon retirées des ruines de Thèbes en 1891, sous la direction de M. Grébaut. On voit là plus de cent momies, dont quelques-unes, anciennes de plus de quatre mille ans, sont encore bien conservées; vous diriez des feuilles de parchemins noircies par le temps et collées sur un squelette humain. Quelques-unes sont à demi découvertes et laissent admirer aux connaisseurs les fines toiles qui les revêtent; d'autres sont presque complètement dépouillées, et plusieurs encore dans leurs bandelettes. La plus remarquable est celle de Ramsès II, plus connu sous le nom de *Sésostris*.

J'ajouterai, à titre de renseignement, quelques détails intéressants sur les sépultures des anciens Égyptiens.

Hérodote parle en termes très précis des usages de l'Égypte dans les deuils et les funérailles. Quand le chef de la famille mourait, toutes ses femmes se couvraient le front de boue et se répandaient, échevelées, dans la ville. Les hommes suivaient le même usage à l'égard des femmes

Après ces premières manifestations de la douleur, le corps du mort était immédiatement livré à la classe inférieure de l'ordre sacerdotal, dont l'embaumement des morts était la fonction principale. La famille convenait avec eux du prix de cette préparation, lequel dépendait de la simplicité ou de la magnificence de l'embaumement qui était désigné. Il y en avait, en effet, de plusieurs classes. Le procédé le plus généralement usité, surtout pour les rois et les grands personnages, consistait à injecter dans toutes les veines du mort, par des procédés très compliqués et très coûteux, une liqueur chimiquement composée, qui avait la propriété de conserver le corps et de laisser à ses membres presque toute leur élasticité naturelle.

Puis on ensevelissait le corps avec des aromates. On enveloppait chaque doigt isolément de bandelettes étroites, la main ensuite et le bras séparément. La même opération avait lieu pour chacun des autres membres, et pour la tête plus soigneusement encore. La toile la plus fine, quelquefois une très belle mousseline, était celle qui touchait immédiatement la peau. Plusieurs couches successives couvraient la figure. On enveloppait ensuite le corps entier dans toute sa longueur, et rétablissait au besoin, avec des linges artistement disposés sous les bandelettes, les formes primitives de chaque membre. Quelquefois la dernière enveloppe, habilement cousue, et ayant l'aspect d'un pantalon coillant et d'un gilet à manche très serré, donnait à la momie l'apparence d'une personne ainsi vêtue.

On a remarqué dans des momies de cet ordre que les ongles des pieds et des mains avaient été dorés, ainsi que la tête. Les corps des personnes royales

étaient complètement dorés, ou même enfermés dans une enveloppe en or, espèce d'étui au repoussé, qui reproduisait en relief et leur portrait et toutes leurs formes corporelles. Telles sont la plupart des momies que nous avons vues au musée de Ghizé.

N. B. Ces détails nous font parfaitement comprendre ce qui est raconté dans nos saints Évangiles (Luc, xxiii, 56. — Jean, xix, 39-40) de l'embaumement du corps sacré de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Les Juifs avaient emprunté leurs usages aux Egyptiens, à l'époque de leur séjour en ce pays.

Il y a des momies humaines dans tous les principaux musées de l'Europe; elles ont été apportées d'Égypte. Je passe sous silence les nombreuses momies d'animaux ou divinités égyptiennes tels que chats, bœufs *Apis*, rats, etc., et les objets précieux, scarabées ou autres souvenirs, retrouvés dans les sarcophages de granit. Un mot seulement sur les *stèles funéraires* : c'étaient des dalles mises de champ et cintrées par le haut, où étaient représentés, sculptés et peints, sur pierre dure ou tendre, ou sur bois, les parents du défunt, lui offrant les présents funèbres, lui rendant leurs derniers devoirs. Une inscription expliquait complètement ce tableau, et donnait les noms des morts et des vivants qui y étaient figurés. Le défunt est assis; les parents sont debout ou à genoux, faisant leurs offrandes.

Ces stèles funéraires ont été un secours précieux à nos archéologues modernes pour reconstituer l'histoire de l'ancienne Égypte.

Pyramides.

Mais n'insistons pas; laissons là momies, hiéroglyphes, pierres cunéiformes, statues, bas-reliefs, étoffes antiques, peintures de toute sorte, monnaies, objets en miniature d'or, d'argent ou de bronze, et allons aux grandes pyramides, par une belle route plantée de grands arbres, laquelle, en une heure de voiture, nous conduit à ces immenses colosses qui, depuis plus de quatre mille ans, semblent défier les

éléments et les hommes. A leur pied fut livrée la sanglante bataille qui porte leur nom ; ici furent prononcées ces immortelles paroles de Bonaparte : *Soldats, du haut de ces pyramides, quarante siècles vous contemplent.*

Les pyramides n'ont pas été bâties par les Hébreux, comme plusieurs l'ont dit. Leur construction a précédé l'exode hébraïque de quatre ou cinq cents ans et date des rois de la quatrième dynastie, dont elles portent les noms et auxquels elles ont servi de tombeau. Nous en avons pour garant les doctes travaux de Champollion-Figeac, dont l'autorité en ces matières est incontestée, puisque à lui revient la gloire d'avoir le premier, au commencement de ce siècle, déchiffré les hiéroglyphes égyptiens.

Le point de départ de sa découverte fut une inscription écrite en trois langues : en *grec*, en *démotique* ou langue du peuple, et en *hiéroglyphes*. C'était un décret rendu dans la ville de Canope, en l'honneur de Ptolémée III Evergète, par les prêtres rassemblés dans cette ville, pour célébrer l'anniversaire de la naissance du roi et reconnaître ses bienfaits. Pour en perpétuer la mémoire, l'assemblée décide que des copies de ce décret seront déposées dans tous les principaux sanctuaires de l'Égypte, et écrites en trois langues : en grec, en démotique et en hiéroglyphes. On nous a montré, au musée de Ghizé, un exemplaire de ce décret ; il est gravé sur une pierre de deux mètres de haut, présentant soixante-dix-huit centimètres de largeur et quarante centimètres d'épaisseur. Il existe deux autres pierres semblables ; l'une est conservée au musée du Louvre (C. 123), à Paris, et l'autre au British Museum de Londres.

Laissons maintenant parler Champollion lui-même :

« On peut, dit-il, en toute conscience, considérer les pyramides comme les plus anciens ouvrages sortis de la main des hommes, comme les plus anciens monuments de la terre, et antérieurs à toutes les autres preuves connues de l'antiquité des sciences, des efforts et des succès de l'intelligence humaine.

« Particularité remarquable : il n'y a jamais eu un seul trait d'écriture dans la grande pyramide ; le sarcophage en granit qu'on a trouvé dans l'une des cham-

bres sépulcrales en est absolument dépourvu sur toutes ses faces extérieures et intérieures ; tandis que les plus anciens tombeaux de Thèbes et tous les sarcophages qui s'y sont trouvés, ceux mêmes des personnages de conditions secondaires, en sont absolument couverts : la haute antiquité des pyramides expliquera suffisamment cette différence. Il paraît donc qu'à l'époque où elles ont été élevées, l'usage de l'écriture n'était pas connu, que le système graphique n'était pas constitué ; enfin, qu'on ignorait encore l'art de fixer la parole et de parler aux yeux. »

A Ghizé, à cinq lieues nord-ouest du Caire, s'élèvent les trois pyramides les plus célèbres par leurs masses ; ces merveilles ont besoin d'être étudiées de près pour être bien appréciées ; elles semblent diminuer de hauteur à mesure qu'on en approche, et ce n'est qu'en touchant les blocs de pierre dont elles sont formées qu'on acquiert une idée juste de leur masse et de leur immensité.

La principale est celle de Khéops. Le rocher qui fournit le socle est déjà élevé de plus de trente mètres au-dessus des plus grandes crues du Nil et il forme un solide dont on n'a pas trouvé la base à deux cents pieds de profondeur. La première assise de pierre repose sur ce rocher, qui forme la plaine ; au-dessus de la première assise encastrée dans le roc, on en compte deux cent deux autres, placées successivement en retraite, et formant autant de gradins dont chacun a près d'un mètre d'élévation. La hauteur totale de la pyramide est de 137 mètres. Elle a quatre façades régulières dont chacune, à la base, mesure 227 mètres.

C'est celle dont on fait en général l'ascension par l'extérieur, soit seul, soit à l'aide des Arabes. La montée est pénible ; mais aussi, du sommet, la vue s'étend jusqu'au Caire, dont on contemple les minarets, les dômes et la citadelle ; puis, au delà des confins de la vallée du Nil, l'immensité du désert.

Elle est exactement orientée, chacun de ses quatre angles fait face à l'un des quatre points cardinaux ; la science moderne ne tracerait pas une méridienne plus juste. De cette orientation on a tiré ce fait d'une haute importance pour l'histoire physique du globe : c'est

que, depuis plusieurs milliers d'années, la position de l'axe terrestre n'a pas varié d'une manière sensible, et la grande pyramide est le seul monument sur la terre qui, par son antiquité, puisse fournir l'occasion d'une semblable observation.

La face nord est celle où se trouve son entrée actuelle, au niveau de la quinzième assise et à douze mètres environ au-dessus de la base. Le hasard l'a fait découvrir en enlevant le parement extérieur qui recouvrait autrefois les degrés de la pyramide et en formait une surface unie. Le canal d'entrée, incliné en droite ligne dans la direction du pôle Nord, a vingt mètres de long. C'est l'épaisseur du mur de la pyramide. Ce premier canal aboutit à un autre de mêmes proportions, mais ascendant; à son extrémité, on se trouve sur un palier, et on a à sa droite l'entrée d'un puits très profond taillé dans le roc. Là aussi commence un canal horizontal qui conduit à une chambre d'environ cinq mètres carrés. On l'a nommée chambre de la reine. En retournant à l'entrée du canal horizontal, on monte dans une nouvelle galerie longue de quarante mètres, et qui en a huit de hauteur et deux de largeur. C'est un vrai labyrinthe, qui conduit enfin à la chambre supérieure, nommée la chambre du roi, construite en larges blocs de granit parfaitement dressés et polis; l'entrée en était primitivement fermée et cachée par des blocs de pierre. A l'extrémité ouest de cette chambre se trouve le tombeau du roi Khéops; c'est un sarcophage en granit de deux mètres cinquante de long sur un mètre de large et un mètre cinquante de haut.

Sans entrer dans plus de détails sur cette pyramide, nous dirons cependant qu'on pourrait encore y pénétrer en passant par le *Sphinx*, dont nous allons parler. Au pied de la pyramide une messe est célébrée pour le pèlerinage; c'est sans doute la première dite en ce lieu depuis l'origine du monde. Après la messe, un photographe prend le groupe des pèlerins.

Nous nous dirigeons vers le fameux sphinx couché depuis tant de siècles sur son rocher, au pied de la grande pyramide. Le monstre de pierre a la tête et le sein d'une femme, la croupe et les griffes d'un lion; la longueur de son corps monolithe est de trente-neuf

mètres; la hauteur, depuis le ventre jusqu'au sommet de la tête, de dix-sept mètres. Une excavation de quelques pieds a été pratiquée sur la tête : elle servait à y fixer les ornements et la coiffure royale ou religieuse qui déterminaient l'expression symbolique de ce sphinx. Ses colossales dimensions avaient permis de pratiquer, entre le haut de ses jambes antérieures et son cou, une entrée conduisant à des galeries souterraines creusées dans le rocher sur une très grande distance, et enfin on se trouvait en communication avec la grande pyramide.

Quelle était la destination de ce monstre? Nous l'ignorons. Peut-être avait-il été placé là comme le gardien du temple de granit rose qui est à ses pieds et qu'on appelle le *Serapeum*. Ce temple est vide et presque englouti sous les sables. Nous admirons les énormes blocs superposés qui en forment les contours et les galeries intérieures. Profanes que nous sommes, nous osons prendre notre déjeuner sous ces antiques voûtes consacrées au dieu Osiris.

Après quelques excursions dans les environs des pyramides de Ghizé, nous retournons au Caire.

Plusieurs intrépides vont le lendemain visiter celles de *Sakkarah*, situées un peu plus au nord. A *Sakkarah* est l'antique cimetière de *Memphis*, appelé la plaine des Momies, parsemée de pyramides (il y en a une quinzaine) et de tombeaux.

N'ayant pas fait moi-même cette excursion, j'emprunterai l'intéressante narration d'un de mes compagnons de voyage¹.

« Après plusieurs heures de marche nous entrons, au milieu des sables, dans une forêt de dattiers.

« — Memphis!

« — Où est-il? m'écriai-je.

« — Sous vos pieds, » répondit M. L...

« Cette ville célèbre, que bien des géographes placent en face des grandes pyramides, est plus haut. Cette seconde capitale de l'Égypte, — Thèbes fut la première, — était tout près du *Serapeum* de *Sakkarah*, et

¹ M. l'abbé Polydore, chanoine honoraire, curé de Saint-Martin de Périgueux.

cela devait être. Il y avait autrefois à Memphis un temple colossal dédié au bœuf *Apis*, et quand le dieu *était mort*, on le portait au Serapeum du désert, vaste nécropole où tous les dieux à cornes étaient ensevelis triomphalement.

« M. Mariette, un savant français préposé aux fouilles, a mis au jour, en ces dernières années, plus de six mille monuments, que l'on voit au musée de Ghizé ; il a retrouvé notamment les tombeaux de vingt-quatre *Apis*, enfermés dans des sarcophages de granit dont chacun pèse de 600 000 à 800 000 kilogrammes. Ils sont disposés à la suite les uns des autres dans deux immenses couloirs qui se coupent à angle droit.

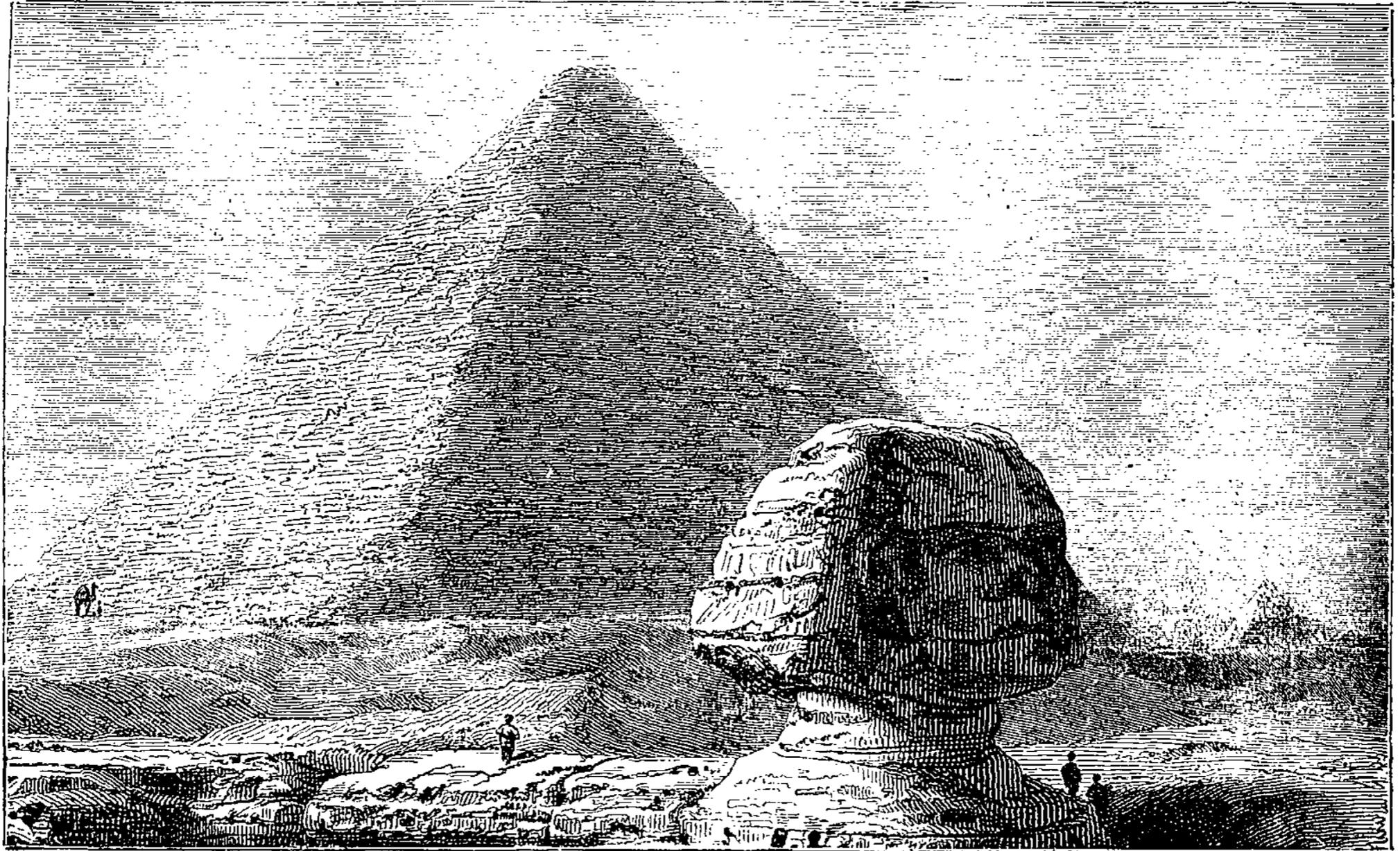
« On se rappelle que le bœuf *Apis*, recherché par les prêtres dans toute l'Égypte, devait avoir un croissant sur le front, un aigle sur le dos et un scarabée sur la langue comme symbole de la durée et en même temps de la transformation. Le bœuf était gardé pendant toute sa vie dans une cour du temple. Après sa mort il était embaumé et déposé dans un tombeau, puis honoré comme tous les morts sous le nom d'Osiris. (MASPERO.)

« On a découvert aussi, non loin de là, d'innombrables momies de chats, que les Égyptiens adoraient comme des divinités. L'histoire de Cambyse assiégeant Péluse (vers l'an 500 av. J.-C.) est connue de tous les écoliers. Péluse était considérée comme la clef de l'Égypte. Ne pouvant s'en emparer de force, le roi de Perse imagina un stratagème qui lui réussit. Il fit placer devant ses soldats quantité de chats et autres animaux adorés des Égyptiens. Ceux-ci, craignant de tuer leurs dieux, ouvrirent les portes de la ville. Cambyse la brûla après l'avoir pillée et s'empara de l'Égypte.

« Les fouilles continuent sous la direction de M. de Morgan, célèbre égyptologue français. »

Elle est assez longue cette triste page du paganisme des Égyptiens. Peuple infortuné, pour qui *tout était Dieu excepté Dieu lui-même*, selon l'énergique expression de Bossuet.

Notre dernière visite est au vieux Caire, pour la *crypte* où, d'après la tradition, la sainte Famille séjourna quelques mois, et nous redescendons à Alexandrie, où les frères de la doctrine chrétienne, dans une



La grande pyramide et le Sphinx.

intéressante soirée artistique, nous font pendant deux heures oublier que nous ne sommes plus sur le sol français. On nous dit que quarante mille anciens élèves des frères parlent ainsi le français à Alexandrie.

Adieu, Egypte. Puissent nos religieux et nos Frères te rendre ton antique foi!

Nous faisons voile vers l'île de Malte.

XI

Ile de Malte : la Valette. — Citta-Vecchia. —
Grotte de saint Paul.

Ile de Malte.

Les guides et les livres de géographie ne disent que peu de choses de cette île, sans doute parce qu'elle est petite; elle a pourtant bien des charmes, et surtout un passé glorieux. J'en parlerai un peu plus longuement, à cause du rôle important qu'elle a joué dans la défense de la chrétienté, et, on peut dire, de tout l'Occident.

La longueur de l'île est d'une trentaine de kilomètres sur douze de largeur. Elle est fortifiée et bien défendue de tous côtés. Sa capitale, la Valette, ainsi appelée du nom de son fondateur, est admirablement située, en amphithéâtre, sur une colline formant péninsule, entre les deux plus beaux ports du monde.

On y entre, en débarquant du grand port, par des paliers et des degrés nombreux. Les maisons, très hautes, pour jouir de la vue de la mer, se terminent en terrasses, à l'orientale; elles sont toutes en pierre blanche de Malte, facile à travailler et à découper. Les rues, très larges et toujours droites, quoique accidentées, ont de larges trottoirs; partout des balcons en

saillie et vitrés, appelés *miradores*, donnent à la ville un aspect des plus pittoresques et des plus spacieux.

La cité nouvelle de la Valette compte environ 50 000 habitants; l'île entière en a 160 000, dont 5 000 à Civitta-Vecchia, l'ancienne capitale.

Nous espérions passer la journée entière du dimanche à Malte; mais, retardés par une tempête, nous n'y arrivâmes qu'à 3 heures du soir.

Notre première visite fut pour la cathédrale Saint-Jean, la plus vaste et la plus riche des deux cent cinquante églises ou chapelles que possède cette île demeurée si chrétienne. « La fresque qui décore la voûte tient toute la nef et reproduit en plusieurs tableaux la vie entière de saint Jean. Le pavé, qui se compose de quatre cents tombes de chevaliers, incrustées de jaspe, de porphyre, de vert antique, de brèches de toutes couleurs, forme peut-être la plus splendide mosaïque funèbre. » (SAGARY.) Une crypte renferme le sépulcre de la Valette, mort vers la fin du xvi^e siècle. Le maître-autel et les chapelles latérales sont d'une richesse qui proclame la foi ardente de cette population.

Bien que l'île soit occupée par l'Angleterre depuis près d'un siècle, il n'y a pas un seul Maltais protestant, et les soldats de la garnison anglaise s'y convertissent souvent.

On y compte un grand nombre de couvents; tous les grands ordres religieux y sont représentés; il y a un évêque, un séminaire et un clergé nombreux et modèle.

Chevaliers de Malte.

Allons maintenant visiter la principale curiosité de Malte : le palais des anciens *chevaliers*. Cet ordre, à la fois ecclésiastique et militaire, existait depuis environ six cents ans, lorsqu'il fut dissous à la prise de l'île par Bonaparte. Le premier but de cette institution, qui remontait au commencement du xii^e siècle, fut de soigner les pèlerins malades qui visitaient les saints Lieux. Mais bientôt les hospitaliers

furent chargés d'escorter les pèlerins à leur départ, et de les protéger contre toute attaque soit des Arabes, soit des autres brigands qui infestaient la contrée.

Ce fut ainsi que leur société devint insensiblement un ordre de chevalerie.

Ils furent divisés en trois classes : les chevaliers, les chapelains et les valets d'armes ; les premiers faisaient le service militaire, les seconds vaquaient aux fonctions ecclésiastiques, les autres avaient soin des malades.

Les chrétiens ayant été chassés de la Palestine par les mahométans, après les croisades, les *chevaliers de Saint-Jean*, ainsi nommés à cause de la chapelle qu'ils desservaient à Jérusalem, trouvèrent d'abord un refuge dans l'île de Chypre et ensuite dans celle de Rhodes, situées l'une et l'autre dans la Méditerranée. On les appela alors *chevaliers de Rhodes*.

Ils en furent chassés en 1522 par Soliman II, empereur des Turcs, après un des sièges les plus longs et les plus mémorables dont l'histoire ait conservé le souvenir. Ils tournèrent leurs vues, après cette perte, vers l'île de Candie (l'ancienne Crète), d'où ils se répandirent en Italie et en Sicile.

En 1530, l'empereur Charles-Quint leur donna l'île de Malte avec les petites îles adjacentes nommées Gozzo et Comino. C'est depuis ce temps qu'on les a appelés *chevaliers de Malte*.

Bonaparte s'empara de l'île, faiblement défendue par le grand maître de l'ordre, Hompesch, le 9 juin 1798, avec l'armée destinée à la conquête de l'Égypte. Bonaparte y laissa une garnison de deux mille hommes, sous les ordres du général Vaubois, qui en fut expulsé par les Anglais en 1800, après un blocus rigoureux, qui réduisit la garnison à une extrême famine. Le traité de 1814 concéda définitivement à l'Angleterre la possession de ce poste important, aussi imprenable que Gibraltar, et qui assure à cette puissance un immense avantage dans le commerce du Levant.

Nous visitons avec le plus grand intérêt le palais des anciens chevaliers, la salle du *grand conseil*, ornée de riches tentures des Gobelins, et où les fauteuils sont encore disposés comme pour une réunion plé-

nière; la *salle d'armes*, remplie de bustes de chevaliers tout bardés de fer, d'armures de toute sorte, de drapeaux sans nombre enlevés jadis aux ennemis, et suspendus aux piliers et aux parois de la salle. On nous montre l'acte authentique de Charles-Quint, daté de 1530, donnant l'île aux chevaliers; la trompette qui sonna la fatale retraite lorsqu'il fallut quitter Rhodes, etc.

Tout ce palais, qui est devenu le palais du gouverneur anglais, est rempli du souvenir des chevaliers qui l'ont occupé pendant près de trois siècles. Ils avaient fait la fortune et la force de cette petite île; munie d'un matériel de guerre formidable, elle était devenue la terreur des Turcs et le boulevard de la chrétienté.

Visite de l'île.

Mais nous avons peu de temps; il faut nous hâter. Nous partons en chemin de fer pour Citta-Vecchia, l'ancienne capitale, située à neuf kilomètres de la Valette. Nous pouvons ainsi jeter un coup d'œil rapide sur une grande partie de l'île. Elle abonde en grottes, en cavernes, en masses rocheuses; elle offre aux regards de petites montagnes sans arbres et presque sans verdure; elle est peu fertile, mais l'activité des Maltais en tire tout ce qu'elle peut donner. Il n'y avait que très peu de terre végétale; ils en ont fait venir de la Sicile et de la Sardaigne, et maintenant ils cultivent le blé, l'orge, le coton et l'oranger. Les oranges de Malte passent avec raison pour les plus exquis du monde. La saison de ce fruit, en raison des chaleurs et du climat qui lui est favorable, dure plus de sept mois, depuis le mois de novembre jusqu'à la mi-juin.

Le temps est très beau; c'est dimanche; presque tout le monde est dehors. Partout nous sommes accueillis comme des amis.

Notre train, spécialement organisé pour le pèlerinage, traverse plusieurs gros villages, où il s'arrête parfois quelques instants. Nous constatons que chaque village

a son église ; le temps nous fait défaut pour aller les visiter.

Nous arrivons à l'ancienne capitale, Citta-Vecchia, qui garde un si vivant souvenir du passage de saint Paul.

La nuit est venue, l'église et la grotte de l'Apôtre sont fermées. On s'empresse de nous les ouvrir et d'éclairer. La statue du saint occupe le centre de cette grotte, qui fut sa résidence pendant trois mois. (Actes des Apôtres, ch. xxvii et xxviii.)

Le vaisseau qui amenait saint Paul à Rome avait fait naufrage contre un des rochers de l'île ; mais, comme l'Apôtre l'avait prédit, aucun homme ne périt.

« Alors, après nous être ainsi sauvés, raconte saint Paul, nous apprîmes que cette île s'appelait Malte. Les barbares nous montrèrent beaucoup d'humanité ; car, ayant allumé du feu, à cause de la pluie tombante et du froid, ils nous ranimaient. »

Or Paul, ayant assemblé une certaine quantité de sarments et les ayant mis au feu, une vipère que la chaleur en fit sortir, s'élança sur sa main.

Dès que les habitants virent cette bête qui pendait à sa main, ils se dirent l'un à l'autre : « Assurément cet homme est un meurtrier, puisque après avoir échappé à la mer, la vengeance ne permet pas qu'il vive. »

Et lui, secouant la bête dans le feu, n'en souffrit aucun mal.

Cette scène de la vipère se trouve représentée sur un riche tableau au-dessus du maître-autel.

Saint Paul guérit miraculeusement le père de Publius, le premier de l'île, et qui avait donné généreusement l'hospitalité à l'Apôtre, pendant trois jours, d'où un grand concours de peuple, apportant tous les malades de l'île, et tous furent guéris par l'imposition des mains. (Actes, *ibid.*)

On dit que depuis saint Paul, à Malte, les serpents ont cessé d'être venimeux ; même, assure-t-on, ceux qu'on y importe de la Sicile.

La pierre calcaire qu'on peut détacher de la grotte est, réduite en poudre, un fébrifuge puissant, reconnu tel par les hommes de l'art ; et, ce qui est encore plus extraordinaire, la grotte, sans cesse creusée, ne s'agrandit

jamais. Ce dernier fait est constaté dans une inscription latine, gravée sur une plaque de marbre, à droite de l'entrée. Un savant incrédule, nommé Lacroix, a disserté là-dessus : « C'est, dit-il, tout simplement un rocher qui se régénère incessamment. » Mais c'est précisément la merveille.

J'emporte avec bonheur une ample provision de cette pierre.

On nous propose de nous faire visiter les catacombes qui s'étendent à plusieurs lieues sous l'île; ce sont, nous dit-on, les plus vastes du monde, après celles de Rome. Mais il se fait tard; nous rentrons à la Valette par le chemin de fer que le gouverneur a bien voulu faire mettre à notre disposition.

Langage.

Je dirai, en terminant, que les Maltais ont une langue à eux, mélange d'arabe et d'italien, qui les met à l'abri des productions littéraires et malsaines des autres pays. Plusieurs apprennent aussi l'italien pur auprès de leurs curés ou missionnaires, dont plusieurs sont originaires d'Italie.

C'est par cette dernière langue que j'ai pu m'entretenir avec quelques jeunes gens à la mine fort distinguée, dont je n'oublierai jamais les bons offices et l'amabilité, et avoir d'eux, sur leur île, les renseignements que je viens de donner.

De Malte on peut voir distinctement la partie supérieure de l'Etna, à peu près jusqu'à sa moitié, quoiqu'il en soit éloigné de près de cent lieues; on le voit bien surtout la nuit, à la lueur de la fumée rougeâtre qui s'échappe continuellement du volcan. On nous a même assuré que lorsqu'il y a éruption plus considérable, l'île en est éclairée, et que le reflet des feux forme dans la mer une large raie de flammes qui s'étend depuis la Sicile jusqu'à Malte.

Après avoir dîné à bord, et tiré les rois comme si nous étions chez nous, nous allons chanter un salut solennel dans la chapelle de notre bateau; et à onze heures nous filons vers la Sicile.

XII

Le retour. — Côtes de Sicile : Syracuse, Catane, l'Etna, Messine. — Le Stromboli. — Côtes d'Italie : le Vésuve, Pompéi, baie de Naples. — Le serment.

Le directeur du pèlerinage pensa qu'en longeant de près la côte est de Sicile, qui rappelle tant de souvenirs, nous éviterions peut-être les vents d'hiver qui nous avaient si fort troublés pour venir à Malte. Nous avons su depuis qu'en effet la tempête n'avait cessé de régner au large, à l'ouest de l'île, tandis que nous avons suivi, sur une mer unie comme une glace, les délicieux horizons de cette terre enchanteresse.

Le lundi 14 janvier, au point du jour, nous étions en face d'une terre qui, à gauche, se prolongeait indéfiniment vers le nord. C'était la Sicile.

Côtes de Sicile.

Parmi les îles de la Méditerranée, aucune n'égale la Sicile en célébrité ; aucune ne se décore de plus de souvenirs et de fictions poétiques ; aucune ne joue un rôle plus brillant, soit dès l'aurore de la civilisation, soit aux plus nobles époques de l'histoire ancienne ou des révolutions qui ont entouré le berceau des peuples modernes. Même aux jours d'obscurité qui ont succédé à tant d'éclat, de bruit et de gloire, son beau climat, son ciel si pur, sa fertilité, le charme de son atmosphère, la majesté de ses ruines, tout, jusqu'aux grandes catastrophes dont la nature l'accable si souvent, tout en elle provoque un intérêt vif et puissant, exalte l'imagination du voyageur qui la parcourt, et présente à la science d'inépuisables trésors.

Située à la pointe méridionale de l'Italie, dont elle

est séparée par le détroit de Messine, la Sicile est la plus grande des îles de la mer Méditerranée.

Nous doublons le cap Passaro, et nous longeons la côte, à une très petite distance du rivage, avec une vitesse diminuée, calculée d'avance entre les chefs du pèlerinage et le commandant du navire. Nous avons tant à voir dans cette splendide matinée, où nos guides ne négligèrent rien pour charmer notre retour.

Syracuse.

La Sicile nous apparaît d'abord pauvre et dénudée, peu intéressante à voir. Mais bientôt la scène change; nous approchons de la grande ville de Syracuse, bien déchue de son antique splendeur, mais belle et gracieuse encore au milieu de ses plantations d'orangers, d'oliviers et de citronniers. Nous cherchons, naturellement en vain, l'ombre d'Archimède et ses miroirs concentriques; Verrès, le proconsul cruel, licencieux et avare, foudroyé par l'éloquence de Cicéron.

Fondée aussitôt que Rome par une colonie de Corinthiens, Syracuse devint la terreur de l'Orient, au v^e siècle avant Jésus-Christ, sous la domination de ses rois, dont le plus connu est Denys, appelé le tyran de Syracuse. Cette ville eut alors, dit l'histoire, plus d'un million d'habitants; elle n'en a aujourd'hui que 23 000. Son enceinte avait plus de six lieues de tour; la moderne Syracuse est tout entière dans l'île d'Ortigie. Pour nous, Syracuse est célèbre par le martyre de sainte Lucie.

Un magnifique soleil dore les montagnes, les villas et les bourgades qui descendent jusqu'à la mer. Les voies ferrées s'animent, les trains se succèdent avec leur panache de vapeur qui ondule dans la verdure, disparaît dans les plis de terrain, pour s'étaler gracieusement le long des rivages de Syracuse au détroit de Messine, sur une étendue d'une centaine de kilomètres.

Nous sommes à l'abri des grandes vagues de la Méditerranée, le temps est superbe, et nous contemplons à l'aise les merveilles de la nature mêlées aux souvenirs de l'histoire.

L'Etna.

Quel est cet immense nuage blanc et rose couronné de vapeurs blanches qui se montre à l'horizon du nord ? Ce n'est pas un nuage, c'est l'Etna, le volcan de Sicile, toujours incandescent, roulant dans les immenses profondeurs de ses vastes et mystérieux foyers des courants embrasés, qui s'étendent et se ramifient à des distances infinies. Il ébranle parfois le sol jusque dans ses fondements. La Sicile frémit tout entière, lorsque ses feux irrités par l'embrasement subit d'une masse sulfureuse, ou par la terrible et puissante dilatation de vapeurs et de gaz, brisent les flancs de leur vaste fournaise, s'échappent par d'affreuses ouvertures, renversent les cités, bouleversent les vieilles forêts qui l'enveloppent et portent à la fois, dans les riches campagnes sur lesquelles repose sa base, et la dévastation et une nouvelle fécondité.

L'Etna a environ trois fois la hauteur du Vésuve, c'est-à-dire plus de trois mille mètres. Il domine la ville de Catane, qui est bâtie à ses pieds. On y distingue trois grandes zones, divisées entre elles plus par la nature elle-même que par les géologues. Au sommet, les neiges, les cendres et les roches brunes de la région déserte ; puis les chênes, les hêtres, les sapins et la noire verdure de la région des forêts ; enfin, les champs fertiles où les vignes et les moissons se mêlent aux petits bois qui font mûrir l'olive et l'amande.

Depuis plusieurs années l'Etna est calme ; ses grondements ont cessé, la lave s'est refroidie sur ses flancs, mais sa tête est toujours couronnée d'un panache de fumée, blanche pendant le jour, rougeâtre dans l'obscurité des nuits.

Nous avançons : le rivage disparaît sous une végétation luxuriante. Pour la description de ces sites enchanteurs j'emprunterai parfois la plume exercée d'un de mes compagnons de pèlerinage¹.

¹ M. l'abbé Polydore, chanoine honoraire, *Voyage en Orient* ; chez l'auteur, à Périgueux.

Catane.

Voici Catane, au pied de l'Etna. C'est la patrie de sainte Agathe, dont les reliques reposent dans la cathédrale de cette ville, que la sainte préserva plusieurs fois des laves du terrible volcan. Détruite en 1693 par un tremblement de terre, Catane s'est relevée peu à peu de ses ruines et compte aujourd'hui cent mille habitants. Elle est renommée par ses soieries et ses fabriques de soufre, que nous distinguons très bien sur le rivage.

Mais pendant que nous contemplons ses églises et ses palais, le navire avance toujours, côtoyant ces bords fameux dans l'antiquité. Nous laissons le port d'Ulysse, les écueils des Cyclopes, l'ancre de Polyphème¹. Les forges de Vulcain se taisent, les cyclopes ne travaillent plus aux foudres de Jupiter ; les noirs géants, au nombre de sept, émergent du sein des flots sur la rive, au pied de l'Etna. Ce sont des rochers accroupis dans l'eau, noircis par le temps et les vagues ; ils restent comme les témoins des folies du paganisme. Comment l'antiquité païenne a-t-elle prostitué l'harmonie, la majesté des deux plus belles langues de la terre, à des fables ridicules devant lesquelles se sont inclinés tant de siècles ? Que l'homme est petit, que son intelligence est étroite, en dehors de la révélation chrétienne !

La côte est riante et animée. Les villages se succèdent sans interruption depuis Catane jusqu'à Messine. Le chemin de fer effleure la rive, disparaît dans les tranchées, franchit les torrents sur une infinité de ponts métalliques, traverse la charmante petite ville de Citta-Reale, rase Taormine avec son vieux cirque et ses sites justement recherchés, et s'enfuit vers Messine, non sans nous lancer de joyeuses salutations.

¹ Homère, *Odyssée*, liv. IX, v. 135 et suiv. — Virgile, *Énéide*, liv. III, v. 506 à 681.

Messine.

Après avoir laissé sur notre droite la ville de Reggio de Calabre, sur la côte italienne, nous passons en face et très près de Messine, la ville la plus industrielle de la Sicile, peuplée de 120 000 habitants.

Le fameux tourbillon de Charybde, qui est presque à l'extrémité du port, ne nous paraît plus fort redoutable. Nous le traversons sans ressentir la moindre secousse. De l'autre côté du détroit, un peu plus haut, les rochers de Scylla nous rappellent les terreurs des anciens quand, après avoir échappé aux tourbillons de Charybde, ils allaient se briser contre les rochers de Scylla, d'où est venu le proverbe : « tomber de Charybde en Scylla. »

Le Stromboli.

Nous sortons du détroit, laissant à gauche la pointe du phare qui l'a fait appeler le phare de Messine, et nous voici sur le chemin des îles Lipari. Nous laissons les principales à gauche et nous allons aborder dans la soirée auprès du Stromboli, le petit volcan pondérateur des feux du Vésuve et de l'Étna.

Nous arrivons à la base du cône vers les huit heures du soir. Le navire s'arrête à quelques encablures de la côte. Un violent coup de sifflet annonce aux habitants notre présence ; des fusées multicolores s'élèvent du pont de la *Nef-du-Salut* dans les airs ; nous chantons *Magnificat*, l'hymne du soir à la Vierge, et le *De profundis* à la mémoire des morts. C'est ce volcan, ne l'oublions pas, qui donna lieu à l'institution de la commémoration des morts, le 2 novembre. Voici le fait raconté par l'historien Rohrbacher.

« Un pèlerin du territoire de Rodez, revenant de Jérusalem, fut obligé par la tempête de relâcher dans cette île. Il y visita un saint ermite, lequel, s'étant informé de son pays, lui demanda s'il connaissait le monastère de Cluny et l'abbé Odilon. Le pèlerin ayant répondu qu'il le connaissait, mais qu'il désirait savoir

pourquoi il lui faisait cette question : « C'est, dit l'er-
 « mite, qu'il y a ici proche un lieu qui vomit des
 « flammes et où les démons tourmentent pour un temps
 « les âmes des pécheurs. Or j'entends souvent les
 « malins esprits murmurer contre les personnes de
 « piété qui, par leurs prières et leurs aumônes, déli-
 « vrent ces âmes. Ils se plaignent particulièrement
 « d'Odilon et de ses religieux. C'est pourquoi, quand
 « vous serez de retour en votre pays, je vous prie, au
 « nom de Dieu, d'exhorter l'abbé et les moines de
 « Cluny de redoubler leurs prières et leurs aumônes
 « pour la délivrance de ces pauvres âmes. » Le péle-
 rin, à son retour, s'acquitta de sa commission. C'est ce
 qui détermina saint Odilon à ordonner que, dans tous
 les monastères de l'institut de Cluny, on fît tous les
 ans, le 2 novembre, la commémoration de tous les
 fidèles trépassés. » Cette solennité a été étendue à
 l'Eglise entière, et même, en certains pays, les papes
 ont accordé aux prêtres le privilège de célébrer ce jour-
 là trois messes pour les défunts.

Cependant voici que la montagne brille de mille feux. Les bons insulaires, croyant peut-être à un naufrage, sortent en toute hâte de leur demeure, des lanternes à la main, et font mine de descendre au rivage.

Au même instant, le volcan, jusque-là plongé dans une sombre obscurité, s'allume; des gerbes de flammes couronnent son front, la lave déborde et roule comme un serpent de feu jusqu'à la mer, entraînant vers l'abîme des blocs de pierre incandescents. Nous poussons de joyeuses acclamations et redoublons nos chants. Puis tout s'arrête, tout rentre dans le silence, tout disparaît dans l'ombre.

L'intéressante sérénade est finie, et nous regagnons la haute mer. La prière, la prédication et la bénédiction du très saint Sacrement terminent cette belle journée. Chacun va prendre son repos, en attendant que la lumière d'un nouveau jour éclaire notre entrée dans le golfe de Naples.

Mardi 12 janvier. — Le mardi, à l'aurore, nous étions en face du golfe de Salerne, où je saluai, en passant, le grand souvenir de saint Grégoire VII, qui, après le plus laborieux des pontificats, mourut à Salerne en

disant ces mots qui résument si bien les luttes de sa vie : « J'ai aimé la justice et haï l'iniquité, c'est pourquoi je meurs en exil. »

Voici la côte de Sorrente. Sorrente est la patrie du Tasse, l'immortel auteur de la *Jérusalem délivrée*. Délivrée ! Hélas ! Jérusalem gémit encore sous le cimetière musulman ; elle attend encore son libérateur.

Il est grand jour quand nous doublons le cap de Sorrente. Nous laissons à gauche l'île de Caprée, tristement célèbre par les débauches de Tibère. Elle ne nous montre que des écueils stériles et des ravins déserts ; elle se pare, dit-on, au printemps, de quelque verdure.

Baie de Naples.

Le soleil se lève, il fait froid, et la neige, qui le croirait ? est tombée sur les plus hauts sommets de la presqu'île de Sorrente. Ne sommes-nous pas dans l'Éden de l'Italie, dans la féerique baie de Naples ? Un vent violent souffle du nord et chasse les nuages, qui vont s'entasser sur le Vésuve et nous empêchent, à notre grand regret, d'en apercevoir le sommet.

Je ne puis cependant le passer sous silence, non plus que les villes de Pompéi, Herculanium et Stabies, dont je fus si heureux de visiter les ruines, il y a dix-huit ans.

Le Vésuve.

Le Vésuve, dont le cône isolé et fumant forme le point de vue le plus intéressant de la contrée, s'élève à une hauteur de mille deux cents mètres environ. Bien qu'il soit un des volcans les moins élevés, c'est le plus célèbre.

Une des plus formidables éruptions fut celle de l'année 79 après Jésus-Christ, qui engloutit les trois villes de Pompéi, Herculanium et Stabies, avec une partie de leurs habitants, sous une immense couche de laves brûlantes et de cendres. Pendant plusieurs jours,

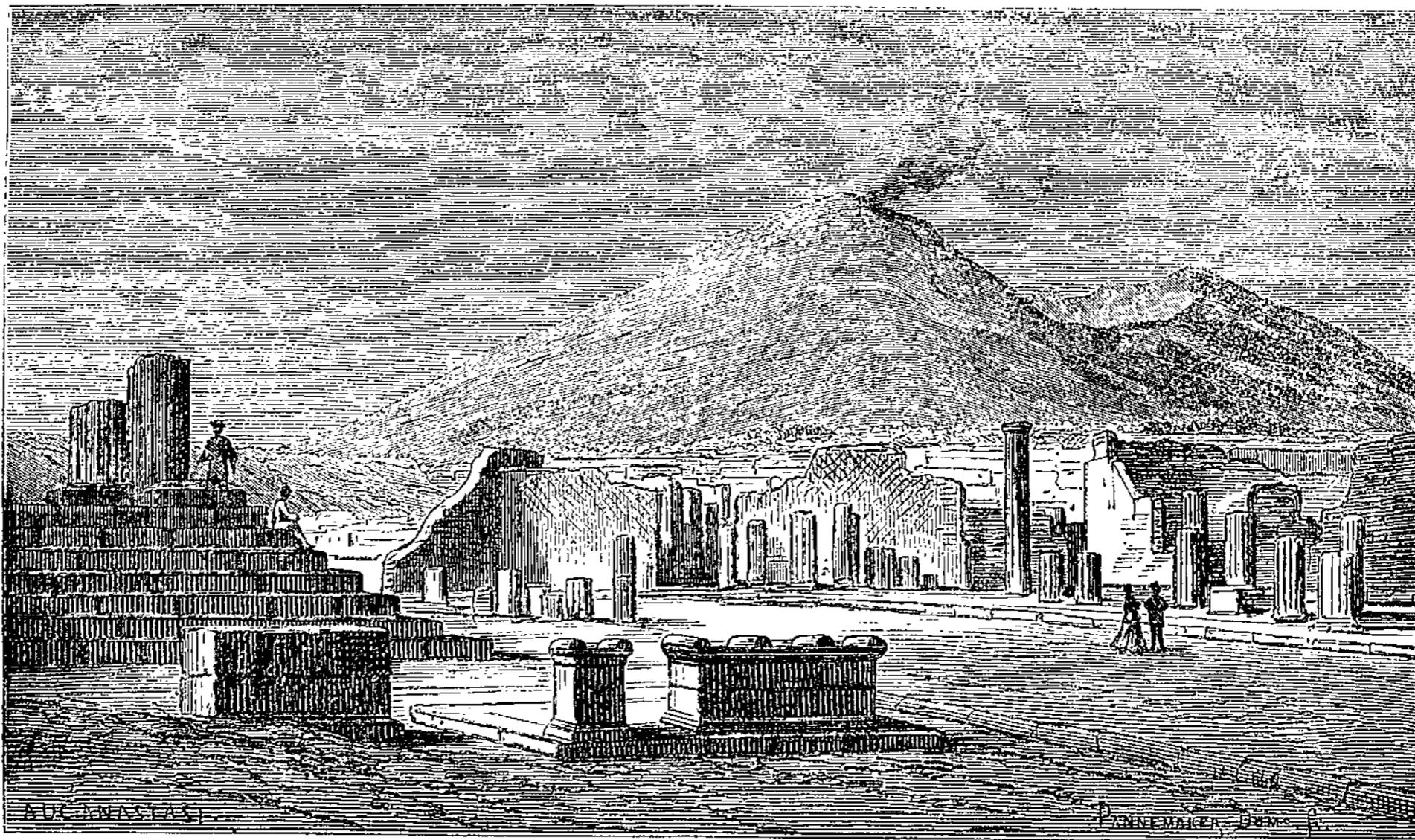
le ciel demeura obscurci, le golfe de Naples était plongé dans les ténèbres et la mer violemment refoulée. Pline le Naturaliste, surnommé aussi l'Ancien, qui commandait alors la flotte romaine de Misène, à cinq lieues du Vésuve, voulut voir de près l'éruption du volcan. Il se mit en marche et s'avança vers le danger, que tout le monde fuyait. Sa curiosité de savant lui coûta la vie, il fut étouffé par les cendres et par l'odeur sulfureuse dont l'air était infecté. Pline le Jeune, son neveu, quoique resté à Misène, faillit aussi périr. Sa mère voulait qu'il prit la fuite : « Moi, dit-elle, infirme et âgée comme je suis, je me trouverai heureuse de mourir, pourvu que je te sache en sûreté. » Mais ce généreux fils lui déclara qu'il était résolu de périr ou de se sauver avec elle. Ils furent plusieurs fois couverts de cendres, et la flamme vint jusque près du lieu où ils étaient, mais elle ne les atteignit pas.

En 472, une éruption dont parlent Ammien Marcellin et Procope transporta les cendres du Vésuve jusqu'à Constantinople, distante de plusieurs milliers de lieues. Pendant une douzaine de jours, la fumée s'éleva du cratère sous la forme d'une colonne perpendiculaire jusqu'à une hauteur de trois mille mètres, puis, s'élargissant à son extrémité supérieure, elle laissait tomber une pluie de cendres et de petits fragments de pierre ponce dits *lapilli* pendant que plusieurs courants de laves inondaient les villages situés au bas de la montagne. En 1631, sept courants de laves sortirent à la fois. En 1822, l'éruption dura près de quinze jours ; les maisons et les rues de Naples étaient recouvertes d'une couche de cendres de plusieurs centimètres d'épaisseur.

Outre les cendres et les *lapilli*, le Vésuve en éruption lance encore parfois des pierres mesurant jusqu'à un mètre cube, à des hauteurs prodigieuses.

Depuis quelques années, les habitants de ces contrées si menacées se sont mis sous la protection spéciale de la Reine du ciel ; ils lui ont élevé un sanctuaire, sous le vocable de *Notre-Dame de Pompei*.

Pompéi, aujourd'hui à moitié déblayée, est la plus intéressante à visiter des trois villes englouties en 79 ; on peut même dire que c'est la plus grande curiosité de l'Italie. Une ville entière est là sous vos regards,



17
*

Pompéi.

telle que l'ont laissée ceux qui l'habitaient il y a mille huit cents ans. L'on peut errer dans ses rues, visiter ses temples, ses édifices, pénétrer dans les pièces les plus reculées des maisons particulières et retrouver sur le pavé la trace du dernier char qui l'a traversée. Mais ces habitations sont toutes à ciel ouvert, les toitures furent incendiées ou enfoncées par le poids des matières accumulées qui s'élevèrent successivement jusqu'à la hauteur de quatre mètres. Cependant on n'a trouvé qu'un assez petit nombre de squelettes (environ six cents); les habitants purent s'enfuir, avertis par un grondement souterrain précurseur de l'éruption, et par l'épaisse colonne de fumée et de cendres qui n'augmentait que progressivement.

Les ruines de Pompéi sont fouillées depuis 1755; celles d'Herculanum furent découvertes un peu plus tôt, à vingt-trois mètres au-dessous de la ville actuelle de Portici. Cette profondeur même a rendu le travail pénible et coûteux. Herculanum est peu visitée.

La découverte de ces deux villes antiques a fourni de précieux renseignements sur les arts et l'industrie des anciens. Tous les objets précieux retrouvés sont portés au musée de Naples, dont ils font la plus grande richesse et le plus bel ornement.

Mardi 15 janvier. — Nous avançons lentement pour mieux voir. Le long de la côte, du Vésuve à Naples, pas un pli de terrain qui soit sans habitation et sans vie. C'est d'abord Torre dell' Annunziata avec sa belle église à coupole, dédiée à *Notre-Dame de Lourdes*, 16 000 habitants. C'est Torre del Greco, 21 000 habitants, plusieurs fois détruite par les éruptions du Vésuve et les torrents de lave brûlante qui coulaient jusque dans les rues de la ville. Résina, 13 000 habitants, et Portici, 11 000 habitants, peuvent être considérées comme les faubourgs de Naples.

Enfin nous apparaît *Naples*, nonchalamment assise en amphithéâtre au fond d'un bassin de deux lieues, dont l'horizon est formé, au midi, par la mer immense, et au couchant par le mont Pausilippe; au nord, par les collines moelleuses de Capoue, et au levant, par le Vésuve.

« Qui n'a pas vu Naples, n'a rien vu, » dit un proverbe. Un autre ajoute : « Voir Naples, et mourir. »

Au sommet de la grande ville (500 000 habitants), s'élève comme une forteresse, un immense couvent noir qu'on appelle *Cape di monte*. C'est un ancien couvent de chartreux, du titre de Saint-Martin, devenu plus tard un magnifique palais des rois de Naples. Des forêts d'orangers, des vergers immenses tour à tour couverts de fleurs et de fruits, l'entourent de toutes parts et en font comme le sanctuaire vivant de ce paradis du golfe de Naples, dont on a dit que c'était un pan du ciel tombé sur la terre ! Du haut de ses terrasses, le regard embrasse à la fois et la ville et la mer, et le Vésuve et les montagnes, et les villas et les bourgades, qui étincellent au soleil comme des rubis enchâssés dans la riche végétation de ces rivages ¹.

Nous passons. Voici le Pausilippe tout couvert de villas et de jardins ; il est célèbre par le tombeau de Virgile.

Bientôt nous saluons Pouzzoles, au fond de la baie de Baïa. Saint Paul, captif, y aborda en se rendant de Malte à Rome.

Derrière Pouzzoles était la ville de *Cumes*, si célèbre par les oracles de la Sibylle et par ses colonies, qui fondèrent tant de villes fameuses.

Puis nous côtoyons les îles d'Ischia et de Procida, qui portent encore les traces du tremblement de terre qui les a naguère entièrement ravagées.

Nous passons devant Gaëte, assise au fond d'un golfe profond. C'est le refuge que le roi de Naples, François II, offrit généreusement à Pie IX, quand la révolution l'eut chassé de Rome.

A l'embouchure du Tibre, nous chantons, le soir, les Oraisons pour Léon XIII, et nous chargeons le vieux fleuve de Rome de lui porter nos vœux et notre immense regret de ne pouvoir nous rendre à ses pieds.

Ce lieu nous rappelle encore un bien touchant souvenir : sainte Monique et son fils Augustin attendaient, à Ostie, un navire pour faire voile vers l'Afrique, leur

¹ M. Polydore, curé de Saint-Martin de Périgueux.

pays d'origine. Monique était assise à une fenêtre sur le bord de la mer. « C'était par une de ces soirées d'automne, qui ne sont nulle part plus splendides qu'en Italie. Le soleil se couchait, et faisait étinceler de ses derniers feux les vastes et transparentes solitudes de la mer. Pour jouir de ce spectacle, Augustin vint s'asseoir près de sa mère, qui l'avait converti, on le sait, par ses prières et ses larmes. Etant seuls à cette fenêtre, dit saint Augustin, nous commençâmes à nous entretenir avec une ineffable douceur; et, oubliant le passé pour ne plus penser qu'à l'avenir, nous en vînmes à nous demander ce que sera donc, dans la vie éternelle, le bonheur des saints. Et nous aspirions des lèvres de l'âme à ces sources sublimes de vie qui sont en vous, ô mon Dieu, afin que, en étant arrosés et fortifiés, nous puissions en quelque sorte atteindre à une chose si désirée.

« Et bientôt nous eûmes vu que la plus vive joie des sens, dans le plus grand éclat de beauté et de splendeur corporelle, non seulement n'était pas digne d'entrer en parallèle avec la félicité d'une telle vie, mais ne méritait pas même d'être nommée.

« Emportés donc par un nouvel élan d'amour vers cette immuable félicité, nous traversâmes l'une après l'autre toutes les choses corporelles, et ce ciel même tout resplendissant des feux du soleil qui allait disparaître, de la lune et des étoiles qui commençaient à rayonner sur nos têtes. Et montant encore plus haut, dans nos pensées, dans nos paroles, dans le ravissement que nous causaient vos œuvres, nous arrivâmes à nos âmes; mais nous ne nous y arrêtâmes pas, et nous passâmes outre pour atteindre enfin à cette région où est la vraie vie, abondante, inépuisable, éternelle. Et là, dès qu'elle nous apparut, nous eûmes vers vous, ô mon Dieu, un tel élan d'amour, si hardi et si puissant, que nous y touchâmes en quelque sorte par un bond du cœur¹. »

Telles étaient les pensées du fils et de la mère. Ainsi débordait de leurs âmes ce que les événements que nous venons de raconter y avaient amassé de joies

¹ *Confessions*, lib. IX, cap. x.

célestes, d'oubli du monde, d'amour de Dieu, d'aspirations de plus en plus ardentes vers le ciel. Assis à la fenêtre d'Ostie, la main dans la main, les yeux et le cœur en haut, ils contemplaient tour à tour la terre, la mer, les astres, toutes les choses créées; et, les trouvant passagères et trop petites, ils montaient ensemble, loin de la triste vallée des larmes, dans la région de l'impérissable beauté et de l'éternel amour. Et nous aussi nous disions : « Mon Dieu, qu'il sera donc beau votre ciel, puisque vous avez fait la terre si belle! »

Le mercredi, après une nuit d'adoration, une très solennelle procession du Saint-Sacrement, sur le pont du bateau, couronne ce délicieux pèlerinage. Un superbe reposoir éclairé à l'électricité est dressé au pied de la grande croix de Jérusalem. Le canon annonce le départ de la chapelle, les pèlerins se rangent sur deux lignes, l'état-major est en grande tenue, les officiers, commandant en tête, accompagnent Jésus-Hostie porté par le révérend Père Bailly, et les hymnes sacrées retentissent comme au temps de nos grandes processions nationales.

Le soir, nous chantons, pour la dernière fois, les *Adieux à Jérusalem*, du révérend Père Marie-Jules, puis M. l'abbé Sagary, curé de Templeuve (Nord), en un langage élevé, retrace l'émouvant tableau de notre grand pèlerinage aux saints Lieux. Rien n'est oublié, pas même le Cison et ses épreuves. Le révérend Père Bailly et ses religieux y reçoivent la part d'éloges bien mérités et de filiale reconnaissance qui leur revient. Nous applaudissons de grand cœur à ces nobles et vibrantes paroles de M. l'abbé Sagary, qui redisent si bien nos souvenirs et nos ineffaçables impressions.

Le Serment.

Une dernière cérémonie reste à accomplir : les Hébreux captifs sur les rives de l'Euphrate juraient de ne pas oublier Jérusalem. A notre tour, avant de nous séparer, nous chantons le psaume *Super flumina Babylonis*, et, après chaque verset, l'immense chœur

de nos deux cent trente-six pèlerins, qui tiennent leur main droite levée, répète avec une expression que seuls comprendront ceux qui jadis en furent les heureux témoins : *Si oblitus fuero tui, Jerusalem, oblivioni detur dextera mea*. Si je t'oublie, ô Jérusalem, que ma main droite se dessèche!...

Et maintenant il est terminé ce quatorzième pèlerinage. Puisse-t-il, comme ceux qui l'ont précédé, contribuer au triomphe de l'Eglise et au bonheur de la France! C'était un pèlerinage de prière et de pénitence; nous avons prié et nous avons souffert. Mais pour nous, ainsi que pour toute âme qui ne craint pas de suivre Jésus, les épreuves ont été noyées dans d'ineffables consolations.

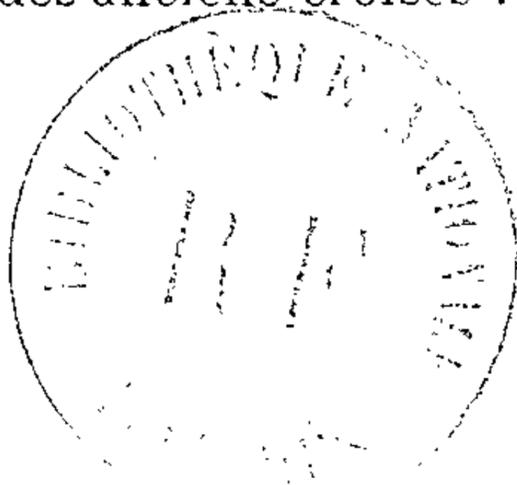
O vous qui, hier encore, hésitez à entreprendre un pèlerinage qui vous paraissait bien pénible et bien long, croyez-nous: pénible, il ne l'est pas; long, hélas! il l'est moins encore. Courage donc; ne redoutez point trop les fatigues et les dangers du voyage. La prévoyance et l'habile direction du révérend Père Bailly, cet infatigable guide des nouveaux Croisés, les atténuent d'année en année. Bientôt, comme il le dit lui-même, il n'y aura plus de mérite d'aller à Jérusalem. Ce ne sera plus un *pèlerinage de Pénitence*.

Le *Notre-Dame-du-Salut* qui transporte les pèlerins est un des meilleurs steamers, de cent dix mètres de long, éclairé à l'électricité et parfaitement aménagé. Le brave commandant Pillard qui le conduit a depuis longtemps fait ses preuves. Enfin, Celui en qui nous mettons surtout notre confiance, c'est Notre-Seigneur, qui apaise à son gré les vents et les flots. Il est là au milieu de ses pèlerins.

Notre cri de ralliement est celui des anciens croisés :

Dieu le veut!

FIN



TABLE

AVANT-PROPOS.	VII
I. — Départ. — Marseille : Notre-Dame-de-la-Garde. — En mer.	9
II. — Caïffa. — Le Carmel. — Départ pour Nazareth. . .	20
III. — Nazareth. — Départ pour Tibériade. — Cana. . .	31
IV. — Tibériade. — Le lac. — Pénible retour : le Cison ; les brigands. — Jaffa.	44
V. — Jérusalem : Saint-Sépulcre. — Église Sainte-Anne et les Pères blancs. — Gethsémani. — Vallée de Josaphat. . .	53
VI. — Noël à Bethléem : la Grotte et la Crèche	64
VII. — Jérusalem (suite) : le Cénacle. — Béthanie. — Mont des Oliviers et couvent du <i>Pater</i> . — Chemin de la Croix. — Les pleurs des Juifs.	75
VIII. — Jéricho. — Le Jourdain. — La mer Morte. . . .	90
IX. — Séminaire et musée de Sainte-Anne. — Saint-Jean- du-Désert. — Visitation. — Orphelinat du Père A. Ra- tisbonne. — Adieux à Jérusalem	99
X. — Égypte : Alexandrie. — Le Caire. — Matarieh. — Le Nil. — Les Pyramides. — Musée de Boulac ou de Ghizé : les momies	107
XI. — Ile de Malte : la Valette. — Citta-Vecchia. — Grotte de saint Paul.	119
XII. — Le retour. — Côtes de Sicile : Syracuse, Catane, l'Étna, Messine. — Le Stromboli. — Côtes d'Italie : le Vésuve, Pompéi, baie de Naples. — Le serment.	125

